This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

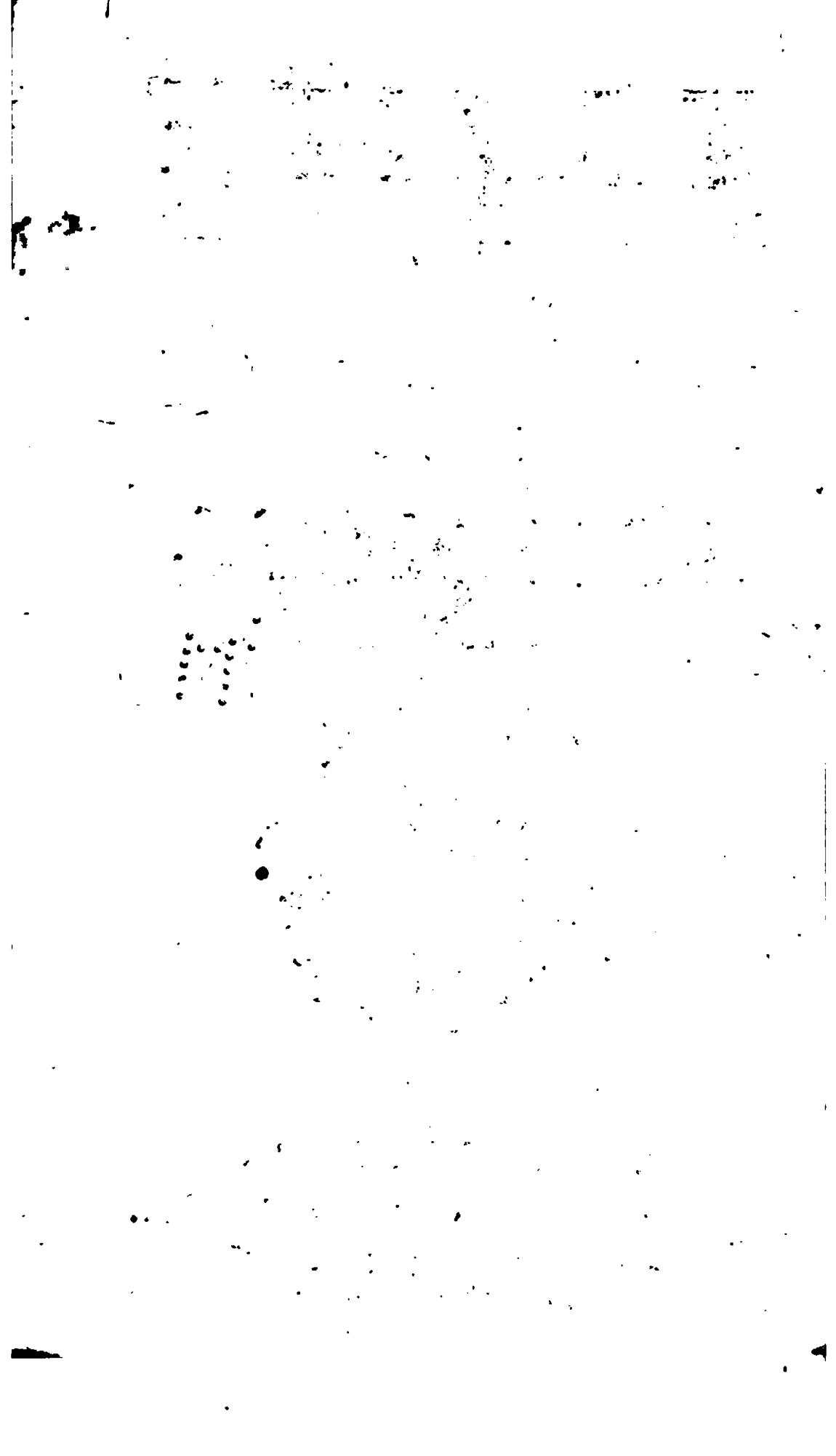
AZ
101
B168
F5
1715

Fc. 309
Cat. Traité

Baker Thomas

TRAITÉ
DE
L'INCERTITUDE
DES
SCIENCES.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN BOOM.
M. DCC. XV.



AU LECTEUR.

SI c'est une marque de la bonté d'un Ouvrage, que d'avoir été imprimé plusieurs fois, on doit juger favorablement de celui-ci. Il a été traduit sur la quatrieme Edition faite à Londres en mil sept cens huit. Il a pour titre en Anglois: Reflections upon learning, wherein is Shewn the insufficiency thereof, in its several Particulars: in order to evince the useful-

10-16-29 N.K.

Library com. Perella 5-22-24 9749

ness and neceſſity of Revelation. *L'Auteur ne s'eſt pas nommé ; & l'on verra par ſa Preface, qu'il n'a point voulu ſe faire connoître. Mais, quelque ſoin qu'il ait pris de ſe cacher, il eſt aiſé de le reconnoître pour un homme plein d'eſprit & de diſcernement ; & l'on ne doute pas que ſon Livre ne ſoit auſſi-bien reçu en France, qu'il l'a été en Angleterre.*

PRE'FACE TRADUITE.

UN Livre comme celui-ci, dont le titre révolte d'abord, a besoin d'une Préface qui prévienne le Lecteur, & qui l'empêche de former des préjugés desavantageux. Je veux rechercher les defauts des Sciences, moins pour en blâmer l'étude, que pour reprendre les hommes du mauvais usage qu'ils en font. Autrement je tomberois dans une erreur, qui a toûjours fait honte au jugement de ceux qui l'ont soutenuë : car il n'y a jamais eu que des Ignorans qui ayent mépriſé les Sciences. Je penſe même que ſi

l'on entreprenoit de les décrier, il ſeroit tout-à-fait impoſſible d'y réüſſir. En effet, ou les raiſonnemens que nous employerions ſeroient accompagnés d'érudition; & alors en parlant contre les Sciences, nous parlerions en leur faveur par le ſecours que nous en tirérions, & tous nos argumens tourneroient de néceſſité contre nous: ou ſi l'ouvrage étoit groſſier & mal entendu, il n'iroit point à ſa fin, & mériteroit d'être rejetté comme inutile.

Mon unique but eſt de dégrader les Sciences de leur élévation prétenduë, en découvrant la vanité des unes, l'imperfection des autres, &

je

je crois pouvoir dire, les difficultés inſurmontables qu'elles renferment toutes. Ce deſſein peut avoir ſon utilité dans un ſiècle où les Sciences ſemblent être trop exaltées, & où les Savans s'élevent juſqu'à perdre tout ſentiment de Religion.

La Science eſt notre guide affidé. Nos gens d'eſprit ne veulent plus rien admettre que ce que la Raiſon délicate & ſcrupuleuſe approuve; & chacun raiſonne ſelon ſon idée. Examinez ces puiſſans Defenſeurs de leurs propres entêtemens; ils n'ont rien de plus ſolide que les autres hommes. Ils affectent ſeulement une liberté de juger

comme

comme il leur plait ; & s'il leur étoit poſſible, de leur propre opinion, ils en feroient la regle du genre humain. Ils ſoutiennent le parti de la droite Raiſon : mais par la droite Raiſon, ils entendent la leur. Ils parlent d'une Religion raiſonnable, tandis qu'ils s'en écartent par leurs fauſſes idées ; & au lieu d'une Déeſſe, ils embraſſent un nuage. En même temps la foi ſouffre de leurs diſputes ; ils nous détournent de la voye la plus ſûre pour nous, & ils nous font inſenſiblement tomber dans les erreurs d'une Religion naturelle.

La conſidération de ces abus

abus m'a fait faire des reflexions, & m'a inſpiré des penſées peut-être trop ſéveres & trop plemes d'aigreur en quelques endroits, pour être du goût de ce tems. Mais ſi mes Juges veulent bien attendre ma concluſion, j'oſe eſperer qu'elle réparera ce qui aura ſemblé trop dur dans le cours de mon Ouvrage.

Je ne ſuis pas le ſeul qui aïe formé ce deſſein. Un des premiers Reſtaurateurs des Belles Lettres*, homme auſſi célèbre par ſa piété que par ſon rare génie, a compoſé un Livre dans la même vûe : mais comme il a prin-

* Pic Mirand. Op. vol. 2. p. 467.

cipalement attaqué la Philoſophie d'Ariſtote, qui eſt maintenant ſi décréditée, qu'elle manque plutôt de défenſeurs que d'adverſaires, ſon Ouvrage eſt auſſi peu eſtimé que la Philoſophie qu'il combat.

Louïs Vivès *, qui a ſuivi la même idée, s'eſt ſervi d'un ſtile plus pur, & s'eſt exprimé avec plus d'éloquence : mais il étoit moins Philoſophe que Grammairien. Auſſi ſon Livre eſt tres-défectueux dans les matieres qu'il y traite ; & il affecte tellement une belle Latinité, qu'il ſemble négliger la ſolidité du raiſonne-

* de Corrupt. Art. Op. vol. 1. p. 221.

nement : ce qui eſt peu conforme au goût de notre ſiècle.

Le Traité de *Corn. Agrippa* [a] ſur ce ſujet, n'eſt qu'une déclamation continuelle. Il eſt plus propre à amuſer des Ecoliers, qu'il ne peut être utile à une recherche ſérieuſe.

Nous avons eu depuis peu un Livre François [b] ſous le même titre. Quoique bien écrit, & rempli de ſentimens de piété, il ne répond nullement à ce que j'en attendois, & il doit être plutôt regardé comme un Sermon de Morale, que com-

a de Van. Scient.
b La Vanité des Sciences. Amſt. 16.88.

me un Traité de Critique.

Aucun des Auteurs que j'ai vûs, n'a encore donné entierement dans mon deſſein ; & je n'ai pû même en tirer de grands ſecours. Lorſque j'ai emprunté d'eux quelque penſée, je les ai cités ; & ſi nous nous rencontrons ſur quelque point, ſans que j'en avertiſſe, c'eſt une faute de mémoire. Je fais cet aveu une fois pour toutes.

Mr. *Wotton* & le Chevalier *Temple* ont ſuivi une route entierement oppoſée. Ils ne penſoient qu'à décrire les beautés & l'excellence des Sciences. Ce n'étoit pas le moyen d'en découcou-

couvrir les defauts. Mais l'un a élevé les Anciens au-deſſus des Modernes ; l'autre a préféré les Modernes aux Anciens : cette contrariété n'eſt-elle pas favorable à mon ſyſtême ? J'ai évité, autant que j'ai pû, de rien dire qu'ils euſſent déja remarqué. J'ai peut-être manqué en cela ; & ce que j'ai puiſé de mon propre fond, vaut peut-être moins. D'un autre côté, ſi je les ai contredits en quelque endroit, je l'ai fait avec tant de précaution, qu'ils ne pourroient ni l'un ni l'autre m'en faire des reproches, quand ils ſeroient encore vivans. J'ai traité tout le monde a-

vec bienſéance, hormis Mr. *Le Clerc*, qui n'a pas mérité les mêmes égards.

J'ai vû quelque choſe de Mr. *Perrault*. La plus grande partie de ce qui eſt contenu dans ſon Livre & dans celui de Mr. *Wotton*, n'a point de rapport à mon ſujet, parce que je ne parlerai pas de Peinture, d'Architecture, d'Agriculture, *&c.* qui ſont proprement du genre des Arts Méchaniques. S'il ſe trouve des gens qui veuillent abſolument les mettre au rang des Sciences, je ne m'y oppoſerai pas, & j'irai toûjours mon chemin.

On n'a déja que trop écrit

crit ſur les Sciences. Dans ces derniers tems, la Librairie a enfanté tant de volumes, qu'il n'eſt pas beſoin d'en augmenter le nombre. La vaſte étendue des Bibliotheques ne ſert qu'à diſtraire nos eſprits, & qu'à ralentir nos efforts. On auroit de la peine à nombrer les Auteurs qui ont écrit ſur Ariſtote. En très-peu de ſiecles, depuis Albert le Grand juſqu'à quelques années après Luther, on en compte douze mille, ou qui ont commenté les Ouvrages de ce Philoſophe, ou qui l'ont ſuivi dans ſes opinions. Nous tenons cela de bonne part; & l'Auteur

qui le rapporte, ne s'eſt pas ſouvenu qu'il alloit lui-même contre ſon objection, en donnant un volume fort gros, pour parler uniquement d'Ariſtote, de ſes Ecrits, & de ſes Sectateurs *. Après tout, ſi nous avons beaucoup d'Ecrivains ſur la Philoſophie ancienne, nous pouvons avancer ſans exagération, que depuis Luther juſqu'à préſent, il y en a eu deux fois autant ſur la Philoſophie nouvelle.

Quoiqu'il y ait des gens auprès de qui les tems ſi fertiles en volumes paſſent pour des tems éclairés, je ſuis

* V. Fr. Patric. Diſcuſſ. Peripat. l. 10. p. 145. Baſ. fol.

ſuis d'un ſentiment bien oppoſé ; & je trouve que c'eſt abſolument là ce qui fait tout le malheur du ſiècle où nous vivons, & que nous ſerions plus ſavans, ſi nous avions moins de Livres.

Néanmoins je me ſuis hazardé à en mettre encore un au jour : mais c'en eſt un tres-petit, & de plus fait à deſſein de diminuer le nombre des autres. Je n'en attens ni honneur ni profit ; car je prendrai un ſoin particulier de n'être pas connu. S'il peut contribuer au bien de la Religion Chrétienne, ſans faire tort aux Sciences, je parviendrai à la

fin

fin que je me ſuis propoſée. J'ai lieu d'eſperer qu'il ſera de quelque utilité, parce que c'eſt une Hiſtoire des erreurs que les Commençans doivent éviter. Peut-être même ne ſera-t-il pas inutile à ceux qui ſont plus avancés. Je le préſente au Public, tel qu'il eſt. Si l'on en tire quelque fruit, j'en aurai en moi-même toute la ſatisfaction imaginable; & s'il en arrive autrement, je conſentirai volontiers d'être regardé comme un exemple récent de la foibleſſe de l'eſprit humain que j'entreprens de prouver.

TABLE
DES
CHAPITRES.

CHAP. I. *Introduction.* page 1
CHAP. II. *Des Langues.* p. 7
CHAP. III. *De la Grammaire.* 20
CHAP. IV. *De la Rhétorique & de l'Eloquence.* 35
CHAP. V. *De la Logique.* 56
CHAP. VI. *De la Philosophie Morale.* 68
CHAP. VII. *De la Physique.* 75
CHAP. VIII. *De l'Astronomie.* 87
CHAP. IX. *De la Métaphysique.* 100
CHAP. X. *De l'Histoire.* 111

CHAP.

CHAP. XI. *De la Chronologie.* 129
CHAP. XII. *De la Géographie.* 143
CHAP. XIII. *Du Droit Civil.* 157
CHAP. XIV. *Du Droit Canonique.* 137
CHAP. XV. *De la Médecine.* 186
CHAP. XVI. *De la Critique.* 202
CHAP. XVII. *De la Lecture des Livres Juifs & Arabes.* 222
CHAP. XVIII. *De la Théologie Scholastique.* 233
CHAP. XIX. *Conclusion.* 244

TRAITE'

TRAITÉ DE L'INCERTITUDE DES SCIENCES.

CHAPITRE PREMIER
INTRODUCTION.

DEPUIS que j'ai commencé à penſer, je n'ai pu avoir grande opinion ni de l'entendement humain, ni de la volonté humaine. Nous avoüons & nous reſſentons tous la foibleſſe de notre volonté : la plupart des hommes s'en plaignent ; mais à peine en ai-je encore vû un, qui ſoit convenu de la foibleſſe de ſon enten-

dement. Cependant le même principe qui a repandu la contagion ſur la volonté, a couvert l'entendement de ténebres ; & c'eſt de la même ſource que procede la corruption de tous les deux. Quelque ſatisfaction intérieure que les hommes aïent de leur propre ſageſſe, il eſt certain que les plus ſages ont des lumieres bien courtes & bien bornées. Ceux qui ſont le plus remplis d'eux-mêmes, & qui ont le plus de préſomption, ſont pour l'ordinaire moins éclairés que les autres, & ne poſſedent qu'une ſageſſe imaginaire.

Il s'eſt élevé dans ces derniers temps une grande conteſtation entre les ſectateurs des anciens Philoſophes, & les ſectateurs des modernes. Quelles recherches n'a-t-on pas faites, pour déterminer laquelle de l'ancienne Philoſophie ou de la moderne étoit préferable ? Pour moi je ne veux point entrer dans une diſpute ſi échaufée ; mais il me ſemble que nous ne ſommes guere au fait de la choſe : autrement nous ſaurions mieux à quoi nous en tenir ; & ſi je voulois parler, je dirois qu'il n'y a pas plus d'avantage d'un côté que de l'autre. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir après tant de ſiecles écou-

coulés, en quoi consistoit la sagesse des anciens. Par les échantillons qui nous en restent, il ne paroît pas qu'elle ait eu rien d'extraordinaire, ou que leur posterité ne pût découvrir sans leur aide. Des expressions obscures qui tenoient de l'oracle, ne suffisoient-elles pas pour faire donner à un homme le nom de sage? Falloit-il plus qu'une opinion bizarre & quelquefois extravagante pour mettre un homme à la tête d'un parti, & pour le faire Auteur d'une secte de Philosophes? La plus ancienne Philosophie étoit envelopée de symboles & de nombres, qui ne renfermoient rien de bien mystérieux, autant que nous pouvons nous y connoître aujourd'hui. Ces grands hommes étoient intéressés à se tenir dans un point de vûë éloigné; ainsi ils donnoient une haute idée de la profondeur de leur esprit, & ils se faisoient respecter par l'obscurité de leurs Ecrits. Entre ceux qui se sont exprimés plus clairement, les uns n'ont pû repondre aux difficultés qu'on leur a opposées, & les autres n'ont dit guere plus que ce que le bon sens conduit par l'expérience & par la réflexion, dicteroit à la plû-

part des hommes ſans le ſecours de l'étude. Outre la grande diverſité de leurs opinions, dont je parlerai dans la ſuite, ils ne s'accordoient pas ſur le premier *Criterium* de la Vérité. Ils ont fait toutes les recherches poſſibles pour le découvrir : & par la différence des voyes qu'ils ont priſes, ils ont bientôt donné lieu aux Sceptiques de douter de tout & les ont portés enfin à nier qu'il y eut rien de véritable dans le monde.

Les modernes n'ont pas encore été juſques-là ; mais ils en ont pris le chemin, & il eſt aiſé de juger qu'ils nous y conduiſent. Depuis que les Ecoles ont rejetté la Philoſophie d'Ariſtote ſous qui nous étions plus tranquiles & peut-être autant dans la voye de la Vérité, nous n'avons pû nous fixer nulle part. L'incertitude nous a jettés d'une opinion dans une autre.

La Philoſophie de Platon s'introduiſit d'abord avec le rétabliſſement des Lettres Grecques : elle eut un ſuccès étonnant. On croyoit y voir quelque choſe de divin, & pour cette raiſon on la ſuivoit avec ardeur : mais on s'apperçut bientôt qu'elle conduiſoit à l'héréſie ; ce qui la fit negliger pour la ſeconde fois. Les

Les modernes ſe trouverent alors aſſez de ſageſſe pour travailler par eux-mêmes ; & leurs propres inventions étoient plus de leur goût, que les ſyſtêmes inſipides des anciens Philoſophes. Il ſe fit pluſieurs tentatives qui reüſſirent peu. Enfin la confuſion que les nouveaux ſentimens cauſoient, porta M. Deſcartes à les examiner tous, & à ſe retrancher, pour ainſi dire, dans le doute. Il paſſa d'une réfléxion à une autre, & après avoir été le joüet de ſes incertitudes, il s'imagina avoir fait éclore l'évidence d'entre les ténèbres de ſes doutes. Il ſe ſentit ſi perſuadé & ſi convaincu des raiſons qu'il avoit de douter, qu'il s'en ſervit pour prouver une premiere vérité, ſavoir la certitude de ſon exiſtence. Il crut auſſi avoir trouvé de grandes reſſources dans les idées qui ont été perfectionnées depuis, en comparant le rapport & la contrarieté qu'elles ont entr'elles, & avec la réalité des choſes. Depuis que cette comparaiſon n'a pas ſemblé aſſez évidente, on a conſulté le [a] *divin* λόγος, ou *le Monde ideal*, dans l'eſperance d'en tirer des idées plus parfaites, &

a *Le Verbe de Dieu.*

l'on eſt enfin parvenu à ſe figurer que l'on voyoit toutes choſes en Dieu. Si cette methode étoit auſſi aiſée à pratiquer qu'on l'aſſûre, je ne ſais pas ce que nous aurions à deſirer de plus: car à peine verrons-nous plus clairement dans l'état de la gloire. C'eſt ce que nous toucherons plus particulierement dans la ſuite.

Il en eſt des autres Sciences comme de la Philoſophie. Nous avons beau nous enorgueillir de nos prétenduës découvertes, & nous flatter qu'il y a peu de choſes cachées aux exactes recherches d'un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre. Il me paroît que nous ſommes encore bien enfoncés dans les ténèbres, & que les Sciences loin d'avoir à nous donner de la vanité ſont encore dans un état ſi éloigné de la perfection, que ce doit être pour nous un ſujet d'abaiſſement & de mortification. C'eſt dans cette vûë que je me propoſe d'en examiner les défauts. Si l'exécution répondoit à mon deſſein, je ſerois ſur d'avoir l'aprobation des Lecteurs exemts de partialité.

CHA-

CHAPITRE SECOND.

Des Langues.

COMME les Langues ſont les canaux des Sciences, il faudroit qu'elles n'euſſent ni obſcurité ni ambiguité pour nous donner des connoiſſances claires & certaines. Si ces canaux ſont corrompus, les eaux qui y coulent ne peuvent pas être claires. Les mots ne ſont pas des ſignes fort certains des choſes. L'équivoque qui y regne ſouvent leur donne diverſes ſignifications. On ne doit pourtant pas diſconvenir, qu'il n'y ait des ſujets aſſez intelligibles par eux-mêmes pour être entendus dans le même ſens en toutes ſortes de langues; mais il n'en eſt pas ainſi à l'égard des Sciences. Ce ſont des matieres délicates où il faut prendre le ſens précis, & où l'on ne peut ſe tromper dans un mot ſans s'écarter de la penſée.

La premiere Langue, c'eſt-à-dire, la Langue Hebraïque étoit nette & tres-ſimple; preuve convaincante que cette Langue eſt originale: elle avoit peu

peu de racines toutes tres-ſimples & non compoſées, elle n'étoit pas tant deſtinée à l'acroiſſement de la doctrine des hommes, qu'à la perfection de leurs mœurs; & c'eſt une fin à laquelle elle répondoit parfaitement. Les Langues anciennes ſont en général les moins compoſées, & par conſéquent elles ſont plus faciles & plus claires: mais d'un autre côté tant qu'elles ſont reſtées en cet état, on les a trouvées auſſi défectueuſes qu'elles étoient aiſées. C'eſt pourquoi l'on a été obligé de s'appliquer au progrès du langage. Sur tout à meſure qu'on a découvert les Arts, les Langues ſe ſont augmentées. Il a fallu forger de nouveaux mots pour exprimer les nouvelles idées que l'on a euës des choſes. C'eſt de là que les Langues ont reçu tant d'étenduë: & preſentement qu'elles abondent en mots, elles ſont plus embaraſſantes que lorſqu'elles en manquoient.

Les Langues ont deux principaux inconveniens, la diverſité & l'inſtabilité.

Premierement, s'il n'y avoit qu'une Langue dans le monde, nous aurions plus de facilité que nous n'en avons à acquerir les Sciences. Nous pourrions nous

nous appliquer d'abord aux choſes, au lieu qu'il faut que nous employions une grande partie de nôtre temps à des mots; & ſouvent avec ſi peu d'utilité que la pointe de notre eſprit reſte émouſſée aprés une étude ſi rude & ſi deſagreable.

Lorſqu'on a ſurmonté les difficultés des Langues, on a beau en élever le prix & ſe croire avancé dans les Sciences: on ne tient encore rien de ſolide, & ſi l'on ne s'attache aux choſes qu'elles expliquent, on peut en entendre pluſieurs ſans être pour cela plus ſavant. C'eſt à cette fin qu'on doit les aprendre, & la dure condition des Sciences eſt de dépendre des Langues. En effet pour devenir ſavant, il faut neceſſairement dévorer ce travail. C'eſt une mine qu'il faut creuſer. Avant que de ſe rendre maître du riche metail qui y eſt caché, on a bien de l'écume à ſéparer, & bien des obſtacles à détruire.

Quand je parle de la diverſité des Langues, je ne dis point qu'elles ſoient toutes néceſſaires; du moins ce n'eſt pas pour les Sciences en general: autrement il y auroit peu de Savans acomplis: mais quoiqu'elles ne ſoient pas toutes

néceſſaires, il y en a dont on ne peut ſe paſſer, particulierement celles qu'on appelle ſavantes; & à cauſe de la liaiſon qui ſe trouve entre elles, il eſt difficile d'exceller en une, ſans avoir quelque teinture des autres. Cela eſt évident pour la Langue Grecque & pour la Latine. On en doit encore être plus perſuadé à l'égard des Langues Orientales qui ont plus de rapport enſemble.

Deux des Langues qui paſſent pour les plus ſavantes, ſont la Langue Arabe & la Langue Grecque. Malheureuſement ce ſont les deux plus abondantes, & les deux plus difficiles qu'il y ait. Ceux qui ſavent l'Arabe [a] nous aſſurent que cette Langue abonde en ſynonymes, & qu'elle a plus de cinq cens mots differens pour ſignifier un lion, & près de mille pour ſignifier une épée: quantité qui ſuffit pour former une Langue entiere, & qui égale preſque le nombre des racines de la Langue Hebraïque.

Pour ce qui eſt de la Langue Grecque qui eſt ſavante ſans contredit, on ſait aſſez combien elle eſt abondante. Il eſt vrai qu'elle n'a pas beaucoup de racines.

[a] V. Walton. *prolegg.* 14. §. 6.

cines. Quelques-uns n'en comptent guere plus de trois mille [a] : mais en récompenſe elle a un nombre infini de compoſés. Si les racines en ſont ſimples & reſſerrées, les branches en ſont bien étenduës. Ajoutons à cela la multitude de ſes dialectes, & toutes les différentes inflexions de noms & de verbes, qui en diverſifient les mots & les diſtinguent : nous trouverons que le travail eſt immenſe pour ceux qui s'y appliquent. Ainſi la diverſité des Langues & l'abondance de celles qui ont le nom de ſavantes preſentent un grand détour dans le chemin des Sciences.

L'inſtabilité eſt le ſecond inconvénient des Langues. Quoiqu'il y en ait un grand nombre, ſi la nature en étoit fixe & la condition certaine, on pourroit s'y donner avec plus de confiance : mais leur inſtabilité jointe à leur multitude, nous jette dans des difficultés encore plus grandes. Les mots comme les autres choſes, ſont ſujets à la viciſſitude des temps : ils ſont dans un flux & reflux continuel, & ils n'ont preſque point de période fixe. L'uſage ſeul en eſt le maître ; & comme cet

[a] Wilk. R. Ch. Cap. ult.

uſage dépend du caprice des hommes, c'eſt à dire, de l'inconſtance même, il eſt preſque impoſſible que les Langues ayent un autre ſort. Auſſi ſont-elles indépendantes de l'autorité des Princes. Ceſar, qui donna des Loix à Rome, n'en a jamais pû donner à la Langue de cette ville; & l'on regarda comme une loüange outrée le mot de ce Paraſite, qui oſa le flatter d'un ſemblable pouvoir. C'eſt donc l'uſage ſeul qui en décide.

Nous n'en avons point de meilleur exemple que dans la Langue Latine dont il eſt ici queſtion. La Langue que l'on avoit parlée peu après la fondation de Rome, n'étoit plus intelligible au temps d'Auguſte. On a peine même à entendre préſentement ſans commentaire le langage qui étoit vulgaire quelques centaines d'années après; & moins de cent cinquante ans avant Ciceron. Pour en avoir des preuves, il ne faut que jetter la vuë ſur l'inſcription de la Colomne *Roſtrale*, qui eſt encore exiſtante, & dont l'Evêque Walton [a] nous a donné une copie. Du temps de Ciceron cette Langue étoit à ſon plus haut degré de pureté. Juſqu'alors

[a] Proleg. p. 5.

qu'alors elle s'étoit accrue. Depuis elle a toûjours été en déclinant, & elle a duré bien peu dans ſon point de perfection. On a remarqué que ceux qui ſont venus après écrivent avec quelque mélange. Tite-Live même avoit ſa *Patavinité*; & par ce mot je croirois qu'on a voulu lui reprocher quelques expreſſions ſingulieres de ſon païs natal. Plus le temps s'éloignoit plus la corruption étoit grande. Paterculus, Seneque &c. écrivoient encore avec plus de mélange, juſqu'à ce qu'enfin les Romains ſe joignant à des Nations étrangeres, chez leſquelles ils envoyoient des Colonies, où recevant une foule de Peuples barbares qui ſe retiroient chez eux, acheverent de corrompre leur langage.

La Langue Grecque a eu le même ſort que la Latine. Il eſt vrai qu'elle a été vulgaire plus longtemps. Les Romains n'ayant commencé à cultiver les Arts, ni travaillé à polir leur Langue, qu'après avoir ſubjugué la Grece, s'y perfectionnerent bien par le moyen des Grecs; & ceux-ci d'un autre côté ſe corrompirent par le commerce qu'ils eurent avec leurs vainqueurs, ou d'abord quand ils eurent été ſoûmis à leur domination, ou enſuite lorſque l'Em-

pire eut été transferé à Conſtantinople, & que cette Ville fut devenuë une nouvelle Rome & le ſiége de l'Empire. Depuis ce temps, la Langue Grecque s'eſt alterée bien vîte : ce qui devoit neceſſairement arriver pendant que la Latine étoit la Langue de la Cour, & celle dont on ſe ſervoit dans les Actes & dans les Tribunaux, & que la Grecque étoit en quelque façon abandonnée au menu peuple. Peu de temps après Conſtantin & ſous l'Empire de Juſtinien, il eſt ſûr qu'elle étoit fort corrompuë. Nous le voyons dans les Actes des Conciles de ces temps-là, & dans les acclamations du Peuple & du Clergé en pareilles occaſions. Du Cange nous en fournit des exemples dans la ſavante Préface de ſon Gloſſaire Grec. [a] A meſure que nous deſcendons la corruption devient plus grande, comme ce ſavant homme le remarque. La conquête de Conſtantinople par les Francs fut un autre grand revers. L'inondation des Barbares, les Turcs qui renverſerent tout devant eux porterent le fatal & dernier coup. On peut voir dans Cruſius, [b] quel eſt à preſent l'état de cette Langue, combien elle eſt corrompuë & &

[a] §. 7. [b] Turco-Græc. p. 99. 224. &c.

& pourquoi. On y aprendra que cette corruption consiſte dans le mélange de la Langue Latine, de la Turc-Arabe & d'autres; dans la ſéparation de mots qui devroient être liés; dans la liaiſon de mots, qui devroient être ſéparés, ou en d'autres fautes de l'orthographe qui eſt fort négligée maintenant parmi eux. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que le langage d'Athenes, Ville autrefois ſi renommée pour les Sciences & pour l'Eloquence, eſt à preſent plus corrompu & plus barbare encore que celui d'aucun autre endroit de la Grece; juſques-là même, comme Cruſius ajoute, qu'il n'y a perſonne de qui ce déplorable changement ne tirât des larmes. [a] Par toute la Grece la Langue a tellement dégénéré de ſon ancienne pureté, qu'un homme qui ſait le Grec par etude ne peut pas entendre la Langue preſentement vulgaire; & les Modernes entendent encore moins le Grec ancien.

Or parmi cette multiplicité & ce changement de Langues. quelles difficultés n'avons-nous pas à combatre? quels doutes à fixer? les mots ſont en ſi grand nombre qu'il eſt bien difficile de

[a] Ib. p. 99.

de leur donner place à tous dans notre memoire ; & après cela nous tombons dans un nouvel embaras pour en déterminer le ſens. Il faut remonter à leur origine, les ſuivre dans leur progrès juſqu'à leur fin ; & en remarquer les différens temps & les différentes révolutions : Car les mots changent ſouvent de nature, ou même de ſignification ; & la véritable en eſt quelquefois bien incertaine. Lorſque les Langues ſont mortes, & qu'elles ne ſont plus vulgaires, ce n'eſt que par les Livres qu'on peut découvrir la ſignification des mots : d'ailleurs n'en manque-t-il pas toûjours quelques-uns, & combien ceux qui reſtent ont-ils de défauts? S'ils ſont d'un uſage populaire, ſont-ils propres pour les Sciences, qui ſont des choſes abſtruſes & peu aiſées à expliquer en termes clairs & précis? Les termes des Arts, par exemple, ſont obſcurs de neceſſité, parce qu'ils ont pluſieurs ſignifications & qu'ils comprennent plus d'une idée : ce qui ſeroit avantageux, & ſembleroit abréger l'étude des Sciences, s'il n'avoit fallu ſouvent d'amples commentaires pour expliquer un ſeul mot, que ces commentaires n'ont quelquefois ſervi qu'à rendre plus douteux. J'a-

J'avouë qu'il eſt venu à notre aide des Dictionaires tres-amples & compilés avec beaucoup de ſoin tant pour les mots que pour les Sciences & les Arts : mais outre le peu de raport qui ſe trouve entre les uns & les autres, ces Livres ſont devenus ſi gros & ſi nombreux, que loin de nous procurer le ſecours qui nous étoit promis, ils ne font que nous embaraſſer. Ceux qu'on a faits ſeulement pour la Langue Françoiſe qui n'eſt pas encore une Langue ſavante, quoiqu'elle s'en flatte aſſez, rempliroient une Bibliotheque. Un ſeul qui n'eſt pas le plus ample, a occupé toute l'Academie Françoiſe pendant quarante ans ; après quoi il n'a pas été exempt de cenſure. Malgré les ſoins qu'on y avoit apportés, on a cru qu'il avoit beſoin d'être corrigé. Nous voyons par là, qu'il eſt impoſſible de preſcrire des bornes à une Langue, comme on ſe l'étoit propoſé par cet Ouvrage. On a fait des Dictionaires non ſeulement pour les Langues, mais encore pour chaque Science & pour chaque Art en particulier. Enfin ces ſortes de Livres contiennent à preſent la plus grande partie des Sciences. Il ne nous reſte plus que de rendre aux

Dictio-

Dictionaires le même office qu'on a rendu aux Bibliotheques. Les Bibliotheques étoient en trop grand nombre. On a jugé à propos de faire une Bibliotheque des Bibliotheques [a] : de même un Dictionaire des Dictionaires auroit ſon utilité. Il eſt ſûr qu'il y a dequoi faire un ample volume, & je m'étonne qu'on n'y ait point encore travaillé.

On a tenté de remédier à tous ces inconveniens par un Livre intitulé, [b] *Real character and Philoſophical language.* On s'eſt fort appliqué à mettre ce projet en exécution, & l'on eſperoit beaucoup de ſa réüſſite, mais quelque plauſible qu'il ſoit en apparence, il y a fort à craindre qu'il ne le ſoit que dans la théorie, & qu'il n'échouë au premier coup d'eſſai. Cette Langue n'exprime point les mots, mais les choſes; il faut convenir de la nature des choſes, avant que de pouvoir leur donner des marques & des caracteres; & je déſepere que l'on en convienne jamais. Sans autre preuve, quand l'Evêque Wilkins forma cette entrepriſe, la diviſion en ſubſtance & acci-

[a] V. Ant. Teiſſier. V. Ph. Lab.
[b] *La Langue Philoſophique compoſée de caracteres.*

accidens [a] étoit reçûë. Pour placer donc les choſes dans le rang qui leur convient ; ce qui fait toute la beauté de cette invention, il ſuit l'ordre où elles ſont de ſubſtance & d'accidens dans les Catégories. S'il avoit à commencer préſentement, & qu'il voulût ſe conformer à la Philoſophie en vogue, il faudroit qu'il fît un nouveau plan, & qu'au lieu des accidens il prît les modes, qui ſont bien différens des accidens en nature & en nombre. L'Eque Wilkins étoit un homme rare ; mais bien rempli de projets : je crois que celui dont nous venons de parler, peut être mis en parallele avec ſon *Dedale* & ſon *Archimede*, & aller de pair avec ſon *Chariot volant*, & ſon *Voyage à la Lune*.

Dieu a établi la diverſité des Langues parmi les hommes, pour les punir de leur ambition. Peut-être pour la même raiſon n'a-t-il pas permis qu'on y ait remédié. On n'en eſt pas encore venu à bout ; & vrai-ſemblablement on n'y réüſſira jamais. Nous ne devons pas eſpérer d'unir ce que Dieu a diviſé. Sa Providence en a ordonné ainſi, pour tenir en bride l'orgueil

[a] Real. Char. par. 2. v. 2.

gueil des hommes, qui tenteroient encore d'élever des Tours de Babel, ſans les difficultés inſurmontables qui les arrêtent.

CHAPITRE III.

De la Grammaire.

ON voit bien des gens qui négligent la Grammaire, & qui croyent qu'elle ne doit ſervir d'occupation qu'à la jeuneſſe. Cependant les plus grands hommes ne l'ont pas trouvée indigne de leur attention. Platon & Ariſtote parmi les Grecs ; Céſar & Varron parmi les Latins en ont traité. La Grammaire dont nous nous ſervons aujourd'hui, & qu'on attribuë à M. Lily, a été faite par des perſonnes tres-célébres. *Les Rudimens* ſont du Docteur *Colet* Doyen de S. Paul, la Préface qui enſeigne l'uſage de cette Grammaire, eſt du Cardinal *Wolſey*; la Syntaxe, qui en eſt la meilleure partie a été compoſée, ou corrigée par Eraſme ; & le reſte par d'autres perſonnes; de ſorte que c'eſt l'Ouvrage de pluſieurs Savans. M. Lily, ſous le

le nom de qui elle paſſe, n'a jamais voulu s'en faire honneur pendant ſa vie; & ſuivant les apparences, il n'y avoit pas le plus de part.

Si le temps nous avoit conſervé de Céſar & de Varron plus d'ouvrages ſur cette matiere que nous n'en avons, peut-être ſeroit-ce un avantage conſidérable pour nous : mais tous ceux de Céſar ſont perdus ; il ne nous reſte que quelques morceaux de Varron : ce ſont des ſecours qui nous manquent. Il eſt vrai que ſi l'on en juge par les fragmens, que nous avons de Céſar, nous n'avons pas fait une grande perte. Aulu-Gelle a parlé [a] de cet Auteur en termes équivoques. Chariſius [b] ancien Grammairien l'a cité deux ou trois fois pour le corriger : Et les endroits qu'il en a rapportés, paroîtront dignes de cenſure à tous ceux qui prendront la peine de les examiner. Pour ce qui eſt de Varron, ſes Livres roulent principalement ſur les étymologies des mots ; & les étymologies ne ſont pas de grande utilité à cauſe de l'obſcurité & de l'incertitude qui s'y trouvent.

Les

[a] l. 19. c. 8. [b] l. 1. p. 69. 214. ed. Patſch.

Les Grammairiens ſuivans ſont encore plus imparfaits. Putſchius en a fait un ample Recueil. Contre la coutume des Editeurs, qui mépriſent rarement des Auteurs qu'ils mettent au jour, il confeſſe ingenuëment qu'il y en a parmi eux, qui ne méritent preſque pas d'être imprimés. Comme la plûpart ont écrit dans un temps que les Sciences étoient en décadence, ou après que les Barbares ſe furent répandus dans l'Empire, il n'eſt pas ſurprenant que ces Grammairiens ne faſſent rien d'extraordinaire, & que pendant qu'ils donnent des regles ſur la Langue Latine, ils écrivent à peine dans un Latin ſuportable. Il ne faut pas même excepter Priſcien : malgré ſes recherches ſcrupuleuſes & la ſévérité avec laquelle il critique les autres, il ne ſe garantit pas lui-même de barbariſmes. Il ne faut que jetter la vuë ſur les premieres lignes de ſon Livre, pour en juger.

Quelques-uns de nos Critiques modernes ont mieux réüſſi. Ils ſont par leur pureté & par leur élégance au deſſus de pluſieurs anciens Grammairiens. Valla, Eraſme, & Linacer ont fait de grands efforts. Ils ont montré beau-

beaucoup d'intelligence en cette matiere : & enſuite, comme s'ils n'avoient rien fait de bien, Sanctius s'éleve, & après lui Scioppius, qui réforment tout ce qui avoit paru auparavant. Ciceron & Quintilien étoient des aveugles auprès d'eux. Ils ont fait des découvertes, auſquelles pas un des Anciens n'avoit penſé. Il n'y a point eu avant eux de Grammaire qui n'ait été un amas confus d'obſervations très-mépriſables. Leur méthode eſt la ſeule véritable. Ils prétendent qu'elle eſt entierement appuyée ſur la Raiſon ; qu'elle contient peu de regles toutes aiſées, & qui n'ont preſque point d'exceptions. Néanmoins à l'examiner, on ne la trouvera pas moins fautive que les autres. Le grand principe ſur lequel Sanctius ſe fonde, eſt que les Langues, & particulierement la Latine, ne dépendent pas uniquement de l'uſage ; qu'on a obſervé une analogie, & que l'on peut rendre raiſon des idiomes des Langues. Voilà ſur quel fondement il établit une Grammaire raiſonnée. Peut-être cette opinion pourroit-elle ſe ſoutenir en quelque maniere des mots hebreux, qui ont été formés ſur de juſtes conſidé-

ſidérations : mais dans la Langue Latine dont il traite, qui depuis ſa naiſſance s'eſt accruë confuſément chez un peuple barbare, nous ne devons pas attendre une ſi grande régularité. Les Romains n'ont ſu ce que c'étoit que Grammaire juſqu'au temps d'Ennius, où cette Langue avoit déja fait aſſez de progrès. Ils n'avoient donc point ſuivi de regles, en formant leur langage. Ainſi vouloir fixer maintenant l'analogie des mots, c'eſt mettre des bornes, où l'on n'a jamais eu deſſein d'en mettre, & imaginer des raiſons auxquelles on n'a jamais penſé.

Si la Grammaire étoit auſſi ancienne que les Langues, nous pourrions la rapporter à leur origine : mais puiſqu'elle n'a été inventée que comme une aide, & qu'elle n'a point été formée originairement comme une regle invariable, il faut l'accommoder à notre uſage, du mieux qu'il nous eſt poſſible, & ne nous pas figurer que les regles en puiſſent être certaines, & ſans beaucoup d'exceptions.

Examinons-en quelques points en peu de mots.

Premierement, pour parler des Let

tres

tres, nous ne ſommes pas d'accord ſur leur origine, qui ſerviroit bien à fixer nos Alphabets. A la verité les Lettres Latines ſemblent dériver des Lettres Grecques, les Grecques des Phéniciennes, & les Phéniciennes des Hébraïques. On a tâché de prouver cela, tant par l'Hiſtoire, que par le rapport des Lettres, en tournant les caracteres Hébreux à main droite, ſelon notre maniere d'écrire. Mais comment répondre après à l'objection ſuivante?

Cadmus, qui apporta les Lettres Phéniciennes chez les Grecs, n'en apporta, dit-on, que ſeize. Il en avoit donc laiſſé quelques-unes en arriere. Car depuis que nous avons eu des écrits en Phénicien ouen Hebreu, l'Alphabet de chacune de ces Langues a toûjours été fixe, & de la même étenduë qu'il eſt à préſent : ce qui eſt évident par pluſieurs Pſeaumes & chapitres chiffrés avec les Lettres de l'Alphabeth. S'il y avoit plus de certitude ſur l'origine des Lettres, il ſeroit moins difficile d'en déterminer le nombre, & d'en fixer la valeur; mais on ne ſait que décider ſur ces deux points; & les Critiques ſont en gran-

de diſpute à l'égard de quelques Lettres, ſavoir ſi c'en eſt, ou non.

2. Nous rencontrons des difficultés également grandes, ſoit dans l'étymologie, ſoit dans l'analogie : ce qui provient de ce que les Langues ont été formées par le hazard, & non par aucune regle certaine. Lorſque Varron écrivit ſon Livre *de Lingua Latina*, certainement l'analogie étoit problématique. Il apporte pluſieurs raiſons pour & contre. Il oppoſe tant d'argumens, & des objections ſi fortes, qu'il faut convenir que la queſtion eſt demeurée douteuſe. Dans le même ſiecle, Pompée propoſa une difficulté [a] touchant l'analogie d'un mot, à la plûpart des Savans de Rome, du nombre deſquels étoit Ciceron. Ils ne pûrent la réſoudre, & elle reſta indéciſe. S'ils étoient ſi indéterminés, eux qui avoient plus de facilités que nous dans leurs recherches, en ce qu'ils étoient moins éloignés de l'origine ; qu'ils avoient pluſieurs monumens de l'Antiquité, & que la Langue Latine étoit encore vivante chez eux, à plus forte raiſon devons-nous l'être, nous qui vivons dans un temps ſi

[a] V. A. Gell. l. 10. cap. 1.

ſi éloigné, & qui n'avons pas les mêmes ſecours. Nous ſommes réduits à tirer nos plus grandes lumieres des Livres qu'ils nous ont laiſſés, & l'avantage que nous avons au-deſſus d'eux, eſt de pouvoir en profiter. C'eſt pour cela que nous les ſuivons de près, & que nous nous en rapportons beaucoup plus à l'uſage des Auteurs anciens & approuvés, qu'à la raiſon des mots, qui ne reſtent jamais dans un état fixe & certain. Combien y en a-t-il d'aſſez conformes à l'analogie, & dont les Savans de nos jours ſe ſervent, qui pour n'avoir point été employés par les Anciens, ſont non ſeulement deſapprouvés, mais encore regardés par les Critiques comme des mots qu'on doit proſcrire? Voſſius[a] en fournit un nombre infini d'exemples. Peu de perſonnes feroient difficulté de ſe ſervir des mots, *incertitudo*, *ingratitudo*, & d'autres ſemblables : ils n'ont rien qui ſoit deſagréable, ni qui bleſſe l'oreille; neanmoins nos Critiques modernes les ont condamnés, parce que les meilleurs Auteurs claſſiques ne s'en ſont point ſervis, & qu'il ſemble qu'ils les ayent

[a] de Vit. Sermon. ſparſim.

évités, quand ils les ont rencontrés dans leur chemin, en paraphraſant, ou mettant des mots Grecs à la place. Il s'eſt trouvé tant d'irrégularités dans les mots, & tant de diverſes opinions entre ceux qui en ont traité, que quelques perſonnes ont pris le parti de la négative, & n'ont point voulu admettre d'analogie ni dans le Grec, ni dans le Latin.

3. Nous ne ſommes pas plus heureux dans l'étude de la Syntaxe, ſoit que nous nous attachions aux regles, ſoit que nous ſuivions l'autorité des meilleurs Auteurs. Le nombre des regles eſt devenu à charge. La quantité des exceptions eſt encore plus embaraſſante. Si nous en croyons Scioppius, nos Grammaires ordinaires contiennent cinq cens regles ſur la Syntaxe ſeule des noms, des verbes, & des participes. Il n'y a preſque pas une de ces regles qui n'ait pluſieurs exceptions. Il en eſt de même à proportion des autres parties de la Syntaxe, & ce travail prend beaucoup de notre temps. Voulons-nous avoir recours aux autorités ? Les Critiques ont été ſi ſévères, & ſi impitoyables, qu'à peine ſavons-nous quel Auteur nous devons

vons ſuivre. Ciceron, qui eſt le plus irréprochable, n'a pas été exempt de leur cenſure. Ils ne l'ont pas plus épargné que les autres. Valla & Eraſme lui ont reproché des ſoleciſmes: *Diutiùs commorans Athenis ... erat animus ad te ſcribere, & quum in animo haberem navigandi.* a Ce ſont-là des paſſages marqués à ce ſujet. Ciceron n'a pas été regardé de ſon temps comme il l'eſt de nos jours; il paſſe parmi nous pour le modele de la Langue Latine. Atticus b dans une Epître qu'il lui addreſſe, l'accuſe d'écrire en mauvais Latin; & pour le prouver, il lui oppoſe le ſtile élégant de Térence. Quelque eſtîme que nous faſſions de Ciceron, Térence pour lors l'emportoit donc ſur lui. On peut dire qu'ils ont des defauts l'un & l'autre, auſſi-bien que tous les Auteurs en général.

4. La prononciation a cauſé de grandes diſputes; & elle a été ſur-tout négligée dans la Langue Grecque. Il ſembleroit que c'eſt une matiere peu ſuſceptible de conteſtation. Cependant la négligence de la prononcia-

a Vid. Eraſm. Cicer. Dial. op. tom. 1, p. 823. V. Valla. lib. 1. cap. 25. b l. 7. Ep. 3.

tion a fait un tort conſidérable à cette Langue. Les Grecs modernes ayant fait peu d'attention à la valeur de leurs Lettres, ont mêlé & confondu les ſons de leurs diphthongues. Ils ont réduit deux ſons en un, & à la fin ils ont écrit pluſieurs mots, comme ils les prononçoient; ce qui a beaucoup contribué à la corruption de leur Langue. Cette prononciation défectueuſe a été apportée par les Grecs réfugiés en Italie. Elle s'eſt répandüe de-là par les Livres dans la plus grande partie de l'Europe, juſqu'à ce qu'elle ait trouvé ici en Angleterre deux hommes tres-célèbres, qui l'ont arrêtée, tous deux Profeſſeurs l'un après l'autre en l'Univerſité de Cambridge, *Thomas Smith*, & *Jean Cheek*. Comme cette conteſtation n'eſt pas bien connuë, & qu'elle peut donner quelque éclairciſſement ſur la prononciation du Grec, je rapporterai ſuccinctement cette guerre Grammaticale.

Sur la fin du regne d'Henri VIII. *Smith* & *Cheek* commencérent à obſerver les mauvais effets que cauſoit la défectuoſité de la prononciation Grecque. Ils remarquérent que l'on avoit perdu les ſons de pluſieurs voyelles

elles & de plusieurs diphthongues ; que c'étoit ce défaut qui privoit la Langue de son ancienne beauté, de son véritable esprit, & de son caractere propre, & qui la rendoit languissante & inipide. Dans cette prononciation ils ne sentoient point cette harmonie, ni ces périodes coulantes, qui avoient acquis un si grand nom aux anciens Rhéteurs & Orateurs Grecs. Ils ne pouvoient eux-mêmes faire paroître d'éloquence dans leurs discours ni dans leurs harangues, parce que la beauté & la varieté des sons leur manquoient : c'est-ce qui les fit penser à une réformation. * Ils consulterent la plûpart des anciens Rhéteurs & des anciens Auteurs Grecs, qui avoient traité des sons ; & comme ils y trouverent dequoi introduire un changement, ils se mirent à travailler, du consentement de la plûpart des Savans de l'Université. Il y eut d'abord quelques petites contrariétés : mais ensuite l'approbation fut presque générale.

Cromwel étoit alors Chancelier de

* V. *Cheek*, de Ling. Gr. Pronunt. Disput. cum Steph. Wint. sparſ.
V. *Smith*, de Pronunt. Ling. Gr.

l'Univerſité. Les réformations n'étoient pas ſi dangereuſes ſous lui que ſous *Gardiner* ſon ſucceſſeur, qui étoit ennemi de toute nouveauté. Ce dernier fut un obſtacle pendant quelque temps. Il s'attribua un pouvoir que Céſar n'a jamais pris, de donner des loix aux paroles. Il écrivit à *Cheek* alors Profeſſeur en Grec, de quitter ſa nouvelle méthode, qui cependant étoit l'ancienne & la véritable. *Cheek* ne parut pas entierement ſoumis à ſa volonté. *Gardiner* lui envoya en ſon nom, & au nom du Parlement, un ordre qui a quelque choſe d'extraordinaire. Pour abréger je n'en rapporterai ici que deux ou trois articles.

Quiſquis noſtram poteſtatem agnoſcit ſonos Litteris ſive Græcis ſive Latinis ab uſu publico præſentis ſæculi alienos privato judicio affingere ne audeto.

Diphthongos Græcas, nedum Latinas, niſi id diæreſis exigat, ſonis ne diducto.

αι ab ε, & ει ab ι ſono ne diſtinguito; tantùm in Orthographia diſcrimen ſervato; η, ι, υ. uno eodemque ſono exprimito.

Ne multa; in ſonis omnino ne philoſophator, ſed utitor præſentibus.

A

„ A tous ceux qui reconnoiſſent notre puiſſance, défenſes ſont faites de „ donner de leur autorité privée aux „ Lettres Grecques ou Latines des „ ſons différens de ceux que l'uſage „ du ſiécle préſent a autoriſés :

„ Pareillement, de doubler les ſons „ des diphthongues Grecques ou Latines, à moins que l'on n'y ſoit obligé par diéreſe.

„ Comme auſſi de diſtinguer dans la „ prononciation αι d'ε, & ει d'ι ; deſorte „ que la différence ſoit obſervée ſeulement dans l'Orthographe. Nous entendons que η, ι, υ, n'aïent qu'un „ même ſon.

„ En un mot, nous défendons abſolument de rafiner ſur les ſons ; & „ voulons que l'on ſe ſerve de la „ prononciation ordinaire.

Après la publication de cette ordonnance, il n'y eut plus moyen de ſuivre des opinions particulieres. Il falut obéïr, & s'en rapporter à *Gardiner*, juſqu'au changement qui ſurvint dans la Religion. On profita de cette conjoncture, pour faire dans la Langue Grecque une réformation, qui a toûjours ſubſiſté depuis. Quoi

u'il en ſoit, la diſpute fut traitée a-ec beaucoup de chaleur & d'érudition.

Gardiner inſiſtoit principalement ur l'uſage, & ſur l'autorité des Grecs ıodernes; les autres oppoſoient l'an-quité, ou la maniere des plus an-iens Auteurs. Pluſieurs des Rhé-:urs Grecs s'engagerent dans la diſ-ute, auſſi-bien que d'autres Auteurs, ui pour ſoutenir quelques-unes de :urs expreſſions, ſe crurent obligés e prendre parti. On ſeroit étonné e l'érudition qui fut répanduë ſur un maigre ſujet. Il eſt aſſez viſible e quel côté eſt la victoire. Un auſſi rand homme que Du Cange n'au-oit pas été embaraſſé à ſe détermi-er là-deſſus, s'il n'avoit eu de la pré-ention pour un parti.

Mais en voilà plus qu'il ne faut ır des ſubtilités de Grammaire. Ceux ui en voudront davantage, trouve-ont dequoi ſe ſatisfaire dans l'Evê-ue Wilkins *. Je me ſuis principa-:ment arrêté ſur les points qu'il a iſſés en arriere.

CHA-

* R. Char. lib. 1. cap. 4. &c.

CHAPITRE IV.

De la Rhétorique & de l'Eloquence.

LE but de la Grammaire eſt de nous enſeigner à parler correctement; celui de la Rhétorique eſt de nous apprendre à orner un ſtile, qui auparavant n'étoit que correct. A conſidérer les choſes avec préciſion, il y a de la différence entre l'Eloquence & la Rhétorique : celle-ci établit des regles; l'autre les met en pratique. On peut être bon Rhéteur, & Orateur très-médiocre. Quintilien donne peut être d'auſſi bonnes regles que Ciceron ; du moins ſa méthode eſt meilleure & mieux ſuivie. Pour Ciceron, il eſt tellement Orateur, qu'il ne ſauroit l'oublier. Pendant qu'il ne doit être que Rhéteur, il étend & orne ſes phraſes, & nous donne des exemples au lieu de regles. Cependant qui voudroit égaler les déclamations de Quintilien, ſuppoſé qu'elles ſoient de lui, aux Oraiſons de Ciceron, ne donneroit pas, ce me ſemble, une grande opinion de ſon jugement.

Chez les anciens Romains, il y a eu des Orateurs & quelque éloquence : nous en avons des preuves dans leur hiſtoire preſque du temps des Tarquins ; mais c'étoit une éloquence naturelle, & ſans art. La Rhétorique n'étoit point encore connuë parmi eux ; ils en ignorerent même le nom pendant quelques ſiecles. Ils n'avoient point de mot, pour l'exprimer ; & ils furent obligés dans la ſuite d'en emprunter un des Grecs *. Les mauvais effets qu'elle produiſit à Rome, nous font connoître les premiers temps de ſon regne. Elle avoit cauſé des tumultes & des troubles dans la Grece, ſur-tout à Athenes, où elle étoit le plus en vogue. La ſeule Ville de Lacédémone, d'où elle avoit été bannie, & où l'on ſe ſervoit d'un ſtile ſimple & ſerré, étoit reſtée plus tranquille : auſſi dès-qu'elle eut été une fois introduite à Rome ; dès que les *Gracques*, les *Brutus*, & pluſieurs autres eurent commencé à haranguer le peuple, il n'y eut plus de calme dans cette Ville : ce ne fut que ſéditions continuelles, que guerres inteſtines ; elle perdit enfin

* Quinct. Lib. 2. Cap. 4.

fin cette liberté, pour laquelle il ſembloit qu'elle fut armée : & les diſputes ne ſe terminerent que par la ruine de la République.

Avant que les choſes fuſſent venuës à la derniére extrémité, l'Orateur Romain avoit bien prévû ce qui arriveroit. C'eſt pourquoi il commence ſon Livre de *a* la Rhétorique, par douter ſi cet Art a fait plus de bien dans le monde, qu'il n'y a cauſé de maux. Puiſqu'un Orateur, en traitant de l'Eloquence, a formé un pareil doute, nous ne devons pas héſiter à nous déterminer.

Pour ne point parler des ſuites, qu'il ne faut pas imputer aux choſes, qui ſont en général bonnes ou mauvaiſes ſelon les perſonnes qui en font uſage, nous conſidererons l'Art en lui-même. Si c'eſt un avantage pour un Art d'avoir été traité par des perſonnes qui y fuſſent habiles, celui-ci devroit plus approcher de la perfection, que la plûpart des autres. Ciceron, qui eſt un des plus grands Maîtres qu'il y ait jamais eu, a fait ſur ce ſujet d'aſſez amples écrits. Il y en a deux *b* entre au-

a De Invent. Rhet. lib. 1.
b De Oratore, Orator, ſive Brutus.

autres : dans le premier il traite des différens Genres, & établit les regles qu'il faut obſerver pour parvenir à l'Eloquence : dans le ſecond il fait le portrait d'un parfait Orateur. Sans s'ériger en Juge d'un ſi grand Maître, on peut dire que comme ceux qui forment le Dialogue du premier Traité, ont des ſentimens bien différens l'un de l'autre ; ainſi dans le ſecond l'Orateur ſemble ne pas s'accorder avec lui-même. Dans l'un il ne décide rien ; dans l'autre il demande l'impoſſible. Dans ce Dialogue, qui a tant d'air de vérité, que quelques Savans l'ont pris pour une Conférence réelle, les interlocuteurs ſont également profonds, & raiſonnent avec une force égale. Comme Ciceron n'a point pris de rolle, le Lecteur reſte dans l'incertitude, & ne ſait quel parti prendre. Son Orateur eſt un modelle trop parfait, inimitable, purement imaginaire, & par conſéquent inutile dans la ſociété des hommes, pour laquelle l'Eloquence eſt deſtinée. Lui-même il ne lui donne un être qu'en idée ; & il avouë qu'il ne peut exiſter que dans notre imagination. En effet, en quel autre

tre endroit peut-on le trouver, ſi toutes les qualités qu'il requiert ſont néceſſaires à un Orateur ? Il faut premierement qu'il ait les diſpoſitions du corps & de l'eſprit ; ſans quoi les roues de la machine chargées & appeſanties, ne pourront avancer que lentement. Il faut qu'il ait une invention aiſée & féconde pour lui fournir des idées, une forte imagination pour les répréſenter, une heureuſe Mémoire pour les retenir, & un jugement délicat & exquis pour les mettre dans l'ordre où elles doivent être. Il faut qu'il ſache le Droit public, la Coûtume de ſon païs, l'Hiſtoire pour en tirer des exemples, la Logique pour y inſinuer la force du raiſonnement, la Morale pour démêler les paſſions & pénétrer dans les mœurs des hommes ; qu'il ſoit touchant & pathétique. En un mot ayant à traiter de tout, il faut qu'il n'ignore rien : & ce qui tient plus du paradoxe, il faut auſſi qu'il ſoit homme de probité ; qualité qui accompagnoit ſi rarement l'Eloquence des Païens, que Ciceron & Quintilien ne ſont pas peu embarraſſés à la trouver dans les Orateurs Grecs & Romains. La con-

connoiſſance générale des choſes ne lui ſuffit pas, s'il n'y donne les ornemens néceſſaires. Il doit avoir tout l'art poſſible, & en même temps ſavoir le cacher; car dès que l'art paroît, il manque ſon coup; il ne peut plaire, encore moins perſuader; la Nature ſeule produit cet effet. Un Orateur n'eſt point accompli, s'il ne ſe préſente agréablement: il ne ſuffit pas qu'il ſoit éloquent dans ſes paroles; il faut qu'il le ſoit dans ſes regards, qu'il ait des geſtes décens, & un air perſuaſif, enfin la Prononciation que Démoſthène exigeoit, comme la premiere, comme la ſeconde, & comme la troiſiéme condition néceſſaires pour faire un Orateur parfait. C'eſt de cette éloquence extérieure que ſes Harangues recevoient la grace qu'on y trouvoit; & nous ne devons pas être ſurpris de ce qu'elles nous plaiſent moins en les liſant, qu'elles ne plaiſoient, lorſqu'il les prononçoit, puiſqu'il y manque les trois qualités qu'elles avoient alors.

Si un Orateur ne ſauroit être parfait ſans toutes ces conditions, nous ne devons pas eſperer d'en voir jamais un qui le ſoit. Ciceron, qui

les

les exige, eſt le ſeul qui ait pû les avoir. Il avoit le génie le plus heureux; & ſon génie étoit ſoutenu des plus grands ſecours de l'Art, que l'étude avoit joints à ſes talens naturels. On pourroit donc le propoſer pour l'unique modelle de l'Eloquence : lui que Quintilien [a] oppoſe à tous les Orateurs Grecs ; lui à qui il donne la force de Démoſthène, la douceur d'Iſocrate, l'abondance de Platon ; lui qu'il appelle, non pas homme, mais l'Eloquence même, juſqu'à dire qu'on peut juger du progrès qu'on fait dans les Lettres par le plaiſir qu'on prend à lire ſes Ouvrages. Néanmoins Ciceron n'étoit pas goûté de tous ſes contemporains. Outre qu'il trouva des critiques parmi ſes ennemis; un deſquels fit un Traité contre [b] lui ſous un titre fort mépriſant, il ne contenta pas non plus tous ſes amis. Brutus l'accuſa d'être diffus dans ſes Ecrits, & d'y manquer de force & d'énergie : Et Quintilien [c] venant à s'expliquer, nous dit qu'il appelle Ciceron un Orateur parfait, ſeulement dans l'idée, qu'on

[a] Lib. 10. Cap. 1. [b] Largius Licinius apud Gell. L. 1. Cap. 17. [c] Lib. 12. Cap. 1.

qu'on applique communément à cette expreſſion : car à la rigueur, loin de ne deſirer aucune perfection en lui, il nous informe des défauts qu'on lui reprochoit, [a] comme d'être enflé & ampoulé, de faire trop de répétitions, de n'être pas bien lié dans ſa compoſition, & d'avoir un ſtile trop languiſſant. Dans le dernier ſiécle encore, lorſque les Sciences commencerent à ſe rétablir, & qu'on étudia Ciceron preſque juſqu'à négliger nos Bibles, un de nos grands Critiques ne put jamais approuver la latinité de cet Orateur, ni en entendre [b] la lecture ſans dégoût.

Les Savans n'ont point encore déterminé quelle eſt la plus élégante de ſes Pieces : autrement nous ſaurions mieux celle que nous devrions prendre pour regle. Le Chevalier Temple propoſe, comme un exemple du pouvoir de l'Eloquence, l'Oraiſon pour Ligarius [c], & il faut avouër que cette action eſt ſinguliere & remarquable.

Un

a Lib. 12. Cap. 10.

b *Certè Linacer Ciceronis dictionem nunquam probare potuit, nec ſine faſtidio audire.* V. Gard. Epiſt. ad Cheek. p. 176. c P. 313.

Un grand Orateur avoit à parler devant un grand Juge de l'éloquence. Car Céſar, au ſentiment même de Ciceron, étoit un des plus éloquens hommes de ſon temps. Ce Prince ne reſpiroit que vengeance contre Ligarius ; il étoit entierement réſolu à le condamner & à le perdre : on l'engage avec beaucoup de peine à entendre Ciceron ; il y conſent par formalité ſans aucune diſpoſition à ſe laiſſer perſuader ; mais à peine a-t-il commencé à l'entendre, qu'il ſe ſent émû & touché : Et quand Ciceron vient à parler de la bataille de *Pharſale*, le Conquérant ne ſe ſent plus, il eſt tranſporté hors de lui-même, & laiſſe tomber des papiers de ſes mains : enfin malgré ſa réſolution, il abſout le criminel qu'il avoit condamné dans ſon cœur.

Je penſe en avoir dit aſſez ſur le pouvoir de l'Eloquence : mais la force en eſt ſi grande, & l'effet ſi étonnant en cette occaſion, qu'on pourroit être curieux d'en rechercher la cauſe. Si cette Oraiſon eût été perduë, les Savans n'auroient pas manqué d'élever leurs voix, pour regreter d'un ton lamentable la perte d'une Piéce ſi achevée. Elle exiſte encore ; quoiqu'elle

ſoit

ſoit excellente dans ſon eſpece, comme toutes les autres de Ciceron, on ne dira pas qu'on ne puiſſe la lire, ſans être ravi en extaſe.

Suppoſons que l'Eloquence ait une force invincible, comment perſuade-t-elle en cet exemple & dans les autres? Ce n'eſt point par des argumens raiſonnés, qui devroient être les véritables moyens de convaincre un homme raiſonnable: c'eſt par des motifs tout différens, & par des topiques [a] propres à étourdir un Juge, & à ſurprendre ſa perſuaſion.

Céſar avoit réſolu avec raiſon de punir un ſi grand criminel, ſcélérat ſans retour, qui plongea par la ſuite ſes mains dans le ſang de ſon libérateur. Auſſi l'Orateur ne cherche pas tant à lui remontrer l'injuſtice de cette réſolution, qu'à attendrir ſon cœur; il le prend par ſes paſſions, comme par ſon foible; il lui répréſente la Bataille de Pharſale, la gloire qu'il avoit acquiſe par ſa victoire, & les honneurs qu'il avoit mérités par ſa bonté. Il le traite de pere, tandis qu'il le regarde en

a Ce ſont de certains chefs généraux, auxquels on peut rapporter toutes les preuves dont on ſe ſert dans les diverſes matieres qu'on traite.

en lui-même comme un uſurpateur ; il lui demande la grace de Ligarius, comme dûë aux prieres des Romains, qui avoient été tant de fois les témoins & les objets de ſa clémence. Voila quels ſont les topiques que l'on tire de la Rhétorique. L'Eloquence ne ſert pour l'ordinaire qu'à tromper notre jugement ; elle nous fait prendre l'ombre pour le corps, & nous croyons qu'elle nous conduit par les lumieres de la Raiſon, pendant qu'elle flatte nos paſſions & nos ſens. Ses plus fortes preuves conſiſtent dans un tour artificiel de mots, & dans de belles expreſſions, qui tombent & perdent leur force, ſi-tôt qu'on en fait une exacte analyſe.

Il y a peu de gens qui ne s'imaginent que Seneque a beaucoup d'énergie ; ſes penſées paroiſſent pompeuſes. Preſque chacune de ſes lignes ſemble renfermer une Sentence ; & chaque Sentence ſemble fondée ſur la Raiſon. Néanmoins un Maître en l'Art de penſer [a], qui a pris la peine d'examiner quelques-unes des plus ſublimes expreſſions de ce Philoſophe, a remarqué qu'il n'a guere plus que la pompe des

[a] Malebranche, *Recherche*, part. 3. livr. 3. ch. 4.

des mots. Il a fait auſſi la même remarque ſur deux autres Auteurs; mais l'un [b] ne peut pas être nommé ici à propos, & l'autre ne mérite pas de l'être; ils ſont tous deux connus; on les cite autant que les autres, dont les penſées ſont plus ſolides.

Il ne ſuffit pas de dire que c'eſt la faute de ces Auteurs, & qu'on ne doit aucunement s'en prendre à l'Eloquence. La fin de l'Eloquence eſt la perſuaſion : nous avons le plus ſouvent affaire au peuple, qui pour être nombreux, ne renferme pas ordinairement les hommes les plus intelligens. Il faut donc nous proportionner à leur portée, ſi nous voulons les perſuader : autrement nous devons nous attendre à ne pas réüſſir. Une comparaiſon bien placée tient lieu d'argument auprès d'eux; & une belle maxime a plus d'effet, qu'une raiſon ſolide. Comme ils n'ont point d'autre guide que leur imagination, ils ſont frappés des images ſenſibles; & comme ils ne ſont pas d'une capacité ſuffiſante pour approfondir, ce qui eſt le plus aiſé & le plus ſuperficiel les perſuade davantage : enfin ils ſeront facili-

[b] Tertullien.

ciles & crédules, & ils prendront les apparences pour la vérité, ſi nous ne trouvons le ſecret de leur communiquer les lumieres qu'ils n'ont pas. De-là vient que l'Eloquence n'a jamais été floriſſante, ou du moins qu'elle n'a pû parvenir à une grande perfection, ſi ce n'a été chez des peuples, dont les eſprits étoient au-deſſus du commun, tels que les Athéniens & les Romains. De-là vient auſſi que les plus ſavans hommes ne ſont pas toûjours les Orateurs qui réüſſiſſent le mieux, ſoit au Barreau, ſoit en Chaire, parce qu'ils ſont trop au-deſſus de la portée du Peuple. Ils tirent trop haut; il ne faut pas s'étonner s'ils manquent leur coup. On me dira peut-être qu'il y a une véritable Eloquence, que les Savans ſeront toûjours capables de goûter; j'en tombe d'accord: mais c'eſt bien en reſſerrer les bornes. Car les Savans ne ſe rendent qu'à des reflexions ſolides, qu'à des conſéquences juſtes, qui ſont plus du reſſort de la Logique, que de la Rhétorique.

Après avoir parlé ſi amplement de l'Eloquence des Anciens, il eſt preſque inutile que je m'arrête à celle des Mo-

Modernes. Quelques Auteurs, qui ſe ſont déclarés pour ces derniers en d'autres ſortes de Sciences, ont dit que ſi l'Eloquence n'avoit point eu de perfection chez les Anciens, il ne faloit pas eſperer qu'elle en eût davantage chez les Modernes. Quoi qu'il en ſoit, nous ne laiſſerons pas d'en dire quelques mots.

Les François ſe ſont le plus attachés au progrès de cet Art; ils ont chez eux une Académie fondée pour travailler à l'embelliſſement & à la pureté de leur Langue. Les Membres de cette Academie ont paſſé des jours entiers à diſcuter la propriété d'un mot; ils n'ont pas apporté moins de ſoins à étudier les ornemens du diſcours & l'harmonie de leurs périodes: mais on peut, ce me ſemble, avancer qu'à rafiner tant, ils ſont tombés dans le defaut d'une trop grande exactitude, & qu'en voulant embellir leur Langue, ils l'ont énervée; ils y ont affecté tant de délicateſſe, ils l'ont renduë ſi fleurie & ſi fardée, qu'ils en ont ôté ce qu'elle avoit de plus mâle: & j'ai quelquefois penſé que ce n'étoit pas un bon préſage pour ces Académiciens, d'avoir donné leur pre-

premier prix d'éloquence à une femme [a]. C'eſt certainement un defaut, que d'être trop exact dans le choix des expreſſions. Une période hardie, quoique contre les regles, plaira davantage qu'un ſtile toûjours ſi meſuré. Une négligence qui n'eſt point portée à l'excès, eſt ſouvent une beauté & un ornement de ſtile : au lieu que des périodes, pour être toûjours nombreuſes, deviennent fades, & laſſent l'eſprit. Quelques Membres de l'Académie Françoiſe ont cenſuré aſſez librement ce defaut, & ſe ſont moqués avec raiſon de certaines perſonnes qui perdoient mal à propos leur temps, ſoit à arranger des mots, ſoit à éviter des termes rudes & peu harmonieux. Malgré cela quelques-uns de leurs Confreres n'ont pas laiſſé d'être ſcrupuleux dans leur ſtile, preſque juſqu'à un degré de ſuperſtition. Car que peut-on dire de moins de celui [b] qui a compoſé un grand ouvrage en cinq volumes, dans lequel il a évité un mot commun [c], & preſque inévitable, ſeulement parce qu'il ne lui plaiſoit pas. Mr Vaugelas employoit-

[a] Mademoiſelle de Scudery. [b] M. de Gomberville. V. Hiſt. de l'Acad. Franç. p. 50. [c] Car.

il mieux ſon temps, lui qui a été trente années à traduire Quinte-Curce: encore a-t-il laiſſé cet Ouvrage imparfait, tout petit qu'il eſt. A propos dequoi je remarquerai que de cinq ou ſix différentes traductions qu'il a laiſſées à la marge de ſon Livre, la premiere a été généralement approuvée comme la meilleure. [a] Ses premieres penſées étoient naturelles, & les autres ont paru plus gênées & plus tirées.

Mr. Péliſſon dans ſon Hiſtoire de l'Académie, nous a donné un Panégyrique du Roi ſon Maître. C'eſt apparemment un eſſai de l'Eloquence Françoiſe : il y eſt en cinq Langues différentes; chacun le peut lire en celle qu'il ſait, & voir en quelque maniere à quel degré de perfection l'Eloquence eſt parvenuë chez nos voiſins. Il eſt vrai que la Traduction Angloiſe eſt pitoyablement eſtropiée, & tout-à-fait différente du ſens de l'Auteur. Mais à en juger par l'original, je ne crois pas que M. Péliſſon ait répréſenté ſon Héros avec d'auſſi belles couleurs, que Pline a peint

[a] ibid. p. 213.

peint Trajan, que Ciceron [a] a peint Pompée & Céſar.

Les mêmes Académiciens dans cette Hiſtoire & dans la Préface de leur Dictionaire, nous ont promis une Rhétorique, Nous ne la tenons pas encore. Comme ils doivent commencer par une Grammaire, s'ils y mettent à proportion autant de temps qu'au Dictionaire, il y a apparence que la Rhétorique eſt réſervée pour notre poſtérité, & que nous ne la verrons pas.

Les Anglois ne ſe ſont pas donné tant de peines que leurs voiſins ; ils n'ont pas eu, comme eux, la précaution d'établir des Académies, pour travailler au progrès de l'Eloquence ; mais en quelque état qu'elle ſoit chez eux, on ne peut pas leur reprocher d'avoir fait de vaines tentatives. Les François ont compoſé ſur ce ſujet d'amples volumes; ils les ont fort vantés ; & à peine ſai-je que les Anglois en ayent fait aucun, ſoit que leur génie les porte à préférer l'énergie du ſtile à la beauté, ou que par confiance en leur force naturelle, ils mépri-

[a] Pro Lege Manil. Pro Marcel. & pro Lig.

ſent les ſecours de l'Art. Leurs voiſins [a] les ont accuſés d'avoir un goût d'éloquence qui n'eſt pas fort agréable; & de commencer le plus ſouvent leurs diſcours par quelque Prophetie, ou par quelque hiſtoire ſurprenante. Suppoſé que cela fût, ce ne ſeroit pas tant un effet de leur incapacité, que de leur condeſcendance au caractere d'un Peuple trop attentif aux Prophéties & aux hiſtoires merveilleuſes.

Depuis deux cens ans qu'on a fait cette remarque pour la premiere fois, l'Eloquence a eu pluſieurs révolutions; & préſentement elle eſt bien differente de ce qu'elle étoit. A la vérité tous ces changemens en démontrent l'incertitude, & nous portent à croire qu'elle dépend en quelque maniere du caprice, & que le fondement n'en eſt ni ſtable, ni bien établi.

Il ne faut pas remonter bien haut, pour trouver encore de ces temps de ténèbres, pendant leſquels l'Eloquence pouvoit bien être au même point qu'on dit l'avoir remarqué dans un ſiécle aveugle, où les fables étoient à la mode, & où le Peuple étoit entre-

[a] V. Com. ap. Journal des Savans, an. 65. p. 100.

tretenu dans l'ignorance, & conduit par le récit des merveilles. Sous le regne d'Henri VIII. on s'eſt appliqué aux Sciences; on a recherché la pureté de la Langue Latine. Les Auteurs même, qui ont écrit en Anglois au temps d'Eliſabeth, ſemblent avoir imité le ſtile de Ciceron, ſoit en faiſant de longues périodes, ſoit en jettant ſouvent le verbe à la fin de la phraſe. On a plutôt dégénéré, qu'on ne s'eſt perfectionné dans le regne ſuivant. La plûpart des Ecrivains y ont eu un ſtile trop recherché; rien ne plaiſoit ſans une meſure & une cadence bizarre de mots. Sous Charles I. les Auteurs ont quitté cette maniere d'écrire: mais ils ont inſéré dans leurs diſcours tant de paſſages Grecs & Latins, que nous aurions peine aujourd'hui à ne les pas accuſer de pédanterie. L'on ſait bien quel goût d'Eloquence a regné pendant les derniers troubles, ſur-tout dans la Chaire. Il ſembleroit que la remarque de nos voiſins ſe rapporte à ce temps-là. L'Eloquence conſiſtoit en comparaiſons fréquentes, en exemples bizarres, & en mille autres puérilités: ce qui charmoit le Peuple, juſqu'à le mettre

hors de lui-même, & à éblouïr ſa Raiſon.

On auroit lieu de croire que cet Art eſt maintenant à ſon plus haut degré, & que nous pourrions nous flatter qu'il ne manque rien à la force & à la ſolidité de ces diſcours qui ſe débitent preſque tous les jours parmi nous ſur toutes ſortes de matieres: cependant je ne voudrois point aſſurer, qu'il ne paroîtra pas dans la ſuite quelque choſe de plus parfait, ou du moins de plus agréable; & que notre poſterité ne trouvera point dans notre Eloquence autant de défauts, que nous en trouvons dans les Ouvrages de nos Ancêtres. Leurs Ecrits ſans doute n'étoient pas moins admirés dans leur ſiècle, que nos pièces les plus vantées le ſont dans celui-ci. C'eſt pourquoi nous ne devons pas, ſans conſidérer ce que les autres pourront faire, nous applaudir trop de ce que nous avons fait, à moins que nous ne voulions nous propoſer pour modelles de l'Eloquence, & ôter à nos deſcendans la liberté de juger de nous, comme nous jugeons de nos Prédéceſſeurs.

Pourquoi l'Eloquence ne pourroit-elle pas être différente ſelon les temps, auſſi-

auſſi-bien que ſelon les lieux? La différence en eſt conſtante ſelon les lieux. Une Nation trouve ridicule ce qu'une autre admire. Les Orientaux ſont d'un goût ſi éloigné du nôtre, que nos plus beaux Ouvrages leur ſembleroient fades & inſipides, s'ils les entendoient. Accoutumés qu'ils ſont à des expreſſions ſublimes & élevées, rien ne fait impreſſion ſur eux, que ce qui eſt tiré du Soleil, de la Lune, & des Etoiles. Il devroit y avoir plus de conformité dans notre voiſinage; cependant les François & les Italiens, qui ont pris tant de peine, & qui ont employé tant de temps à polir leur ſtile, ne laiſſent pas de ſe reprocher les uns aux autres des imperfections; & le goût de ces deux Peuples ne s'accorde pas avec le nôtre. Chaque Nation remarque des fautes dans ſes voiſins, & ne conſidere pas qu'ils ont les yeux ouverts ſur les ſiennes.

CHAPITRE V.

De la Logique.

LA Logique, que l'on nomme aujourd'hui *l'Art de penſer*, ſuppoſe la foibleſſe de notre eſprit, puiſqu'elle a pour but de former notre jugement. Ainſi nous ne devons pas tirer trop de vanité de l'habileté avec laquelle nous avons trouvé des regles ſur cet Art, & inventé des argumens. Il nous ſeroit plus glorieux de n'en avoir pas beſoin. Il ne faut point de Logique à Dieu, qui voit toutes choſes *intuitivement*. Mais notre entendement eſt borné; & nous ſommes obligés d'inférer une choſe d'une autre, de chercher des *moyens*, & d'étayer, pour ainſi dire, notre Raiſon.

Ce qu'on avoit fait avant Ariſtote ſur cette matiere, étoit peu conſidérable. La Logique *Eleatique* n'étoit qu'un Art de diſputer, & l'Académique un Art de douter. Ce Philoſophe y a fait de ſi grands progrès, que depuis ſon temps ceux même qui l'ont mépriſé, ont emprunté de lui les premiers

miers principes du raiſonnement. Mais comme rien ne peut parvenir d'abord à la perfection, on a remarqué bien des defauts dans ſa Logique.

La Logique ſe réduit proprement aux quatre principales opérations de l'eſprit. Ariſtote a traité les deux premieres fort légerement, pour ne rien dire de plus; & il n'a point parlé de la quatrieme. Il a paſſé la plus grande partie de ſon temps ſur la troiſieme; & il en a traité ſi amplement, que ſa Logique n'eſt en effet qu'un Art d'argumenter. Cette découverte lui fait honneur: bien des gens l'ont admirée à l'excès. Un Auteur [a] moderne l'a appellée *le plus grand effort de l'eſprit humain.* Il eſt beau, je l'avouë, d'avoir inventé l'Art de réduire à de certaines regles nos penſées vagues & nos raiſonnemens ſans ſuite, & de les faire conclure en *mode* & *figure.* Mais ſi l'on conſidére la nature d'un ſyllogiſme, par combien de côtés il peut être faux dans la matiere, & defectueux dans la forme: ſi l'on penſe que les termes & les propoſitions doivent convenir enſemble, & répondre aux idées que nous avons des choſes; que

[a] Rapin, Réflex. ſur la Log. p. 375.

ce ſont-là deux points qu'il eſt tres-difficile de réunir, & que d'ailleurs la plus petite erreur dans une propoſition, la moindre ambiguité dans un mot peuvent gâter un ſyllogiſme, on aura peu d'eſperance d'en rendre jamais un bien concluant, un ſi parfait, qu'il ne ſoit point ſuſceptible de quelque diſtinction.

C'eſt pour cela ſans doute que Bacon [a] a cru qu'il étoit néceſſaire d'inventer une autre eſpece de Logique.

Je ne parle ici que des principales operations de l'eſprit. Si je voulois entrer dans un plus grand détail, il y a dans Ariſtote peu de choſes, qui n'ayent été expoſées à la critique de nos Modernes. Quelques-uns même ont douté ſi les Livres qu'on lui attribuë, étoient de lui, parce qu'ils n'y trouvoient point cette fluidité de diſcours, dont parle Ciceron. Cela ne ſuffit pas pour les faire croire ſupoſés. Les raiſons que Pic de la Mirande [a, b] apportées là-deſſus ont plus de vraiſemblance : mais je m'en raporterois plutôt à Strabon. [c] Il dit qu'après la mort.

a Novum Organum, p. 50. 132. b Tom. 2. pp. 682. &c. c V. lib. 13.

mort d'Ariſtote, ces Livres ont été long-temps renfermés ſous terre, ou la moiteur les a corrompus & mutilés; & que quand on les eût transferés de Grece à Rome, ils y furent encore eſtropiés par des Copiſtes ignorans: enſorte qu'il eſt difficile de ſavoir ce que nous avons d'Ariſtote.

La Logique en uſage parmi les Romains tenoit plus de la Rhétorique, que de la Logique; autant que nous en pouvons juger par les endroits où ils en ont parlé. Les Stoïciens ont eu d'abord la vogue à Rome, avant qu'Ariſtote y fût bien connu. Leur Logique avoit plus d'apparence que de ſolidité; elle rouloit ſur la pompe des mots, & elle conſiſtoit principalement à donner des couleurs plauſibles aux choſes qui n'étoient pas probables. En cela ſeul elle étoit du goût des Romains, à qui cet Art ne plaiſoit guere qu'autant qu'il pouvoit ſervir à l'Eloquence. Ciceron a ſuivi Ariſtote, ſurtout à l'égard des *lieux*, qui ont le plus d'affinité avec la Rhétorique. On ne laiſſe pourtant pas de reconnoître qu'il n'a pas négligé les Stoïciens. S'il ne l'a point avoué, c'eſt qu'ils n'étoient plus de ſon temps dans une

aſſez grande réputation.

Les Romains n'ont rien fait d'important ſur ce ſujet. Ils ont eu peu d'occaſions de ſe ſervir de Logique; & ils ont au beſoin emprunté d'Ariſtote, ce que nous en trouvons chez eux. Ils menoient une vie active; & il ne paroît pas qu'ils ſe ſoient jamais amuſé beaucoup à diſputer. Quand Ciceron a commencé à revivre dans ces derniers temps, on a eſſayé de rétablir par lui cette ancienne Logique. Les gens de goût délicat, ne pouvoient ſuporter Ariſtote dans l'état où il étoit. Entêtés de Ciceron, ils croyoient qu'on devoit emprunter de lui toutes les Sciences en particulier. Ciceron ſe vit porté au-delà de ſon reſſort: on mit ſes topiques au pillage, pour en faire une Logique; & des perſonnes d'un mérite ſingulier s'en mêlerent.

Rien ne marque mieux qu'il faut que les hommes ſe renferment dans leurs propres limites. Cette matiere eſt ſi étrangere & ſi peſante dans leurs mains, qu'ils ne lui donnent qu'une forme tres-commune. Ils aportent à la vérité quelques objections raiſonnables contre Ariſtote. Juſques-là ils ſont dans leur ſphere: mais veulent-ils

ils avancer d'eux-mêmes quelque propoſition nouvelle? Ils font de vaines tentatives, & ſe tirent ſi mal d'affaire, que l'on voit bien qu'ils ſont hors de leur élement, & qu'ils n'entendent rien à la Logique.

Ce que je dis ici regarde ſeulement les premiers Réformateurs des Sciences. *Ramus*, qui a marché ſur leurs traces contre Ariſtote, les a ſurpaſſés. Il nous a donné un ſyſtême plauſible. Pour ce qui eſt de l'Ouvrage de Valla, je ne le mets pas au même rang. On l'a bien lû; il a été bien commenté, quand il a paru au jour. Il ſemble qu'on n'en faſſe plus de cas préſentement; & bien-tôt ſuivant les aparences, on en aura perdu la mémoire.

Bacon a connu mieux que la plûpart des autres les defauts de cet Art. La Logique ordinaire, avec tous les changemens qu'on y avoit faits, n'a pû le contenter. Il lui a paru qu'elle n'avoit point aſſez de ſolidité; & qu'elle dépendoit trop des mots. Comme il étoit d'un génie entreprenant, il a projetté une autre Logique, dont le plan eſt dans ſon *Novum Organum*. C'eſt une nouvelle maniere d'argumenter par *induction*. Il faut, ſelon lui, que

tous nos raiſonnemens ſoient établis ſur la connoiſſance des choſes, c'eſt à dire, ſur les obſervations & ſur les expériences. Mais ſon projet tend plutôt à un Art univerſel, qu'à une Logique préciſe. Supoſé qu'il ſoit poſſible de le réduire en pratique, un ſeul homme ne peut faire une induction ſi étenduë, ni exécuter un deſſein ſi vaſte durant ſa vie. Je ne crois pas même que pluſieurs perſonnes jointes enſemble en vinſſent à bout. Bacon a beau ſe figurer que ſa méthode eſt aſſûrée. Une circonſtance contraire dans une expérience renverſeroit l'induction qu'il propoſe; de même qu'un mot équivoque dérange un ſyllogiſme. Il ſuffit d'examiner quelque endroit de l'Hiſtoire naturelle contenuë dans ſon Livre, pour reconnoître combien il ſeroit difficile dans le raiſonnement de tirer avantage de ſon induction. D'ailleurs, quoiqu'il accuſe les Logiques ordinaires de dépendre trop des mots, il me ſemble qu'il eſt tombé dans le defaut qu'il a condamné: car que penſer de ſes *idola tribûs*, *idola ſpecûs*, *Fori*, *Theatri*; & de ſes *inſtantiæ ſolitariæ*, *migrantes*, *oſtenſivæ*, *clandeſtinæ*, *conſtitutivæ*, &c. ce ſont de

beaux

beaux mots pour exprimer des choſes fort communes.

Lorſque Bacon eut montré un chemin qui conduiſoit l'entendement à la liberté, on le ſuivit bien-tôt avec ardeur. L'entendement aſpire à être libre, auſſi-bien que la volonté ; & les hommes courent après la liberté, ſans conſidérer ſi elle les égare. On a obſervé que *les Carteſiens* n'étoient point amis de la Logique. Leur Chef ne nous a rien laiſſé ſur cet Art, à la reſerve de quelques expreſſions répanduës dans ſes Ouvrages, à moins qu'on ne veuille appeller Logique ſon *Traité de la Methode*, qui cependant tient plus de la Métaphyſique. Après que ce Philoſophe a douté de tout, il s'empare d'un premier principe, qui ſemble être trop circulaire, pour ſervir de baſe ſolide à notre raiſonnement. Il veut prouver l'être d'un Dieu par la vérité de nos facultés, & la vérité de nos facultés par l'être d'un Dieu. N'auroit-il pas mieux fait de ſuppoſer que nos facultés ſont certaines ? Nous nous ſervons d'elles dans toutes nos preuves & dans toutes nos conſéquences. Si nous ne les ſuppoſons certaines, nous demeurons court, &

& nous ſommes arrêtés à chaque pas. J'infere de-là qu'il y a plus de raiſon à ſupoſer qu'à douter.

La *perception* des choſes par les idées, n'eſt pas mieux établie. Elle a paru plauſible, avant qu'on l'eût examinée: mais enſuite elle a bien perdu de ſon crédit, parce que les idées des hommes ſur les mêmes objets ſe trouvent tres-différentes; & même par raport aux choſes apperçuës le plus clairement & le plus diſtinctement. Il y a peu de ces idées qui n'ayent été conſidérées avec ſoin. Ceux qui ont travaillé en dernier lieu à perfectionner cette méthode, les ont rejettées en grande partie; & ils en ont ſubſtitué d'autres, qui n'ont pas eu plus de ſuccès que les premieres. Nous ne ceſſerons point de diſputer ſur la maniere de penſer, juſqu'à ce que nous convenions de quelque regle pour meſurer nos penſées. Et comment eſperer que cela arrive jamais, tant qu'on ne cherchera que la liberté, & que les hommes ſe licencieront à former de nouvelles idées? Je ne ſuis point ennemi de la liberté de penſer: mais je ſouhaiterai toûjours que nous ayons quelque regle pour nous conduire.

Une

Une regle ne gêne point la liberté : au contraire elle la rend plus parfaite. Sans cela nous ne nous accorderons jamais ; & je crains que nous ne tombions à la fin dans la confuſion. On nous a propoſé pour premiere regle une *perception* claire & diſtincte, & pour ſeconde la conformité de nos idées avec la réalité des choſes : mais ce n'eſt pas une bonne marque pour l'une ni pour l'autre qu'il y ait une grande différence de ſentimens ſur des objets qu'on avoit crû être apperçus le plus clairement, & par des idées tres-conformes à la nature de ces mêmes objets. La difficulté conſiſte à découvrir cette conformité, & à rendre nos penſées claires & diſtinctes : car tout homme a des idées, qui ne ſont claires que pour lui-même.

On pourroit me faire quelques reproches, ſi j'oubliois ici *l'Art de penſer* qu'on attribuë à Mr. Arnauld. Il en a tiré d'Ariſtote la plus grande partie. Il a ſeulement appliqué des idées nouvelles aux termes anciens. On reconnoît par-là qu'il n'eſt pas ſi aiſé d'inventer une nouvelle Logique, qu'une nouvelle Philoſophie ; & on a lieu de croire que celle-ci n'eſt pas

entierement d'accord avec la Raiſon : autrement il ſeroit plus facile de concilier la Logique & la nouvelle Philoſophie. Cet Auteur ſe prévaut de ce qu'il ſe ſert d'exemples utiles ; & il reprend les autres Logiciens d'en avoir apporté de communs. Eſt-ce un defaut de ſe conformer à la fin qu'on ſe propoſe. Les exemples ſont d'uſage pour éclaircir, & pour expliquer une difficulté. C'eſt à quoi des exemples communs & ordinaires ſont tres-propres. Mr. Arnauld tire des Sciences ceux qu'il donne. Il faut, pour les entendre, qu'un homme ſoit déja ſavant : ce que la Logique, qui n'eſt qu'une introduction aux Sciences, ne ſuppoſe pas. Elle doit être à la portée des commençans, & traitée comme une méthode pour les aider à s'avancer.

La *Médecine de l'eſprit* eſt le dernier Syſtême que j'aïe vû. On l'a plus eſtimé que tous les autres. Pour moi, je m'imagine que la bonne opinion qu'on en a, durera juſqu'à ce qu'il en paroiſſe un nouveau. Il eſt dangereux de cenſurer un Auteur, dont la réputation eſt ſi bien établie. Qu'il me ſoit pourtant permis de dire, que ſa

ſa médecine paroît trop forte pour les conſtitutions de la plupart des hommes. Il avance l'infaillibilité de ſes remedes, avec une oſtentation qui ne convient qu'à un Charlatan [a]. Sa vanité ne m'a pas donné des ſentimens bien favorables de lui. Il fait peu de cas des Logiciens qui l'ont précédé. Il montre que *la perception* qui a paſſé auprès d'eux pour un ſigne ſi évident de vérité, n'eſt ſouvent qu'un effet de l'imagination. [b] C'eſt pourquoi il prend ſon *Criterium* plus haut, & il le place dans la *conception*, ou dans un degré de la penſée encore plus élevé. Mais que nous importe, que la certitude de nos connoiſſances réſide dans la *perception*, ou dans la *conception*? ce n'eſt pas là l'eſſentiel. Nous demandons qu'on nous mette dans une voie ſûre; & je ne vois pas qu'on nous avance beaucoup, de nous dire que nous ne devons convenir de rien, avant que de l'avoir conçu. Le ſeul effet avantageux que cette opinion puiſſe produire, eſt de nous faire entendre combien nous ſommes bornés. Car ſi nous ne ſommes aſſûrés de rien, que

a Medicin. ment. Præf. p. 43.

b Ibid. par. 2.

que nous ne l'ayons conçu, nos connoiſſances ſont bien étroites, puiſqu'il y a peu de choſes que nous concevions parfaitement. Cet Auteur, après tout, ſemble bien penſer ; il eſt ſeulement trop rêveur pour être un grand Logicien. Tous ceux qui liront ſa *Médecine du corps*, conviendront que j'ai ſujet de parler ainſi. Il n'y a pas d'apparence qu'il ſoit long-temps en vogue, ſi ſes regles de raiſonnement ne ſont pas plus convenables à l'eſprit, que ſes regles de ſanté le ſont au corps.

CHAPITRE VI.

De la Philoſophie morale.

NOUS pouvons conſidérer la Morale de deux manieres ; ou comme habitude, telle qu'elle eſt en nous ; ou comme regle, en ce qu'elle nous fournit des lumieres pour nous conduire. De quelque façon qu'on la regarde, elle eſt bien imparfaite & bien foible ſans le ſecours de la révélation ; car la Philoſophie eſt auſſi incapable de donner des regles, que la Nature de

de les pratiquer : c'eſt dequoi la plûpart des Philoſophes, & quelques grands eſprits ſe ſont apperçus. Ils ſe ſont tellement égarés dans la recherche de la félicité, qu'ils ont enfin reconnu leur égarement, & l'embaras que cauſoit en eux le deſordre des paſſions. Enſuite il n'a pas été en leur pouvoir de ſe tirer de la confuſion, & d'entrer dans la véritable voye.

Les Philoſophes s'étoient perdus dans la contemplation de la Nature, quand Socrate remarqua que de telles ſpéculations ſeroient toûjours vaines & infructueuſes ; & il paſſa de cette recherche ſtérile à la conduite des mœurs. Il a eu des opinions morales plus ſûres & plus ſolides que la plûpart des Sectes ſuivantes. Il a penſé plus judicieuſement de Dieu, de l'immortalité de l'ame, des récompenſes futures ; & ce ſont-là les principes qui appuyent, & qui doivent diriger la pratique des vertus. Mais quoiqu'il ait été plus éclairé que les autres, il s'exprime d'une maniere ſi douteuſe & ſi embaraſſée, qu'on ne ſauroit avoir en lui une entiere confiance. Sa Philoſophie eſt preſque toute remplie de maximes ſans ordre ; &

il

il les débite avec beaucoup d'incertitude. Les paroles qu'il prononça en mourant, temps où il avoit le moins à craindre, ſont ſi pleines de défiance, qu'elles n'encourageront pas d'autres hommes à le ſuivre. Il croit ſon opinion probable, à cauſe de la convenance qu'elle a avec la bonté Divine & avec l'ordre de la Providence; & il ne la donne pas comme établie ſur des principes certains, capables de raſſûrer les hommes, & de les porter à faire leur devoir, malgré les difficultés épineuſes qui accompagnent ordinairement la Vertu.

Platon n'a preſque fait que copier Socrate. Le triſte ſort de ſon Maître l'avoit effrayé ; & il parle encore avec plus de reſerve & de timidité. Le plus beau de ſes Dialogues n'eſt proprement qu'une hiſtoire des opinions de Socrate, & des diſcours que ce Philoſophe a tenus à ſes Ecoliers avant que de mourir *. Socrate & Platon ont évité de dogmatiſer; ils ont plutôt paru douter que décider. Ainſi nous ne devons pas nous attendre à trouver de la certitude, où l'on n'en a point voulu mettre.

Ari-

* V. Platon. Phædon.

Ariſtote, en traitant de la félicité, a réduit la Morale en Syſtême. Il l'a diviſée & ſubdiviſée, ſelon ſes différens objets; & il s'eſt acquis de la réputation par l'ordre juſqu'alors inconnu, qu'il a donné aux vertus, & par toutes les diſtinctions qu'il en a faites. Cependant il ne paroît pas qu'il ait beaucoup réüſſi dans ſa Morale. Celle de Platon dans les raiſonnemens vagues de ſes Dialogues, a quelque choſe de plus agréable & de plus inſinuant, que la méthode d'Ariſtote, où il a répandu beaucoup de ſéchereſſe.

Pour les autres Philoſophes, ils ont tous de faux principes. Les Stoïciens, qui ont été les plus rigides & qui ont crû avoir atteint la plus grande perfection, n'étoient pas les moins extravagans. Leur maxime étoit de vivre conformément à la nature; & de la maniere dont ils l'entendoient, c'étoit renoncer à l'humanité même. Car il faloit ſe dépouiller de tous ſentimens humains, pour jouïr de la félicité qu'ils promettoient. Le Sage, ſelon eux, pouvoit être puiſſant, comblé de richeſſes, heureux même au milieu des tourmens; & ils prétendoient

doient qu'aucune ſituation ne pouvoit le déranger. Enfin ils lui donnoient quelque choſe au-deſſus de la Divinité [a]. Leur Philoſophie étoit un paradoxe continuel : elle avoit un beau dehors ; elle éblouïſſoit ceux qui s'arrêtoient à la ſuperficie ; & ce n'étoit en effet qu'une oſtentation de ſageſſe.

Il ſeroit ennuyeux de raporter les diverſes opinions des Philoſophes Payens. En peu de temps le nombre en devint ſi grand, que de-là les Sceptiques prirent occaſion de conteſter la vérité de tout, & de ſoutenir qu'il n'y avoit rien dans le monde de vrai ni de faux, de bon ni de mauvais. Ils mettoient leur ſouverain bien dans une parfaite indifférence, livrant l'entendement à l'*Ataraxie*, & la volonté à la *Métriopathie* [b]. C'étoit-là renchérir encore ſur les Stoïciens : car ſi les Stoïciens ſe diſoient inſenſibles aux peines, ceux-ci par une idée encore plus Romaneſque, faiſoient profeſſion de goûter les plaiſirs, même ſans les reſſentir. Pyrrhon leur Chef, qui floriſſoit du temps de Zenon, étoit ſi

[a] V. Sen. Ep. 33. Eſt aliquid quo ſapiens antecedat Deum. [b] V. Sext. Empiric. lib. 1. cap. 12.

ſi frappé de ce principe d'indifférence, qu'il avoit honte de ſe ranger, quand un chariot ou quelque bête ſauvage ſe rencontroit ſur ſon chemin ; & ſans le ſecours de ſes amis, il auroit infailliblement perdu la vie en pluſieurs occaſions. Il fut convaincu de ſon erreur, lorſque ce chien, dont parle Diogene Laërce [a], le ſurprenant au moment qu'il ne s'y attendoit pas, le fit treſſaillir & reculer ; & il fut contraint d'avouër que des principes imaginaires comme les ſiens, ne pouvoient ſe ſoutenir.

Du temps de Varron, l'extravagance avoit tellement multiplié les opinions, qu'il en compte deux cens quatre-vingt-huit [b] ſur le ſouverain bien ſeulement. Puiſqu'il y avoit tant de contrariété touchant la fin derniere, à laquelle tous les hommes aſpirent, & ſur quoi il ſemble qu'ils devroient réünir leurs lumieres, s'ils en ont ; nous pouvons aiſément nous imaginer comment ils s'accordoient ſur d'autres fins moins importantes & ſur les devoirs particuliers. Il n'eſt pas beſoin que je le faſſe voir ; il en eſt

a lib. 9. Vit. Pyrrhon.
b V. Aug. de Civ. Dei, lib. 19. cap. 1.

parlé par-tout, & tous les Traités de Morale peuvent nous en inſtruire.

La Morale n'eſt pas, ce me ſemble, ſi imparfaite parmi nous, qu'elle l'a été parmi les Philoſophes. Nous avons un meilleur guide, & des préceptes plus certains pour nous conduire. Nous ſentons cette vérité, tant que nous nous attachons à ces préceptes; mais quand nous nous en écartons, nous ne manquons pas de nous égarer.

En un mot, un homme d'un cœur droit & de bonne conſcience, n'a pas beſoin d'être bien profond dans la Morale de l'Evangile, pour connoître ſon devoir: mais la corruption de notre cœur nous porte à rafiner, & à faire des Commentaires favorables à nos paſſions. L'envie qu'on a de ménager ſes plaiſirs, ou de ſe ſouſtraire à quelques peines, nous gâte le jugement ſur les devoirs de la Religion. Si l'on craignoit autant le peché, que l'on appréhende les mortifications temporelles, il y auroit peu d'occaſions, où il ſeroit néceſſaire de conſulter les Caſuiſtes.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la Phyſique.

TOUTE la Nature eſt l'objet de la Phyſique, & ſon étenduë paſſe les bornes de l'eſprit humain. C'eſt une mine inépuiſable, où nous creuſons toûjours, ſans en trouver jamais le fond. Quoique cette Science ait en vûë une matiere ſenſible & pour ainſi dire, palpable; cependant, lorſque nous voulons l'approfondir, & raiſonner d'une maniere Philoſophique, elle s'échape à nos Sens. Il s'y préſente des difficultés auſſi grandes, que dans la contemplation des choſes les plus ſublimes. Rien n'eſt plus commun, rien n'eſt plus facile à diſtinguer, que la matiere épaiſſe & le mouvement extérieur: mais nos ſens font bien des recherches inutiles ſur la matiere ſubtile, & ſur le mouvement interne. C'eſt pourtant ce qu'il faut connoître, pour rendre raiſon de la plûpart des opérations de la nature. Je laiſſe à la Méchanique la conſideration de la matiere épaiſſe & du mou-

vement visible. Un Philosophe doit suivre la Nature jusques dans ses rétraites les plus cachées & dans ses mouvemens les plus secrets : mais qu'il est difficile de ne la point perdre de vûë. Ceux qui se sont apliqués le plus à cette étude, savent combien elle est profonde. Plus ils pénétrent, plus ils découvrent de labirintes & de détours. Leur curiosité reste sans succès. Tout leur travail n'aboutit qu'à l'admiration. Il faut qu'ils se contentent d'adorer la Sageſſe Divine ; & ils sont contraints d'avouer que les secrets de la Nature, ainsi que ceux de Dieu, sont impénétrables à l'homme.

Aristote, qui a porté le raisonnement si loin, ne nous a pas donné de grands éclairciſſemens sur les vérités Physiques. Au lieu de compoſer sa Philosophie sur des obſervatious d'après la Nature, il a inventé de son chef un corps de Physique, auquel il a tâché ensuite d'accommoder les différens phénomenes. Ses argumens convenoient bien dans la Logique : mais ils étoient déplacés, & ils l'ont égaré en cet endroit, où les obſervations devoient plutôt le conduire. S'il en fait quelques-unes, elles ne tien-

nent

nent pour l'ordinaire rien de la Philoſophie ; & elles ſont preſque connuës de tout le monde. Ses quatre élemens n'ont rien de ſubtil, & laiſſent l'entendement au même point où il étoit. Ses trois principes * ne l'élevent guere davantage. Ce Philoſophe a expliqué le premier, d'une maniere qu'on ne peut l'entendre ; & le dernier n'eſt pas un principe, à moins qu'on ne veuille reconnoître pour un principe ce qui ſupoſe l'abſence & l'inéxiſtence d'un autre. Il nous dit d'abord que toute connoiſſance nous doit venir par les Sens ; & après il quitte ce moyen, & a recours au miniſtere de la raiſon. Mais ſa Philoſophie eſt aſſez décriée préſentement : elle n'a pas beſoin qu'on la rabaiſſe davantage.

Il eſt inutile que je rapporte ici les opinions des autres anciens Philoſophes. Les Modernes en ont relevé pluſieurs. Elles ont été réfutées, & ſont tombées pour la ſeconde fois. Celle de *Thalès* & de la Secte *Ionique*, qui admettoit l'eau comme le principe de toutes choſes, a été rapellée de nos jours ; & l'on a tâché d'expli-

* *La matiere, la forme, & la privation.*

quer le déluge par ce principe. Copernic & ſes Sectateurs ont embraſſé l'opinion de Pythagore & de la ſecte *Italique*, qui plaçoient le Soleil au centre du Monde, & qui prétendoient la Terre mobile. *La Tranſmigration des ames* même, qui eſt un des plus étranges ſentimens de Pythagore, a trouvé depuis peu parmi nous un défenſeur [a], qui l'a ſoutenuë dans un ſens modifié, & conforme peut-être à celui de ce Philoſophe. *L'ame du monde*, *la préexiſtence des ames* [b], & les autres opinions de Platon, ont eu un fort parti. Pluſieurs autres opinions, qu'on a renouvellées de notre temps, n'ont guere que la grace de la nouveauté. Sans cela, elles plairoient moins : mais il ſeroit aiſé de faire voir qu'elles viennent des anciens Philoſophes. Comme il n'y a rien de ſi abſurde qu'ils n'ayent dit, de même ils n'ont rien dit de ſi extravagant, qu'on ne l'ait adopté.

De toutes les opinions anciennes, celle de Démocrite & d'Epicure, Fonda-

a M. Bulſtrode.

b Cette opinion eſt expliquée dans un Livre Anglois, intitulé : *Lux Orientalis, or an Enquiry*, &c. imprimé a Londres en 1662.

dateurs de la Philoſophie des atômes ou corpuſcules, s'eſt rétablie avec le plus de ſuccès : mauvais préſage pour la Religion, que ceux qui ont expliqué la formation du Monde par les regles de la Méchanique, ayent été ſuivis ſi généralement. C'eſt de Mr. Deſcartes que je veux parler. J'aurois tort, il eſt vrai, de l'accuſer d'Athéiſme, puiſqu'il ſuppoſe que Dieu a imprimé le premier mouvement à la matiere, après l'avoir créée : mais il eſt blâmable d'abandonner enſuite la vaſte machine de l'Univers aux loix de la Méchanique, & de croire que tous les corps ayent pû ſe produire, ſans que le premier Moteur y concourût de nouveau. Cette idée eſt impie, & le raiſonnement de l'Auteur ſe détruit de lui-même. Je n'entreprendrai pas de réfuter ſes principes de mouvement. On a démontré qu'ils étoient la plûpart évidemment faux ; ainſi les conſéquences qu'il en tire, ne doivent pas être fort juſtes. Je dirai ſeulement que la notion qu'il a de la matiere, eſt incompatible avec le mouvement. L'eſpace & la matiere ſont la même choſe pour lui. Suivant cette ſupoſition, il n'y a point de vuide. Or peut-

il y avoir du mouvement dans un lieu rempli. Le mouvement n'eſt qu'un déplacement des corps qui ſe ſuccedent les uns aux autres. Comment ces corps changeront-ils de place, s'il n'y en a point pour les recevoir dans le lieu voiſin? Et y en a-t-il, ſi tout eſt rempli?

Voici encore une autre objection. Avant que la matiere ſubtile, propre à s'accommoder aux petits eſpaces qui ſe formoient entre les corps ſolides d'un plus grand volume, eût été produite; par quel moyen ces corps ne s'embaraſſoient-ils pas l'un l'autre, ſi l'on n'admet d'abord quelque matiere fluide & flexible, qui ait facilité leur mouvement? Mr. Deſcartes s'imagine répondre à cette difficulté, en attribuant aux corps un mouvement circulaire. Pour moi, je crois que cette raiſon tombe d'elle-même. Il y a, ce me ſemble, de l'abſurdité à dire que de petits atomes puiſſent faire mouvoir la machine de l'Univers. Le mouvement eſt un des principes favoris de Mr. Deſcartes. Accordez-lui le mouvement & la matiere; il prétend réſoudre les plus grandes difficultés de la Nature. C'eſt une choſe

bien

bien remarquable, que ſa Philoſophie ſoit plus défectueuſe par les fondemens que par le reſte. Car ſi on les ſupoſe bien établis, les autres parties ſe ſoutiennent aſſez. Mr. Deſcartes a tiré cette hypotheſe de ſon imagination, & ne s'eſt pas mis en peine de conſulter la Nature. Il lui étoit indifférent de ſoutenir *le plein* ou *le vuide*. Si le Pere Merſenne * lui eut dit que *le vuide* étoit autant à la mode, & auſſi conforme au goût du ſiècle, que *le plein* ſembloit l'être alors, nous euſſions eu une hypotheſe fondée ſur *le vuide*. Elle auroit été ſans doute auſſi ſpécieuſe & auſſi apparente, peut-être même plus plauſible, que celle que nous avons préſentement, puiſqu'elle auroit répondu au deſſein qu'il avoit formé d'abord. Ses premieres idées avoient été pour *le vuide*; & il n'a pris la voye contraire, que par les avis, & ſous la conduite du Pere Merſenne ſon ami. N'eſt-il pas étonnant de voir aujourd'hui des hommes entêtés d'une hypotheſe, qui n'a aucun fondement dans la Nature, & que l'Auteur lui-même n'a jamais crue telle? Elle a eu bien des Cenſeurs; on

* V. Rapin, Réflex. p. 423.

l'a réfutée ſolidement dans toutes ſes parties : mais perſonne n'y a mieux réüſſi, que l'Auteur du *Voyage du Monde de Deſcartes*. S'il n'eſt pas toûjours déciſif, il eſt par-tout ingénieux; il attaque cette hypotheſe de la maniere dont elle doit être attaquée : car on ne peut mieux répondre à une fiction que par une autre.

On nous a appris à faire diſtinction entre Hypotheſes & Theories; que celles-ci ſont des réflexions ſubtiles, où nous conduit l'examen de la Nature; & que les Hypotheſes ſont de pures viſions. Je ſerois bien-aiſe de voir une Théorie ſi raiſonnable. La plus plauſible que j'aie encore vûë, eſt fondée ſur une Hypotheſe, ſavoir *la croute* de la terre, & la fente de ſon écorce. Ne ſont-ce pas là de véritables ſupoſitions ? Du moins je n'ai pas l'eſprit aſſez fin, pour comprendre ce que cette Théorie a de plus ſolide, que l'Hypotheſe ſur laquelle elle eſt établie. Il ne me paroît pas que les autres Théories ayent plus de ſolidité. Elles ſemblent d'abord rendre raiſon de tous les effets naturels ; & enſuite on trouve toûjours quelque phénomene qui y eſt contraire. Par exemple,

la

la Théorie du Docteur Th. Burnet eſt fort bien inventée. Mais il n'a pas fait une aſſez grande proviſion d'eaux pour le déluge. Et comment veut-il que les ruiſſeaux & les rivieres coulent, s'ils ne deſcendent de lieux élevés? Il y a dans la Théorie de Mr. W... un grand fond d'imagination. La création & le déluge y ſont expliqués avec beaucoup d'adreſſe. Ce qui m'arrête, c'eſt la longueur incroyable qu'il donne aux jours *Paradiſiacaux*, pendant leſquels il prétend que la Terre étoit une année à tourner autour de ſon propre aiſſieu. L'Athmoſphere d'une Comete, dont il tire des eaux ſuffiſantes pour cauſer le déluge, eſt un moyen aſſez bien imaginé. Toute la difficulté eſt de les faire retirer, lorſqu'il n'en a plus beſoin. Pour moi, je me figure qu'elles ont dû attendre le retour de ſa Comete.

Ainſi, quelque différence qu'on mette entre les Hypotheſes & les Théories, il n'y en a pas beaucoup, ſi nous en jugeons par les lumieres que la Phyſique en a reçuës juſqu'à préſent. La plus grande différence que j'y trouve, conſiſte en ce qu'on propoſe les Hypotheſes avec modeſtie, & qu'on introduit

duit les Théories avec plus de hardieſſe. Autant que je puis le prévoir, les Théories ſeront un jour auſſi décréditées, que les Hypothèſes le ſont maintenant. Il faut trop d'obſervations, trop d'expériences pour établir une Théorie : c'eſt pourquoi j'ai peine à croire qu'il y en ait jamais une qui ſe ſoutienne.

Quand je parle d'obſervations & d'expériences, mon deſſein n'eſt pas d'attaquer une Société qui a été établie pour ce ſujet. Les recherches qu'elle a faites juſqu'ici, ont eu tout le ſuccès qu'elle pouvoit ſe promettre ; mais malgré ce ſuccès, les Savans qui ſe diſtinguent dans cette Société par leur rare mérite, ſont trop modeſtes pour donner des louanges exceſſives à leurs découvertes. Je ne crois pas qu'ils aprouvent la vanité de quelques-uns d'entr'eux, qui ont été aſſez viſionnaires pour ſe figurer la poſſibilité d'un voyage à la Lune ; & qui ont parlé de faire des aîles pour y voler, comme ils parleroient d'acheter une paire de bottes pour faire un voyage par terre. Les Membres ſains de cette Société penſent autrement. Ils ne ſe flattent pas d'un pouvoir

voir deſpotique dans la Nature, ni de porter leurs progrès aſſez loin, pour ne point laiſſer aux autres hommes dequoi travailler dans la ſuite. Un d'entr'eux, dont les grandes connoiſſances font beaucoup d'honneur à la Société, eſt devenu plus modeſte & plus circonſpect à proportion des lumieres qu'il avoit acquiſes dans ces ſortes d'études, ſur leſquelles il a vieilli.

Un autre d'un mérite diſtingué s'eſt ſervi des Mathématiques pour rendre plus évidentes ſes obſervations ſur la Nature, & a ſuivi ſes recherches avec la derniere exactitude. Il ſemble qu'enfin il réduiſe tout à l'*attraction*. Outre la piété que cette opinion renferme, la vérité peut s'y rencontrer: mais je crains qu'elle ne paroiſſe pas aſſez philoſophique.

Dans le fond nous ferions bien de nous y tenir. La peſanteur des corps n'a point encore été démontrée; & je ne ſai ſi elle le ſera jamais. Quand on aura paſſé un milier d'années à ces recherches, peut-être faudra-t-il revenir après à l'*attraction*, ou ſe contenter de raporter tout à la puiſſance & à la providence de Dieu. Pourquoi ne pas prendre ce parti dès à préſent?

Nous connoiſſons peu les cauſes des choſes : mais nous voyons en tout une ſageſſe infinie. Si nous voulions employer autant de temps à contempler les admirables deſſeins de la Providence, que nous en perdons à de vagues reflexions, nous deviendrions plus ſages; & je m'imagine que nous n'en ſerions pas moins Philoſophes.

Il n'y a rien de plus utile ni de plus aiſé à entendre que les cauſes finales, quoiqu'elles ayent été bannies de notre Phyſique moderne. Mais les cauſes des effets naturels ſont toûjours cachées; & ce qu'il y a de bien remarquable, c'eſt qu'après toutes les découvertes qu'on a vantées, & les progrès qu'on a faits, le dernier Auteur, * qui nous a donné un Syſtême de Phyſique, a été obligé, faute de principes, d'obſerver une méthode analytique. Au lieu de démontrer les effets par les cauſes, il lui a falu remonter aux cauſes par les effets. A la vérité ce peut être une marque de la modeſtie de l'Auteur. Ce que j'en dis n'eſt pas pour vanter ſes Ouvrages. Car ſa Phyſique eſt aſſez fautive, auſſi-bien que ſes autres Ecrits.

CHA-

* M. Le Clerc.

CHAPITRE VIII.

De l'Aſtronomie.

SI nous nous en raportons à l'hiſtoire profane *, entre tous les peuples, à moins que nous ne voulions excepter les Chinois, les Chaldéens ſont les premiers qui ont obſervé les aſtres. Deux raiſons ont pû les y porter; premierement la ſurface unie de leur païs, qui leur préſentoit une vûë du Ciel libre & découverte; ſecondement l'opinion qu'ils avoient que les étoiles étoient des Divinités. Je croirois même que leur Religion les obligeoit à conſidérer le mouvement des Cieux. Mais comme l'Aſtrologie étoit le principal motif de leurs obſervations, ils ſe ſont moins atachés à meſurer le Ciel, qu'à en tirer leurs directions; & ils ont plus cherché à découvrir les influences des aſtres, qu'à en connoître le cours. Ainſi, ſuppoſé que les Chaldéens ſoient devenus habiles en Aſtrologie, il ne paroît pas qu'ils ayent perfectionné l'Aſtro-

* Cicer. de Divin. lib. 1. p. 2.

tronomie en aucune maniere. On en peut dire autant de la plûpart des peuples Orientaux. Les Chinois même, après un travail de plus de quatre mil ans, avoient fait encore ſi peu de progrès dans l'Aſtronomie, que leurs Mathématiciens ne pûrent compoſer un Calendrier parfait *, à l'arrivée des Miſſionnaires.

Ce qu'il y a à dire ſur ce ſujet, regarde principalement le ſyſtême de Ptolomée & celui de Copernic. Pour Tychobrahé, il a puiſé le ſien dans les deux premiers, & ſemble ne l'avoir mis au jour que pour en réſoudre les difficultés. Mris on fait contre l'un & contre l'autre pluſieurs objections, auxquelles il ne répond pas.

Le Syſtême de Ptolomée a trop d'artifice. Tous ſes épicycles, cercles excentriques & autres embaras ne paroiſſent point être de la Nature, qui agit plus ſimplement, & ſans tant de détours. Les Philoſophes modernes ont briſé & renverſé les Spheres ſolides qui y ſont ſupoſées; ils ont montré qu'elles étoient incompatibles avec le paſſage des Cometes; incompatibles avec cette lumiere également bril-

* Le Comte, Nouv. Memoir. T. 3. p. 154.

brillante, que les Planetes & les autres Aſtres nous envoyent, & qui devroit être altérée, après avoir ſouffert un nombre infini de réfractions en paſſant par tant de *milieux* & de corps ſolides différens. Suivant ce ſyſtême, on ne peut rendre raiſon de pluſieurs phénomenes des Cieux. On ne ſauroit expliquer les apparences de Mercure & de Venus, ni comment l'étoile Polaire s'approche & s'éloigne du Pole. Elle en étoit diſtante de douze degrés, du temps d'*Hipparchus*. Maintenant elle ne l'eſt pas de trois; & dans la ſuite elle s'en écartera plus qu'elle n'a encore fait. On ne conçoit pas bien aiſément tous ces mouvemens différens & oppoſés des étoiles & des ſpheres: mais il n'y a rien de ſi inconcevable, que la rapidité de leur mouvement. Car il faut s'imaginer qu'en une minute elles font des milliers de lieuës: ce qui n'eſt pas fort à la portée de tous les eſprits. Je doute même que des Philoſophes puiſſent le concevoir. Voilà quelles ſont les objections ordinaires qu'on a faites contre ce ſyſtême, & qui l'ont décrédité. Je ſai bien que les paroles téméraires d'un Roi * célèbre ſont inexcuſables; mais

* Alphonſe de Caſtille.

mais ne pourroit-on pas les entendre dans un ſens qui les rendit moins dures, & croire que ce Prince, pénétrant les defauts de cette hypotheſe, loin de vouloir donner des conſeils à Dieu, penſoit ſeulement que l'opinion de Ptolomée n'étoit pas conforme à la vérité?

Le Syſtême de Copernic a paru ſimple & facile : c'eſt ce qui l'a mis en réputation. Mais quoiqu'il explique les phénomenes plus ſimplement, quoiqu'il ne ſoit point embaraſſé des ſupoſitions particulieres que renferme celui de Ptolomée, il contient des choſes qui ſont auſſi incompréhenſibles. Comme la viteſſe du mouvement répugne dans l'hypotheſe de Ptolomée, ainſi la régularité du mouvement eſt difficile à comprendre dans celle de Copernic. On a déja aſſez de peine à accorder que ce ſoit la Terre qui tourne : mais en ſupoſant qu'elle ſe meut dans une matiere fluide, comment s'imaginer que le mouvement puiſſe en être ſi régulier & ſi égal? Cette matiere fluide qui l'environne, change à chaque inſtant : elle eſt compoſée de corpuſcules, qui ſe ſuccedent les uns aux autres, & qui

ſans

ſans ceſſe ſe froiſſant, doivent à tous momens prendre une nouvelle figure. Cependant, malgré la variété de la matiere où elle nage, le mouvement en eſt toûjours le même. Elle décrit nos jours par ſon mouvement journalier ſur ſon axe, nos années par ſa révolution annuelle, & nos ſaiſons par ſon mouvement de *parallelisme*. Cela ſe fait avec une régularité ſi conſtante, que depuis le commencement des ſiècles, il n'y eſt ſurvenu aucun changement. Néanmoins on nous aſſure qu'une matiere flottante, & ſujette à tant d'altérations, entretient cet ordre immuable.

Il arrive à nos machines mouvantes les plus régulieres une infinité de dérangemens, ſoit par le principe du mouvement qui ſe rompt, ſoit par les rouës, qui s'uſent, ou bien elles ſont en quelqu'autre maniere endommagées par dedans ou par-dehors; enſorte qu'il faut en avoir des ſoins continuels, tant pour les entretenir, que pour les raccommoder. Il n'y a que cette vaſte machine de l'Univers, dont le cours ne ſoit point interrompu; quoiqu'on prétende qu'elle eſt miſe en action par des reſſors ſi fragiles.

les. Plus on aprofondit ces reflexions, plus on ſe trouve favorable à l'opinion des anciens Philoſophes. Si l'on ne peut s'imaginer que des *Intelligences* dirigent les mouvemens des Cieux, on aura preſqu'autant de peine à concevoir comment les Cieux ſe meuvent ſans elles. Quoi qu'il en ſoit, il faut abſolument admettre un Etre Intelligent, pour ſupléer au defaut de notre Philoſophie.

Il y a dans cette hypotheſe une autre difficulté, dont les Sectateurs de Copernic ne ſe tirent pas aiſément, & qui embaraſſera l'eſprit de tous ceux qui l'examineront bien : c'eſt que la Terre ne ſoit qu'un point à l'égard de l'Univers. Quoiqu'il ſoit difficile d'accorder cette propoſition, il pourroit y avoir tel ſyſtême où l'on en conviendroit. Mais de ſupoſer que la Terre, & encore le grand cercle qu'elle décrit autour du Soleil en une année, ne ſoient qu'un point ; ſupoſition ſans laquelle le Syſtême de Copernic tombe : c'eſt une choſe ſi abſurde dans l'Aſtronomie, que plus on y penſe, moins on s'y rend. Car qu'eſt-ce que ce grand cercle, qu'il faut regarder comme un point ? Huygens, à qui l'on

l'on [a] peut assez s'en raporter sur ces matieres, a fait monter la distance de la Terre au Soleil à près de vingt-huit milions de lieuës de France: il ajoûte que si un boulet pouvoit toûjours conserver la même viteſſe qu'il a en partant d'un canon, il lui faudroit environ vingt-cinq années, pour passer de la Terre au Soleil. Ce vaſte espace n'eſt pourtant que le demi-diametre, ou environ la sixieme partie du point prétendu de Copernic. Il eſt vrai qu'il marque aux étoiles fixes un éloignement proportionné, s'il eſt poſſible de bien meſurer une étenduë si immenſe. Il supoſe [b] donc que ce boulet partant encore avec la même viteſſe, n'arriveroit à la plus proche des étoiles fixes, qu'en près de sept cens ans. Des eſprits ordinaires ne peuvent atteindre si haut. Il faut pour cela toute la portée du génie d'un Philoſophe.

Dans ce vaſte contour, nos Aſtronomes ont découvert pluſieurs Mondes; ſemblables à ce Prince ambitieux, qui en demandoit de nouveaux, avant que d'avoir conquis la moitié de celui que nous habitons. Selon eux, chaque

[a] Coſmotheor. p. 124. [b] Ibid. p. 137.

chaque Planete eſt une Terre habitée, & chaque Etoile a ſes Planetes. C'eſt une idée que Mr. *de Fontenelle* a ſuivie en badinant dans des Entretiens enjoués : mais d'autres l'ont adoptée plus ſérieuſement. On feroit auſſi-bien de laiſſer-là ces Mondes pour ce qu'ils ſont, puiſque Dieu n'a pas jugé à propos d'en parler, & qu'il les a placés au-delà de notre portée.

A conjecturer des découvertes qu'on fera dans les Aſtres les plus éloignés, par celles que l'on a déja faites dans le plus proche, il ne me paroît pas que nous ayons beaucoup à eſpérer. Véritablement on s'eſt flatté d'en avoir fait de grandes dans la Lune. Hevelius nous en a donné le Geographie ; il en a marqué [a] dans une Carte d'une exactitude étonnante toutes les montagnes, les valées, les mers, & les rivieres, auſſi préciſément, que s'il en avoit fait le voyage. Riccioius [b] a été un peu plus loin. Il a aſſigné à chaque Aſtronome une portion de terre dans cette Planete. Vous y verrez la Terre de *Copernic*, celle de *Galilée*, & celle de *Kepler*. Il eſt aſſez juſte qu'ils profitent de ce qu'ils ont

[a] Selenograph. p. 226. [b] Almageſt. 204.

ont trouvé. Le même Auteur, pour marquer quelle eſt ſa modeſtie, garde pour lui le meilleur morceau de terre, & le plus apparent que nous y voyons.

Ces Philoſophes parlent-ils ſérieuſement, ou bien veulent-ils nous en impoſer ? De dire que la Lune ſoit un corps opaque, c'eſt ne nous apprendre rien de nouveau. Il y a long-temps qu'on l'a reconnu par les éclipſes : & je conſidere avec étonnement, que c'eſt preſque tout ce que nous en ſavons. M'objectera-t-on que la Lune a été diviſée en mer & en terre ferme, & que cette diviſion a été tellement approuvée, qu'on a ſoupçonné l'eſprit humain de l'avoir devinée ? Ajoûtera-t-on qu'on a crû généralement que les parties obſcures de la Lune étoient d'eau, & que les parties lumineuſes étoient de terre ? Je penſe que ces opinions viennent plutôt d'une ſuite de raiſonnement, qu'elles ne ſont dûës à l'invention des lunettes d'approche. On a donc inféré que comme l'eau s'imbiboit de la lumiere, elle en corrompoit l'éclat ; au lieu que la terre ne donnant point de paſſage à la lumiere, la réflechiſſoit plus purement.

Il

Il eſt vrai qu'avec les Téleſcopes on découvre bien plus diſtinctement les parties lumineuſes & les parties obſcures : mais on ne diſtinguera jamais quelle eſt la nature des unes & des autres ; de quelle ſubſtance elles ſont, ni ſi c'eſt de l'eau ou de la terre. Avons-nous quelque ton dans les oreilles ? chaque ſon que nous entendons, nous ſemble y répondre : de même notre imagination frapée de mers & de rivieres, ne préſente point d'autres objets à nos yeux. Un homme prétend-il en avoir aperçu ? un autre ne veut pas avoir la vûë moins perçante. Voilà de quelle maniere nous nous abuſons les uns les autres par complaiſance pous nous-mêmes. Il n'en faut point chercher d'autre raiſon. Pour moi, j'avouë que j'ai la vûë foible, & que les Lunettes ne me font point voir plus clair. C'eſt pourquoi je ne veux pas m'en raporter à moi-même : mais Huygens, qui avoit de tres-bons yeux, & d'excellentes Lunettes, & qui a écrit depuis que les Cartes Lunaires ont été faites, n'a vû ni mers, ni rivieres dans la Lune ; & il aſſûre en termes poſitifs, qu'on ne

ſauroit y en decouvrir *. De plus, s'il y en avoit, elles cauſeroient néceſſairement une puiſſante *Athmoſphere*, qui s'oppoſeroit toûjours à la liberté de notre vûë, & qui obſcurciroit tantôt une partie du corps de la Lune, & tantôt une autre : c'eſt ce qui n'arrive point ; car les parties obſcures & lumineuſes en ſont toûjours les mêmes. Enfin tout ce que nous ſavons, c'eſt que la Lune eſt un corps opaque & ſolide. Nous en ſavions bien autant, avant qu'on eût inventé les Téleſcopes.

A dire vrai, c'eſt une belle invention que les Téleſcopes. Ils ont ſervi à des découvertes conſidérables : mais je ne puis croire qu'ils nous faſſent jamais connoître la nature & la ſubſtance des corps Céleſtes. C'eſt-là cependant la maniere à la mode de faire de nouveaux Mondes. Nous voyons d'abord des mers & des rivieres dans la Lune. S'il y a des rivieres, il faut, diſons-nous, qu'il y ait des plantes qui en ſoient arroſées. S'il y a des plantes, nous inférons de-là qu'il doit y avoir des animaux qui en font leur nourriture ; & nous con-

* Coſmotheor. p. 114.

cluons enfin que la Lune eſt habitée par des hommes, pour qui toutes ces choſes ſemblent deſtinées.

On porte ſans peine le raiſonnement plus loin. Accordez-vous que la Lune ſoit habitée? Pourquoi, ajoûte-t-on, les autres Planetes ne le ſeroient-elles pas? Si toutes les Planetes viſibles ſont emportées dans le tourbillon du Soleil, qui n'eſt pas différent des étoiles fixes, peut-on douter que ces autres étoiles n'ayent, auſſi-bien que le Soleil, des Planetes à leur ſuite. C'eſt ainſi que nous établiſſons une pluralité de Mondes ſur un ſeul témoignage. Mais pour détruire bientôt tout ce raiſonnement, ôtons-en le principe. S'il n'y a point d'eaux dans la Lune, il n'y a point par conſéquent de plantes, d'animaux, ni d'hommes. Dès que la Lune n'eſt plus un Monde, il s'enſuit que les autres Planetes n'en ſont point; & toutes nos découvertes s'évanouïſſent en un moment.

Ces faiſeurs de Mondes ont toûjours à objecter, qu'il n'eſt pas probable que Dieu ait créé tant de corps vaſtes & lumineux ſeulement pour cette Terre, qui eſt ſi peu de choſe en

en comparaiſon de l'Univers. Huygens, entr'autres, fait cette objection dans un endroit de ſon Livre; & enſuite *, comme s'il ne s'en ſouvenoit plus, il penſe que c'eſt aſſez de dire que Dieu a fait cette vaſte Machine pour la contempler. S'il n'y avoit point d'autre raiſon, il faudroit bien ſe contenter de celle-là : mais ceux qui raiſonnent ainſi, meſurent les choſes à l'étenduë de leur eſprit ; & cette maniere de raiſonner jette toûjours dans l'égarement. Il y a plus à admirer dans la fabrique du corps humain, que dans le merveilleux corps du Soleil. Une ame raiſonnable, & non materielle, eſt un ouvrage plus parfait & plus étonnant, que toute la maſſe de la matiere. Il n'y a donc point d'abſurdité à dire que tout a été créé pour cette Terre, & pour les hommes qui l'habitent. Ceux qui ne peuvent ſe l'imaginer, ne conſiderent apparemment pas quel eſt celui qui eſt mort pour nous racheter. Si par ce grand événement ils veulent juger du prix de ce Monde, ils ne le mépriſeront pas long-temps, ſans faire tort à la ſageſſe infinie de Dieu.

* p. 33.

CHAPITRE IX.

De la Métaphyſique.

LA Métaphyſique ne demande pas ici un long diſcours, parcequ'elle a beaucoup de raport avec la Logique, & que la Scholaſtique en fait auſſi une bonne partie. Ariſtote l'appelle *Théologie naturelle:* mais la Théologie naturelle eſt bien foible par elle-même, & ne peut ſervir qu'à nous donner une légere idée de la Métaphyſique. Les Philoſophes les plus éclairés, conduits par la Raiſon ſeule, n'ont pas fait de grands progrès dans la recherche des choſes Divines. Cela eſt conſtant par raport aux vérités pratiques, comme nous l'avons déja fait voir; & à plus forte raiſon à l'égard des vérités ſpéculatives. Si nous avons tant de peine à connoître des objets de Phyſique, qui ſont plus à la portée de nos ſens, & qui ſont en quelque maniere expoſés à notre vûë, combien devons-nous être plus embaraſſés, en examinant des objets ſpirituels, ſur leſquels les Sens n'ont point de

de priſe, & en conſidérant des *Univerſaux*, & des ſujets d'une nature *tranſcendante*, comme le ſont proprement ceux que nous offre la Métaphyſique?

Quoique les vérités Métaphyſiques ſoient aſſez certaines en elles-mêmes, il ne s'enſuit pas que leur certitude vienne juſqu'à nous. La plûpart des hommes ne ſont point capables de pénétrer des matieres abſtraites, & éloignées des ſens. Le nombre eſt encore plus petit de ceux qui en comprennent le véritable uſage. Ce ſont ordinairement des perſonnes ſubtiles qui s'y appliquent; & ces Philoſophes pointilleux, au lieu de réſoudre les doutes, ont fait naître de nouvelles difficultés. Ils ont formé des labirintes, dont il leur a été preſque impoſſible de ſe retirer. Enfin il n'y a rien maintenant de plus artificiel que la Métaphyſique, qui n'étoit d'abord qu'une Théologie naturelle.

Il ſuffit d'examiner un de leurs ſyſtêmes, pour voir l'embaras, où ils ſont dès leur début. L'*Objet* & les *Affections* ſont les deux points principaux à conſidérer dans la Métaphyſique. Les Savans ſont aſſez d'accord

ſur l'objet des autres Sciences. Ils conviennent, par exemple, que la quantité eſt l'objet des Mathématiques, la matiere celui de la Phyſique, &c. Mais les Métaphyſiciens ne s'accordent pas encore bien ſur l'objet de leur Science. Suarès rapporte ſix opinions, ſans compter la ſienne. Quant aux *Affections*, ils ſont encore plus embaraſſés à en trouver qui different de l'*Etre*, parce qu'il ſemble comprendre toutes choſes ; & s'il n'y a point de différence entre *Affections* & *Sujet*, leurs démonſtrations ſont *identiques*, & ne prouvent rien. Dans le fond, ce ſont-là de ſeches réflexions.

Ce qu'Ariſtote a fait ſur ce ſujet, n'approche pas de la perfection : c'eſt plutôt une ébauche, qu'un traité complet. Nous en avons de lui quatorze Livres : mais ils n'ont ni ſuite ni ordre : ce qui ne lui étoit pas ordinaire, quand il donnoit la derniere main à un ouvrage. Les deux derniers ont même ſi peu de raport à ſon deſſein ; & ils ſont ſi peu convenables à la place où ils ſe trouvent, qu'on a crû devoir les retrancher de ſes ouvrages, ou les placer autre part. En effet ſon

dou-

douzieme Livre ſembleroit être le dernier. Il le finit par la notion qu'il a de Dieu & des Etres ſpirituels ; & en aucun endroit il ne dit rien de ſublime ſur la Théologie naturelle. On voit évidemment qu'il n'entend pas ces matieres, & qu'il ne ſait à quoi s'en tenir, ni que conclure. De-là vient l'obſcurité de ſa Métaphyſique : car on ne peut s'exprimer plus clairement qu'on ne penſe. Voilà auſſi pourquoi ſes Commentateurs ont ſouvent fait de vains efforts pour rendre le ſens d'une penſée où l'auteur lui-même ne s'entendoit peut-être pas. Sa Métaphyſique ne pouvoit guere être mieux expliquée que par Avicenne, ce Philoſophe ſi pénétrant, qui l'avoit étudiée avec tant d'application. Cependant après l'avoir luë quarante fois, & la ſachant toute par cœur ; choſe que perſonne ne fera peut-être jamais, il fut contraint de la laiſſer-là, ſans y pouvoir rien comprendre *.

Convenons d'une vérité à l'avantage d'Ariſtote. Le defaut qu'on lui reproche d'être trop poſitif & trop dogmatique dans ſes opinions, doit

* V. Vit. Avicen. p. 3.

être imputé à ſes ſectateurs, & non pas à lui. Il commence ſes Livres de Métaphyſique d'une maniere qui me confirme dans ce ſentiment. Les deux premiers ne ſervent véritablement que d'avant-propos. Le troiſieme eſt rempli de doutes. Le premier Chapitre de ce Livre eſt intitulé *Uſus dubitandi*; il veut que la principale qualité d'un Philoſophe ſoit de ſavoir douter; & il en donne cette raiſon, que ſi on ne ſait pas former & établir une difficulté, il eſt impoſſible de la réſoudre; de même qu'on doit voir les plis & les replis d'un nœud, avant que de pouvoir le défaire. Ainſi l'art de douter n'eſt pas nouveau. Ariſtote en a eu connoiſſance auſſi-bien que les Modernes, avec cette différence ſeulement, qu'il a plus de modeſtie qu'eux; & qu'il n'eſt pas ſi Scéptique que celui qui a renouvellé cet Art.

Puiſque nous en ſommes venus-là, conſidérons cette nouvelle méthode de s'inſtruire en doutant : méthode qui fait preſque toute notre Métaphyſique, & que nos Modernes élevent ſi haut. Pour moi, je ne vois pas quelle eſt l'utilité de leurs doutes, ni quelles ſont les lumieres que nous en ti-

tirons. Car dequoi nous fait-on douter? des vérités les plus certaines dans la Nature, de la vérité de nos propres corps, en un mot ſi nous avons des mains, des bras, & des jambes *. Quelle eſt la premiere connoiſſance qui me revient de cette incertitude? Je doute; donc je ſuis: car ce qui doute, doit néceſſairement exiſter. Je conviendrai de cette propoſition: mais je ne penſe pas que nous en ſoyons beaucoup plus ſavans: & jamais un homme de bon ſens a-t-il douté de la vérité de ſon exiſtence? De pareilles rêveries ſemblent n'être d'uſage que pour des mélancoliques. Eſt-ce pour convaincre des atrabilaires, que nous faiſons des traités de Philoſophie? Il y a des premiers principes qu'on peut ſupoſer avec raiſon: Et effectivement la ſupoſition en eſt abſolument néceſſaire; car les vérités évidentes ne ſont pas ſuſcéptibles de preuves, puiſqu'il n'y a rien qui les ſurpaſſe en évidence. A quoi nous ſert l'oſtentation d'un homme, qui s'offre à démontrer de ſemblables propoſitions? Nous n'en ſommes pas plus éclairés; & les Sciences reſtent toûjours au même

* Cart. Princip. p. 2. meditat. 1.

point. On raiſonnoit autrefois ſur des principes reçus & aprouvés. N'eſt-il pas plus ſenſé de ſe conduire ainſi, que de douter de tout, juſqu'à ébranler les premiers fondemens de la vérité ? Quelque uſage que l'on faſſe d'un doute dans les recherches philoſophiques, il doit toûjours être fondé ſur une raiſon ; car il y a de l'extravagance à former des doutes ſans fondement.

Après que ce Philoſophe a fini ſes doutes, & qu'il nous a prouvé que nous exiſtons, il paſſe enfin à la preuve de l'exiſtence de Dieu * ; & il y employe une grande partie de ſa Métaphyſique. Comme je ne veux rien dire qui puiſſe donner la moindre atteinte à cette vérité, je n'examinerai pas les raiſons qu'il aporte ſur ce ſujet. On peut dire ſeulement, ſans bleſſer la délicateſſe des Lecteurs, que la preuve qu'il tire de l'*idée* eſt très-abſtraite & très-imparfaite. La notion que les hommes ont toûjours euë de Dieu, eſt une forte preuve de ſon exiſtence, & une preuve à la portée des plus petits eſprits : mais le raiſonnement que cet Auteur fait ſur l'*idée*, n'eſt

* Meditat. 3.

n'eſt ni clair ni concluant; car comment comprendre quelque choſe à ce qu'il dit, que la perfection ou réalité objective de cette *idée* eſt plus grande que la perfection ou réalité formelle qui eſt dans l'eſprit, & qu'ainſi cette idée ne peut venir de l'eſprit; mais qu'elle eſt produite par quelque cauſe ſupérieure : quand après tout, cette réalité objective n'eſt rien de plus qu'une opération de l'eſprit, ou plutôt un mode de ſon opération; en quoi conſiſte toute la réalité que l'eſprit peut donner.

Ce Philoſophe n'a laiſſé pour toute Métaphyſique que des méditations. Nous attendions de ſes ſectateurs un traité complet. Mr. *Poiret*, l'un d'entr'eux, s'eſt acquis de la réputation; & je ne ſai pas comment il l'a méritée. Il a rafiné ſur ſon Maître, & il a tellement la penſée dans la tête, qu'il établit la penſée pour la ſubſtance de l'eſprit *, & conſéquemment pour l'eſſence de Dieu. D'autres opinions ſingulieres jointes à celle-là ne doivent pas lui rendre favorables des gens bien ſenſés. J'avois toûjours regardé Mr. Poiret comme un Fanatique

* Cogitat. Rat. lib. 2. c. 3. 5.

en Philoſophie. Ce qu'il a fait depuis, m'a confirmé dans mon opinion. Car comme l'Enthouſiaſme n'a point de bornes, il a relevé dans ſa Théologie les viſions d'une femme, dont *il croit l'inſpiration auſſi certaine que l'exiſtence* * *de Dieu* : paroles, que rien ne peut mettre à couvert du blaſpheme, & qui ne doivent leur paſſeport qu'à l'Enthouſiaſme. Auſſi ai-je été ſurpris, & en même temps très-ſcandaliſé de voir Mr. Poiret comparé à Platon.

Que dirai-je du Pere Malebranche ? Il nous a donné, dans ſa *Recherche de la vérité*, une Métaphyſique auſſi ſubtile & auſſi abſtraite, que s'il l'avoit deſtinée pour des *Comprehenſeurs*. Il a élevé les idées au plus haut degré ; & parce qu'il n'y trouvoit pas aſſez de certitude, pendant qu'elles n'étoient ſimplement que des opérations de l'eſprit, ou qu'elles ne répréſentoient que des objets expoſés à nos ſens, il les a placées dans un ſujet incapale d'errer, c'eſt-à-dire, dans la ſageſſe de Dieu même. Il prétend que Dieu eſt le lieu des eſprits, comme les eſpaces ſont le lieu des corps ; qu'il y a une étroite union entre Dieu & nos

* Bonr. Det. Nat. p. 10.

nos ames par ſa préſence intime, & par la dépendance que nos eſprits ont de lui; & enfin que nous devons voir toutes choſes dans ce *Monde idéal* ou *intelligible* *. Je ne doute pas que Dieu ne nous révele toutes les vérités en ſe dévelopant à nous, quand nous ſerons dans le Ciel: mais ces connoiſſances ſont au-deſſus de nous, pendant que nous ſommes ſur la Terre. Notre foibleſſe & notre fragilité n'ont aucune proportion avec de ſi grandes lumieres; & il n'eſt pas temps encore, que nous jouiſſions des viſions béatifiques. Cette opinion a d'ailleurs aſſez de conformité avec l'inſpiration prétenduë d'une nouvelle Secte, pour ne pas mériter une grande eſtime: à propos dequoi ce qui eſt arrivé depuis peu, eſt bien remarquable. Un de nos Savans ayant embraſſé l'opinion du Pere Malebranche, l'a expliquée dans un ſtile orné de toutes les beautés de l'élocution, & dans les termes les plus clairs. *Les Trembleurs* s'en ſont tellement prévalus, qu'il a été obligé de faire une apologie, afin qu'on ne le ſoupçonnât pas d'être paſſé dans

* Rech. Liv. 3. par. 2. Chap. 6.

leur parti. Autrement ils auroient crû avoir gagné un nouveau proſelyte. Mais en ſe défendant, il ne laiſſe pas d'avouer que *ſi les Trembleurs entendoient leur notion, s'ils ſavoient l'expliquer & la réduire en ſyſtême, ils ne ſeroient pas fort éloignés de ſes ſentimens.* Il y a encore une autre grande convenance entr'eux; & elle conſiſte dans le peu de cas qu'ils font les uns & les autres des Sciences humaines, & de la maniere dont nos Livres ou le grand Livre de la Nature nous les expoſent. Ce n'eſt rien auprès d'eux en comparaiſon de la lumiere, qui ſe répand du monde idéal; & à les en croire, ſi nous le contemplons avec des eſprits purs & dégagés des paſſions, nous acquérons aiſément toutes les Sciences. On s'imaginoit autrefois que l'expérience & la raiſon étoient néceſſaires : mais ſuivant cette méthode abrégée des Sciences, pourvû que nos ames ſoient exemtes de corruption, & que nous entrions dans la carriere avec les préparations convenables, il ne faut guere plus que de l'application d'eſprit. On a propoſé la priere comme une de ces préparations. L'uſage en eſt toûjours excel-

cellent : mais nous ne parlons ici que des moyens naturels.

CHAPITRE X.

De l'Hiſtoire.

ON ne voit point d'Hiſtoriens qui ne ſoient fideles, ſi l'on en croit les Préfaces qu'ils mettent à la tête de leurs Livres, & ſi l'on n'examine pas à fond leurs écrits. Ils ne parlent d'abord que de leur ſincérité & de leur exactitude. " Ils nous aſſûrent qu'aucun Auteur ne leur eſt comparable dans l'attachement qu'ils ont eu pour la vérité. Cependant ceux qui ont écrit avec le plus de ſoin, ont été accuſés de quelque négligence ; & les fautes où ils ſont tombés, ont contraint un d'entr'eux d'avouer qu'il n'y a pas un ſeul Hiſtorien qui n'ait *impoſé en quelques endroits. Il en nomme qui ont paſſé pour très-exacts ; & il s'offre à donner des preuves inconteſtables du reproche qu'il leur fait.

Nous

* Vopiſc. juxta init. *Neminem Scriptorum, quantum ad Hiſtoriam pertinet, non aliquid eſſe mentitum.*

Nous n'avons preſque rien de conſidérable ſur l'ancienne Hiſtoire profane, à la réſerve de ce que les Grecs & les Romains nous ont laiſſé. Il ne nous reſte dans Joſeph, Euſebe, &c. que quelques fragmens de l'Hiſtoire Chaldaïque de *Bérose*, & de l'Hiſtoire d'Egypte de *Manethon*. Car les Livres qui paſſent ſous leur nom, ſont de l'impoſteur Annius de Viterbe. Pour Sanconiathon, à qui l'on attribuë l'Hiſtoire Phénicienne, l'autorité de quelques Ecrivains qui le diſent fort ancien, n'eſt pas recevable. Son antiquité a été révoquée en doute par Scaliger; & Mr. Dodwel a cru que cet Auteur n'avoit jamais exiſté. Nous ne devons donc compter que ſur les Grecs & ſur les Romains.

Les Grecs n'ont jamais paſſé pour être fort attachés à la vérité : & c'eſt ce defaut qu'on leur a toûjours reproché, qui a fait donner à la Grece le nom injurieux de *Græcia mendax*. Ce que nous avons d'eux avant les Olympiades, ne mérite pas qu'on s'y arrête; & nous ne ſommes guere mieux informés de ce qui s'eſt paſſé au commencement du temps Hiſtorique. Comme ils n'avoient point d'Annales

les publiques, & que les Poëtes tiennent le premier rang parmi leurs anciens Auteurs, il eſt aiſé de juger quelles ſortes de relations on doit attendre de leurs Hiſtoriens. Ils ſuivoient des traditions incertaines, ou, ce qui eſt bien pis, ils copioient les Poëtes. Ainſi leurs Hiſtoires avoient très-peu d'ordre. C'étoient plûtôt des Poëmes, que des Hiſtoires. Les Romains les en ont repris aſſez librement. Quintilien n'a pas eu beaucoup de ménagement pour eux; il compare la liberté qu'ils ſe ſont donnée, à une licence poëtique [a]. Joſeph [b] les a décriées plus que perſonne; il dit que leurs écrits ſont remplis de contes faits à plaiſir; qu'ils n'ont point d'inſcriptions publiques & Authentiques, ni d'Auteur plus ancien qu'Homere; & que leurs Hiſtoriens ſe contrarient les uns les autres; qu'Hellanique eſt différent d'Acuſilas; qu'Acuſilas reprend Heſiode; qu'Ephore traite Hellanique d'impoſteur, que Timée n'a pas plus d'égard pour Ephore; que d'autres n'épargnent pas Timée, & que tous en général accuſent Hérodote d'être fa-

a Inſtit. lib. 2. cap. 4.
b Contr. Appion. lib. 1.

fabuleux. C'eſt pourtant-là cet Hérodote, qui a été appellé le Pere de l'Hiſtoire, quoiqu'on puiſſe le nommer auſſi-bien le Pere de la Fable. Je ſai qu'il a eu des Apologiſtes, ſur-tout depuis les derniers voyages & les dernieres découvertes. Mais il ſuffit de dire que l'on cherche inutilement à le défendre. Les preuves qu'on a données en ſa faveur, ſervent plus à faire connoître l'eſprit de ſes partiſans, qu'à rétablir ſa réputation. Ses erreurs ſont trop groſſieres pour être excuſables; & elles ſont en trop grand nombre, pour pouvoir être compenſées avec ce leger raport, qui ſe trouve par hazard entre ſes écrits & quelques découvertes modernes.

Il faut avouer que quelques-uns des Hiſtoriens ſuivans ont écrit avec plus de précaution; & en cela les enfans ont ſurpaſſé leur Pere. On a vanté Thucydide pour ſon exactitude: mais ſans me prévaloir de l'autorité de Joſeph, qui ne lui fait pas plus de grace qu'aux autres, je dirai qu'une grande partie de ſon Hiſtoire eſt remplie de longues harangues tirées de ſa ſeule imagination. Le reſte de ſon Livre eſt trop reſſerré, pour éclaircir ſuffiſam-

ſamment les temps anciens. Il ſe plaint lui-même de leur obſcurité.

Diodore de Sicile eſt celui qui s'eſt le plus étendu. Il commence par l'origine du Monde, & le parcourt dans la ſuite des ſiècles. Si l'on veut lui paſſer ſes ſuppoſitions, on ne lui refuſera pas le nom d'Hiſtorien : mais ſes cinq premiers Livres ſont un tiſſu de fables. Il y décrit plus de ſiècles que le Monde n'en a duré ; & il y parle de Nations qui n'ont jamais exiſté. L'Hiſtoire véritable de Lucien n'eſt preſque pas plus incroïable que celle de cet Auteur. Tout ce qu'on peut dire de mieux pour ſa défenſe, c'eſt qu'il paſſe condamnation, puiſqu'il intitule ſes premiers Livres, *Hiſtoire Mythique*, c'eſt-à-dire, fabuleuſe. Je n'en dirai pas davantage ſur ce ſujet qui a été traité amplement par une plume ſavante *.

Quoique les Romains ſoient plus dignes de foi, il s'en faut bien qu'ils approchent de ce degré de vérité, que l'on voudroit trouver dans les Hiſtoriens. L'Hiſtoire Romaine la moins imparfaite & la ſeule générale que nous aïons, eſt celle de Tite-Live. Il

* *Stillingfleet*, Origines ſacræ, cap. 4.

Il ſemble que ſon génie ait égalé la majeſté du peuple dont il écrit les faits. Mais outre ſa *Patavinité*, c'eſt-à-dire, ſelon le ſentiment de quelques-uns, la partialité qu'il a pour ſon païs ; outre ſes longues harangues, qui ſont de pures fictions ; outre ſes prodiges étonnans, capables d'amuſer ſeulement de petits eſprits, il n'y a aucune certitude ſur ce qu'il dit des temps antérieurs à la Fondation de Rome ; & faute d'autorités ſuffiſantes, on eſt libre d'en croire ce qu'on juge à propos. Il décrit les premiers événemens de cette Ville en Ecrivain plutôt conduit par les fables des Poëtes, que par des témoignages aſſurés [a] ; & après la Fondation, il convient lui-même qu'on avoit fait peu d'uſage des Belles Lettres, & que très-peu d'actions avoient été tranſmiſes à la poſtérité : de ſorte qu'il n'a guere eu d'autre guide que la tradition, du moins juſqu'à l'embraſement de Rome, où la plupart des monumens publics furent envelopés dans la ruine de la Ville [b] : & quand ils auroient été conſervés, ils étoient ſi dénués de circonſtances, qu'ils auroient eu peine à four-

[a] lib. 1. p. 1. [b] lib. 6. p. 1.

fournir des matériaux ſuffiſans pour une Hiſtoire.

La venuë d'Enée en Italie eſt le premier fondement de l'Hiſtoire Romaine. Tite-Live commence ſon ouvrage par cet événement ; & il en parle avec aſſez de confiance. Y a-t-il rien que les Romains dûſſent mieux ſavoir que leur origine ? cependant celle-ci leur eſt fort conteſtée. Strabon ſoutient [a] qu'Enée n'eſt jamais ſorti de Troye : & ſi l'autorité d'Homere eſt de quelque valeur, il eſt à croire que ce Prince y mourut, & même que ſa poſtérité y regna dans les ſiècles ſuivans [b]. Enfin on a démontré évidemment dans une Diſſertation moderne [c], qu'il n'a jamais mis le pied en Italie.

Malgré ces ſentimens contraires aux préjugés des Romains, ils ſe flattoient tellement de cette origine, que les anciennes familles ſe faiſoient deſcendre de Vénus & d'Enée ; que les Troyens obtinrent des Franchiſes à Rome, & que J. Céſar, prévenu plus qu'un autre de cette idée, leur accor-

da

a lib. 13. *b* Iliad. 20. v. 306.
c Bochart Epiſt. Num Æneas unquam fuerit in Italia ?

da de grands privileges. Leur vanité & l'entétement qu'ils avoient pour la gloire de leur païs, les portoient à ſe dire deſcendus des Dieux & des Héros : en quoi d'autres peuples, auſſi mal fondés qu'eux, les ont depuis imités.

Toutes leurs Hiſtoires font aſſez connoître la grande opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes. Ils ſe répréſentent non ſeulement comme le Peuple le plus vaillant, mais auſſi comme le plus juſte & le plus fidele dans leurs guerres & dans leurs alliances. Ils ont eu l'avantage d'être eux-mêmes leurs Hiſtoriens ; & il eût falu les croire en tout, ſi la vérité ne s'étoit fait jour par quelques endroits.

C'eſt par eux ſeuls, que nous ſavons ce que leurs ennemis penſoient d'eux. Tacite rapporte la harangue de Galgacus notre illuſtre compatriote ; ils y ſont traités de pirates & de voleurs publics ; ils y ſont peints comme des hommes d'une avarice inſatiable & d'une ambition démeſurée, comme les perturbateurs du genre humain. L'Hiſtorien lui a ſans doute prêté cette harangue ; & il n'auroit pas gardé les regles de la bienſéance, s'il ne l'avoit

voit fait parler ſelon les ſentimens que les Romains avoient donnés d'eux à leurs ennemis.

Polybe cenſure auſſi quelquefois la Juſtice des Romains. Ce qu'il nous dit de Fabius & de Philinus, nous marque bien ce que nous devons penſer de ce Peuple. Il ſemble qu'ils aïent écrit tous deux la guerre de Cartage. L'un étoit Romain, l'autre Cartaginois; l'un accuſe les Romains preſqu'en tout, l'autre blâme toûjours les Cartaginois. Eſt-il poſſible que les deux nations fuſſent également blâmables? Pour moi, je ne vois point par quelle raiſon nous ne nous en rapporterons pas autant au Cartaginois qu'au Romain.

Si des Hiſtoriens tels que Philinus avoient été conſervés, nous aurions connu tous les vices des Romains, au lieu que les Livres ne ſont pleins que de leurs vertus. Nous pouvons même nous paſſer de ce ſecours. Les Apologiſtes Chrétiens * ont fait de la juſtice & des vertus des Romains une peinture incompatible avec leurs Hiſtoires : Et pour être encore mieux perſuadés combien elles ſont peu fideles,

* V. Min. Felix, & Lact. Inſt.

deles, nous n'avons qu'à les confronter avec l'Hiſtoire ſacrée. Quelles étranges abſurdités n'impute-t-on pas aux Juifs dans Juſtin & dans Tacite; eux qui pouvoient être inſtruits de la vérité ? Nous ne devons pas croire qu'ils aïent traité favorablement les autres nations, ni qu'ils ſe ſoient attachés à les mieux connoître. Concluons donc que les Romains ne méritent guere plus de créance que les Grecs.

Je n'ignore pas quelles grandes eſperances Ciceron [a] a fait concevoir, ni à quel degré de perfection on s'eſt imaginé qu'il auroit porté l'Hiſtoire, s'il l'avoit écrite, comme il ſe l'étoit propoſé. Mais je ne ſouhaiterois pas qu'il eût executé ſon deſſein. Je ſuis perſuadé qu'il auroit été auſſi partial & auſſi prévenu que tous les Hiſtoriens. Car comment penſez-vous qu'il eût diſpoſé ſon ouvrage ? Il avoit projetté ſon Hiſtoire depuis la Fondation de Rome juſqu'à ſon temps; & pour cela il vouloit commencer par ſon Conſulat, & remonter en arriere juſqu'à Romulus [b] : ordre vraiment extra-

a Cic. de Leg. lib. 1. p. 1. *b* V. Dion. Caſſ. l. 46. ad init.

traordinaire & bizarre. Le motif de cette entrepriſe n'eſt-il pas évident? Le bon homme rempli de lui-même, étoit impatient de chanter ſes louanges. Il avoit ſans doute Catilina dans la tête: & après avoir ſollicité ſes amis d'écrire cette guerre, ſans avoir pû les engager à lui rendre ce ſervice, il prend le parti de ſe ſervir lui-même. Je laiſſe à penſer ſi dans le corps de l'Ouvrage, Ciceron ne ſe ſeroit pas donné un caractere trop avantageux, & ſi celui de Catilina n'auroit pas été trop mépriſable. Catilina n'auroit-il pas été repréſenté comme il l'eſt dans les quatre Oraiſons de cet Orateur? Et ſi ſon Hiſtoire étoit venuë juſqu'à Marc Antoine, les Philippiques auroient-elles pû s'accorder avec la vérité? ou n'auroient-elles pas été de trop? L'Eloquence que Ciceron requiert dans un Hiſtorien [a], & la faveur qu'il demande à une perſonne qu'il veut porter à travailler pour lui [b], ne laiſſent aucun lieu de douter de ce que j'avance.

J'aurois dequoi m'étendre ſur les derniers temps, mais c'eſt une matie-

[a] de Orat. lib. 2. juxta init. [b] Epiſt. 12. lib. 5.

re ſi rebatuë, qu'il ne faut qu'ouvrir les Livres, pour connoître les contrariétés des Modernes. Ceux qui n'y ont point encore fait d'attention, n'ont qu'à parcourir les Hiſtoriens Anglois & François. Cet examen les étonnera, & les réjouïra en même temps. Quelle différence dans le recit du même combat! Qu'il eſt aiſé de reconnoître le parti favoriſé! Combien de fois les François s'attribuent-ils l'avantage d'une action, que les Anglois traitent de déroute? Et réciproquement combien de fois les Anglois ſe vantent-ils d'être vainqueurs, pendant que leurs ennemis ſe font honneur de la victoire. Ces deux peuples ont ſouvent élevé des trophées, lorſqu'ils n'avoient ſujet de triompher de part ni d'autre. Si l'avantage eſt trop viſible de notre côté, comme il l'a été, par exemple, à Creſſy & à Azincourt; & s'il eſt impoſſible aux ennemis d'en diſconvenir, comment cherchent-ils à diminuer les objets? De quelles couleurs ne ſe ſervent-ils point? S'ils ne s'excuſent pas ſur les decrets de la Providence, ils s'en prennent à des circonſtances contraires. Ils diſent qu'il y avoit eu de la témérité à combattre,

battre, & qu'ils avoient déſeſperé du ſuccès de la bataille avant que de la livrer. Enfin il n'y a point de détours, point de prétextes qu'ils ne cherchent, pour inſinuer que la gloire de la journée n'eſt pas dûë à la valeur des Anglois. Ceux-ci de leur côté font tout retomber ſur eux-mêmes; leur bravoure eſt la ſeule cauſe de leur réüſſite; ils ne donnent aucune part à la fortune; ils n'admettent point de témérité, & ne doivent rien à de fâcheux incidens. Voilà les Fabius & les Philinus des deux Nations Angloiſe & Françoiſe.

Quelle injure n'étoit-ce pas faire à la Vérité, que de dire qu'un Duc d'Orleans eût été executé publiquement à Paris pour trahiſon, comme vingt Hiſtoires l'ont rapporté, pendant que ce Duc vivant pouvoit démentir un bruit ſi faux, lui qui enſuite mourut en paix, à la honte & à la confuſion de tous ſes Hiſtoriens *.

Qui pourroit s'imaginer que ce ſoit une coutume généralement reçuë en Angleterre, que quand un homme a invité un de ſes amis à venir chez lui, il le prie par civilité de coucher avec

* V. Bodin. Meth. Hiſt. cap. 4.

ſa femme. Cependant, quelque extraordinaire que cela paroiſſe, un Hiſtorien d'Europe [a], un Chrétien qui vivoit ſur la fin du dernier ſiècle, n'a pas rougi d'écrire cette impoſture. Ne penſeroit-on pas qu'un Auteur ſemblable auroit deux mille ans d'ancienneté, ou qu'il ſeroit de quelque Région éloignée, où les Anglois auroient paſſé pour des Barbares?

Ce ſont-là des preuves domeſtiques. Diſons maintenant un mot ſur la découverte des Indes Occidentales. Quelles étranges relations en avons-nous euës? On nous a dit qu'il y avoit une Nation d'Amazones, des Géans d'une grandeur prodigieuſe, & que les peuples de ce nouveau Monde avoient en général une figure auſſi monſtrueuſe, & un aſpect auſſi farouche, que s'ils étoient d'une eſpece différente de la nôtre. On a publié que c'étoit autant d'Anthropophages capables de dévorer les autres hommes [b]. Mais lorſque nous avons été mieux informés, nous n'avons plus trouvé d'Amazones; à moins que de longs cheveux & le manque de

[a] Chalcond. lib. 2. p. 49. [b] V. P. Mart. Ang. Ocean. p. 2. 4. &c. Purch. l. 2. p. 34. 51. 71. 79.

de barbe ne métamorphoſent des hommes en femmes. Il faut, ou que les Eſpagnols aïent été effrayés en les voyant, ou que par vanité ils ſe ſoient fait un mérite de répandre des bruits étonnans, ou qu'amateurs de l'or du païs ils en aïent repréſenté les habitans comme des monſtres, afin de poſſéder ſeuls les richeſſes qu'ils y avoient découvertes. Ces exemples doivent nous ouvrir les yeux ſur l'Hiſtoire ancienne. Sans doute Hérodote & Diodore furent trompés par des relations auſſi fabuleuſes; & il ne leur fut pas ſi facile de revenir de leurs erreurs.

Je ne finirois pas, ſi je voulois faire un détail de tout ce qu'on nous a raconté d'incroïable. C'eſt pourquoi je ne m'y arrête point. Le peu que j'en ai dit, ſuffit pour montrer combien on nous a impoſé, même ſur les faits qui ſont les matieres les plus certaines. Si nous voulions entrer dans les Secrets d'Etat & dans les Cabinets des Princes, nous ſerions envelopés de ténèbres encore plus épaiſſes. Néanmoins c'eſt-là où il y a le plus à apprendre; & c'eſt ce qu'un Hiſtorien devroit approfondir davantage. Les choſes de fait ſont apparentes; chacun

peut en prendre connoiſſance. Il n'en eſt pas de même des raiſons & des vûës politiques ; ce ſont des Secrets cachés au vulgaire, & que pénètre ſeulement la plus ſubtile intelligence. Tout le monde peut connoître l'heure à l'éguille du Cadran : mais il n'y a que peu de perſonnes qui connoiſſent les reſſorts & les mouvemens de l'horloge. Ces perſonnes dans un Etat ſont les Miniſtres. Souvent même y a-t-il des reſſorts qui leur échapent ; car les raiſons que les Princes leur communiquent, ne ſont la plûpart du temps que des prétextes & des couleurs. Ils déclarent plutôt ce qu'ils veulent donner à penſer, que leurs véritables penſées. Mais je m'écarte de mon ſujet.

Je ferai encore une remarque, avant que de finir. Quoique l'Hiſtoire ſoit déja pleine de défauts, elle ſe corrompt encore tous les jours par une nouvelle maniere de l'écrire. Je veux parler des *Hiſtoires ſecretes*, *des Eſpions Turcs*, & d'autres Livres de pareille eſpece. Un certain air de vérité, joint à toutes les fauſſetés qu'ils renferment, impoſe aux gens crédules. Il y en a préſentement une ſi grande

grande quantité, que ſans des connoiſſances particulieres, on ne ſauroit diſtinguer les pièces vraies & recevables d'avec les fauſſes & celles qu'il faut rejetter. J'y ajoûterai *Varillas*, *Maimbourg*, & d'autres François. Leurs Livres approchent plus du Roman, que de l'Hiſtoire: il ſemble que ces Auteurs veuillent moins inſtruire le Lecteur que l'amuſer. Ils fardent les objets, ils les déguiſent; & lorſqu'ils manquent de Héros, ils en font.

Je ne me ſuis attaché dans ce Chapitre qu'à examiner une ſeule des conditions de l'Hiſtoire qui eſt la vérité. Si je recherchois dans les Auteurs toutes celles que Voſſius & le Pere Le Moyne requierent, nous aurions peu d'Hiſtoires, & peut-être n'en aurions-nous pas une. Le Pere Le Moyne eſt un des derniers qui ont traité de cette matiere. Ses regles ſont impraticables. Il eſt ſi ſcrupuleux dans ſes approbations, qu'il n'admet * que quatre Hiſtoriens parmi les Romains, & encore moins parmi les Grecs, & tous lui paroiſſent imparfaits. Ses ſcrupules vont plus loin à l'égard des Modernes;

* Diſc. 1. Ch. 2.

dernes : mais il y auroit eu dequoi s'étonner, s'il n'avoit pas mis au rang des Hiſtoriens deux ou trois Peres de ſa Compagnie, Maffée, Strada & Mariana, qu'il juge à propos de comparer à Tacite & à Tite-Live. Il nous fait eſperer une Hiſtoire de ſa façon, & nous a marqué la méthode qu'il ſe propoſe de ſuivre : mais ſi nous jugeons de ſon exactitude par le parallele qu'il fait ſans ceſſe entre la Poëſie & l'Hiſtoire ; & de ſon deſintereſſement par la prévention qu'il a pour ſa Compagnie, nous ne devons pas attendre qu'il ſurpaſſe ceux qui l'ont précédé. Ses promeſſes ne m'empêcheront pas de finir ce Chapitre comme il finit ſon Livre, en diſant *qu'il ne paroîtra d'Hiſtoire accomplie, qu'en l'année où l'on trouvera le mouvement perpétuel & la pierre Philoſophale.*

Je n'ai point touché à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. C'eſt la plus certaine après l'Hiſtoire ſacrée. La certitude en eſt évidente dans les principaux points de notre Religion, comme ſont le Canon des Livres de la Sainte Ecriture & le Symbole. Car outre l'autorité des Auteurs Eccléſiaſtiques qui en parlent, ils ſont inſérés dans les Dé-

Définitions ou Canons de pluſieurs Conciles, tant Généraux, que Provinciaux. De ſorte qu'en cela nous avons, pour ainſi dire, le témoignage de tout le Peuple Chrétien. L'importance de ces matieres ne permet pas de ſoupçonner la ſincérité des Ecrivains; & elles ont un degré de vérité qui eſt infiniment au-deſſus de tout ce que nous avons de plus conſtant dant l'Hiſtoire profane. Celle-ci cependant, malgré tous ſes defauts, a plus de certitude que beaucoup d'autres Sciences.

CHAPITRE XI.

De la Chronologie.

LA Chronologie & la Géographie ont toûjours été regardées comme les deux yeux de l'Hiſtoire. Si vous la privez des lumieres de l'une & de l'autre, elle eſt couverte de ténèbres; & ſans le jour qu'elle en reçoit, ce n'eſt qu'un monceau de matiere indigeſte: elle ne touche ni ne réveille l'eſprit; & la lecture n'en eſt ni utile ni agréable. Une ſimple relation ſans

circonſtances eſt bien peu intéreſſante: le temps & le lieu en ſont toute la beauté; & ſi ces ſecours lui manquent, elle eſt inſipide & peu touchante: mais comment le temps & le lieu ſont-ils marqués dans les Hiſtoires qui nous reſtent? c'eſt ce que nous allons examiner.

Je ne m'arrêterai point ſur les temps fabuleux; & je crois qu'on peut donner ce nom aux Antiquités de la Chine, de l'Egypte, & de la Chaldée. Iſaac Voſſius a entrepris de prouver celles de la Chine; & le Chevalier *Marsham* a tâché de mettre en ordre les Dynaſties d'Egypte: mais il eſt tellement impoſſible d'avoir des preuves après un temps ſi éloigné; & ils font tant de ſupoſitions, que leurs ſyſtêmes dépendent entiérement du caprice des ſuffrages. Dans quelque vûë que ces Auteurs ayent travaillé, je ne crois pas qu'ils ayent rendu ſervice à la Religion. Il en eſt, ce me ſemble, de leurs opinions, comme d'une Hypotheſe de Philoſophie: Eſt-elle une fois avancée? nos Philoſophes la ſoutiennent par des argumens plauſibles; ils tâchent de répondre à toutes les objections qu'on y peut faire:

faire : mais leur principe n'en eſt pas moins une fiction. De même nos Chronologiſtes éludent aſſez bien une objection ; ils donnent aux choſes un ordre ſpécieux, quoiqu'ils bâtiſſent en l'air.

Nous trouvons, je l'avouë, une Chronologie plus certaine chez les Grecs : mais il ne faut pas remonter bien haut : car ſi on recherche leurs premieres Antiquités, on n'y voit pas plus clair que dans toutes les autres du Monde. Les Athéniens, qui étoient les plus éclairés des Grecs, ne ſavoient rien de leur extraction. Selon eux, ils ne la tenoient d'aucun autre Peuple. Ils étoient enfans de la Terre, ou ils n'avoient aucune origine. Vient-on à leur temps Hiſtorique? on a peine à démêler leurs époques : car leur Chronologie n'eſt pas ſi ancienne que leur Hiſtoire : c'eſt ce qu'a obſervé le Chevalier *Marsham*. Il a fait * voir que les Grecs n'entendoient rien du tout à la Chronologie, & qu'ils n'avoient point l'art d'arranger les temps. L'inégalité de leurs années, & la variété de leurs périodes & de leurs Cycles cauſoient néceſſairement

* Chron. Can. p. 14, 119.

une grande confuſion. Comme ils n'avoient point de regle ſûre pour ſe conduire, il étoit impoſſible qu'ils fiſſent de juſtes ſupputations. Ce dérangement rendoit incertain le temps de leurs Fêtes annuelles. Ariſtophane dit agréablement * à ce ſujet, que les Dieux eux-mêmes n'en ſavoient pas les jours : il les introduit ſur la Scene, ſe plaignans de la Lune, qui ne les avertiſſoit pas à propos de ces temps de plaiſir : ce qui leur faiſoit manquer les Feſtins publics, & les obligeoit ſouvent de retourner affamés au Ciel.

Meton remédia le premier à ces inégalités. Les temps furent réduits à une régularité paſſable par cette fameuſe période de dix-neuf ans, de laquelle il eſt inventeur. Les Athéniens la reçurent avec tant d'applaudiſſement, qu'ils la placerent en grands caracteres d'or au milieu de la Place publique ; & c'eſt de-là qu'elle a eu ce nom ſi célèbre de Nombre d'or. Cette période n'étoit pourtant pas ſi exacte, qu'il n'y eût à réformer : auſſi fut-elle rectifiée dans la ſuite par *Calippus* & par *Hipparchus*. Ces changemens marquent combien les ſupputations

* Ap. Seld. Mar. Arund. p. 233.

tions des Grecs ont été d'abord irrégulieres. On pourroit croire qu'ils n'ont pas été les premiers Auteurs de cette découverte, ſi par la loüange que les Arcadiens ſe donnoient, d'être plus anciens que la Lune, ils vouloient faire entendre qu'ils avoient formé un ſyſtême d'années lunaires avant les Grecs : mais peut-être goûtera-t-on davantage l'origine que Scaliger donne à cette Antiquité prétenduë des Arcadiens [a].

La diſtribution des temps n'étoit pas mieux reglée chez les Romains. On s'eſt étonné qu'ils euſſent tant d'opinions différentes ſur l'époque de la Fondation de leur Ville. Onuphre [b] en rapporte ſept, la plupart appuyées d'autorités remarquables. Pour moi, je ne ſuis pas ſurpris de cette contrariété, lorſque je conſidere l'obſcurité de l'Hiſtoire ancienne des Romains, & la diverſité de leurs ſupputations. Loin de ſonger à marquer le temps de leur établiſſement, ils ne penſerent pas même à regler les années par le cours du Soleil ou de la Lune.

Romulus inſtitua une année, telle

[a] Proleg. ad Emend. pag. 3.
[b] Comment. ad Faſt. pag. 15.

qu'on pouvoit l'attendre d'un Prince adonné aux armes, & qui regnoit ſur un Peuple non lettré : elle étoit compoſée de dix mois, commençant en Mars, & finiſſant en Decembre [a]. Il ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'elle étoit plus courte que l'année naturelle, & qu'elle n'égaloit pas le cours du Soleil : mais apparemment il fut incapable de la rectifier, ou il ne s'en mit pas en peine. Si l'on fit quelque intercalation, ce fut ſans précautions & ſans regles. Enfin l'année *de confuſion* ſeroit bien-tôt arrivée, ſi le Roi ſucceſſeur de Romulus n'avoit eu plus d'inclination pour les occupations tranquiles de la paix, que pour le tumulte de la guerre.

Numa prit le Calendrier, où Romulus l'avoit laiſſé. Je ne m'arrête pas au ſentiment de quelques-uns [b], qui ont crû que Pythagore l'avoit aidé ; ce qui doit paſſer pour un Anachroniſme. Mais il me ſemble qu'il réduiſit l'année dans un meilleur ordre qu'un ſiècle ſi peu éclairé ne donnoit lieu de l'eſperer ; ajoûtant les deux mois qui manquoient à l'année de

[a] V. Blondel. Hiſt. du Cal. Rom. l. 3. c. 1.
[b] Blondel. ibid. chap. 2.

de Romulus, & faiſant faire les intercalations néceſſaires pour conſumer les jours ſuperflus. Néanmoins, ſoit par l'imperfection de ce Calendrier, ſoit par la négligence des Pontifes qui devoient veiller à l'interpoſition des jours extraordinaires, ſoit enfin que ces deux cauſes concouruſſent enſemble au deſordre, il eſt certain que du temps de Jules Céſar, l'année étoit ſi dérèglée, que les mois avoient rétrogradé. L'Hiver arrivoit en Automne; on trouvoit l'Eté au Printemps; & ſi ce Prince n'y eût remédié, l'Hiver auroit remonté à l'Eté.

En qualité de Souverain Pontife, il entreprit une réformation générale: il appella pour ce ſujet auprès de lui Soſigene, qui étoit un ſavant Aſtronome de ce temps-là. Après qu'il eût fait écouler tous les jours irréguliers dans une année qui eût quinze mois, ſelon Suétone, ou quatre cens quarante-cinq jours, ſelon Cenſorin, & qui fut nommée l'année *de confuſion*, le Calendrier parut être bien reglé. Il n'étoit pourtant pas aſſez exact, nonobſtant la capacité du Réformateur; car en moins de mil trois cens ans depuis le Concile de Nicée, il ſe déran-

gea

gea encore; & du temps de Grégoire XIII. on remarqua qu'il n'étoit pas d'accord avec les Cieux, & qu'il y avoit une différence de dix jours par rapport au cours du Soleil, & de quatre jours par rapport à celui de la Lune. Cela donna lieu à ce Pape de faire une nouvelle réformation en l'année mil cinq cens quatre-vingt-deux, que l'on nomme l'année de *correction*.

On a frappé des Médailles en mémoire de ce nouveau Calendrier. Il a ſemblé ſi parfait, qu'on lui a donné le nom de Calendrier perpetuel. Cependant il y auroit de la témérité à ſoutenir que l'exactitude en eſt ſi grande, qu'on n'y doive rien changer à l'avenir. On ſait que peu après qu'il eut paru, il fut cenſuré. Scaliger & Calviſius prétendirent en avoir découvert les defauts. Clavius un de ceux qui y avoient eu le plus de part, en fit l'Apologie: mais ſelon Scaliger *, avec ſi peu de ſuccès, que ce Calendrier auroit beſoin d'un nouvel Apologiſte.

Pour établir une regle invariable ſur les mouvemens du Soleil, il faudroit qu'ils fuſſent parfaitement égaux & ré-

* Scaliger. An. p. 51.

réguliers, même juſqu'aux minutes, aux ſecondes, &c. Puiſqu'il n'en eſt pas ainſi, ſuivant les plus juſtes calculs, on ſe flatte en vain d'une perfection, à laquelle il eſt preſqu'impoſſible d'atteindre. Au reſte ce Calendrier n'étant pas reçu plus generalement qu'il ne l'a encore été, vraiſemblablement il ne ſervira qu'à cauſer de la confuſion. Comme il ne s'étend guere au-delà des Royaumes qui ſont ſous l'obéïſſance du Pape; & que l'on ſuit le Calendrier Julien dans la plûpart des autres parties Chrétiennes de l'Europe, ce ſera dans quelques centaines d'années un travail pour les Critiques, que les conteſtations qui s'éleveront ſur les dates par rapport au vieux & au nouveau ſtile.

Ce récit hiſtorique des temps marque ſuffiſamment l'incertitude de la Chronologie. Si nous voulons en avoir une autre preuve, paſſons des temps aux hommes. Scaliger & le Pere Petau ſont ceux qui ont le plus aprofondi cette Science. Le premier s'y eſt donné des peines prodigieuſes, comme il eſt aiſé de le remarquer dans pluſieurs de ſes Ouvrages. A conſide-

rer

rer la grande opinion qu'il eut de ſon Livre *de Emendatione temporum*, & l'éloge que les Savans en firent, traitant cette piece de divine & d'immortelle ; ne ſe ſeroit-on pas imaginé qu'il avoit démêlé toutes les difficultés renfermées dans la ſupputation des temps, & qu'il n'y reſtoit plus rien à éclaircir ? Cependant il n'y avoit pas long-temps que cet Ouvrage Divin avoit paru, lorſque le Pere Petau l'examina. Ce Religieux qui avoit autant travaillé ſur la Chronologie, que Scaliger, ne lui donne pas des louanges outrées ; il fait voir au contraire que cet Auteur ſi vanté avoit été dans un égarement preſque continuel. Il employe une grande partie de ſa *Doctrine des Temps* à la réfuter. A peine y a-t-il un Chapitre dans ſes cinq premiers Livres, où il ne cite Scaliger, & ne découvre les fautes & les bévûës infinies de ce Chronologiſte. En un mot le Livre du Pere Petau pourroit auſſi bien être intitulé *Réfutation de Scaliger*, que *Doctrine des Temps*. Selon lui, Scaliger n'a preſque rien fait de bien, ou qui mérite quelque attention, ſi ce n'eſt ſur la Période Julienne ; & après lui avoir fait grace de

cette

cette loüange, il ne veut pas le reconnoître pour l'inventeur de la Méthode, qui explique cette Période : mais il l'accuſe de l'avoir dérobée aux Grecs *. Quand même on ne lui en auroit pas diſputé l'invention, que d'ailleurs on attribuë peut-être avec plus de juſtice à un de nos compatriotes Evêque d'*Hereford*; ce n'eſt après tout qu'une meſure commune, à laquelle on peut ajuſter les autres Périodes; & qui ſert comme un inſtrument pour ſe regler; mais ce n'eſt pas une Période véritable, ni une découverte qui dévelope l'obſcurité des temps, puiſqu'ils reſtent toûjours dans la même incertitude. Ainſi Scaliger n'a rien découvert, du moins rien de conſidérable, ou bien le Pere Petau lui a fait un reproche très-injuſte. Pour leur rendre juſtice à l'un & à l'autre, il faut dire qu'ils ont fait tous deux beaucoup de fautes, quoiqu'ils aſſûrent

* *Ac profectò in tot ſcriptis ab eo Chronologicis libris, nihil fere eſt, quod momentum aliquod ad rem ullam habeat, quodque reprehenſionem effugiat, præter particulam iſtam, quâ Julianæ Periodi methodum explicavit: quanquam in eo caſtigandus eſt non-nihil Scaliger, quòd ſe Periodi illius inventorem, ac methodi fuiſſe glorietur; hanc enim à Græcis tranſtulit.* Doct. Temp. lib. 9. cap. 1.

rent que pluſieurs de leurs calculs ſoient auſſi évidens, que des démonſtrations Mathématiques.

La Chronologie a occupé bien des Savans dans le dernier ſiècle, parce qu'apparemment la réformation du Calendrier Romain les avoit portés à s'y appliquer, & principalement à la partie méthodique de cette Science. On n'en a pourtant pas négligé la partie hiſtorique. Depuis peu le Pere Pagi y a excellé. Sans m'arrêter à ſes autres découvertes, il a fait ſur les *Quinquennales*, ſur les *Decennales*, & autres Fêtes des Romains, une Obſervation qui a bien ſervi à éclaircir leurs faſtes, & il a convaincu d'erreur Scaliger, le Pere Petau, Baronius, & la plûpart des Hiſtoriens & des Chronologiſtes, qui ont écrit avant lui. On verra avec le temps quelle ſera la durée de ſon obſervation. Il me ſemble qu'il ſe donne trop de gloire, lorſqu'il la compare à la découverte des Indes Occidentales par Chr. Colomb. *

L'Evêque de Cheſter a écrit dans le même temps, & n'a pas moins réüſſi que le Pere Pagi. Il s'eſt ſervi utilement

* Pagi, Diſſert. Hypat. p. 6.

lement de quelques Ecrits oubliés ; & les remarques qu'il a faites ſur la Vie de Plotin par Porphyre, ont donné beaucoup de jour à une partie fort obſcure de l'Hiſtoire, comme on le peut voir dans ſes Annales de ſaint Cyprien. Mais je n'eſtime pas tant ſes Oeuvres poſthumes ſur la Chronologie ; car tel eſt le pouvoir de la prévention, même ſur les plus honnêtes gens. On connoît aſſez Eutychius, qui vivoit dans le dixieme ſiècle. Notre Evêque dans ſon Apologie des Epîtres de ſaint Ignace [a], l'avoit repréſenté comme un Auteur trop moderne, & qui n'avoit eu aucune connoiſſance des affaires de ſon Egliſe, comme un Hiſtorien Arabe, plein de rêveries, & ſe contrediſant lui-même. Néanmoins ce Prélat dans ſon ouvrage ſur la ſucceſſion des Papes, où l'opinion d'Eutychius lui eſt utile, n'a plus la même penſée de cet Auteur ; il le trouve très-inſtruit des affaires de l'Egliſe de Rome, qu'il lui avoit reproché de ne pas connoître [b]. Il eſt même ſi prévenu en faveur d'Eutychius, qu'il abandonne nos Auteurs Grecs

a Par. 1. cap. 1.
b Oper. Poſth. Diſ. 1. c. 14.

Grecs & Latins pour le ſuivre ; mais il devoit s'en tenir à ſon premier ſentiment : car la plupart de ceux qui ont examiné Eutychius, le mépriſent ; & en effet il ne mérite pas d'être eſtimé. Mr. Selden eſt le ſeul qui pour ſatisfaire à ſa mauvaiſe humeur contre les Papes, ne l'ait pas rejetté. Il nous a donné une partie de cet Auteur, & il a encouragé le Docteur *Pocock* à mettre le reſte au jour.

On nous a fait concevoir dans ces derniers temps de grandes eſpérances ſur les Médailles & ſur les Inſcriptions. *Spanheim*, célèbre par ſon Livre *de uſu Numiſmatum*, a expliqué fort au long l'uſage des Médailles * dans la Chronologie. Du Cange & Vaillant en ont montré l'utilité, l'un par des exemples ſur les Empereurs de Conſtantinople, & l'autre par ſon Hiſtoire des Seleucides. Un troiſieme a été plus loin ; & avec quelques Médailles obſcures de la famille d'Hérode, il a non ſeulement révoqué en doute l'autorité de Joſeph & de pluſieurs autres de nos meilleurs Auteurs ; il les a même accuſés d'impoſture. Quel fond peut-on faire après tout ſur une

* De Uſu Numiſm. p. 859.

une Légende ou une Inſcription, dont le ſens & la date ſont changés par l'altération du moindre trait ? D'ailleurs puiſqu'Annius de Viterbe a ſuppoſé d'amples Hiſtoires, n'eſt-il pas à préſumer qu'il y a eu auſſi des Médailles ſuppoſées ? mais cela n'eſt que trop certain. Il y en a même de ſi bien contrefaites, qu'elles valent autant que celles qui ſont originales. Quant aux Inſcriptions, on ſait que la flaterie s'en eſt toûjours ſervie, pour donner aux Princes & aux hommes illuſtres des loüanges exceſſives. Les Médailles & les Inſcriptions de Domitien furent ſuprimées après ſa mort, parce qu'il n'avoit pas mérité les honneurs qu'on lui avoit rendus pendant ſa vie.

CHAPITRE XII.

De la Géographie.

UNE perſonne, qui ſans ſavoir la Géographie verroit dans les Poëtes combien de temps Ulyſſe & Enée employent à leurs voyages, & qui feroit attention à la diverſité de leurs routes

routes & aux dangers qu'ils courent errans de rivage en rivage, s'imagineroit peut-être qu'ils ont parcouru la plus grande partie du Monde habitable. Cependant à peine l'un de ces Héros a-t-il passé la Mer Egée; & il est certain qu'aucun des deux n'a été plus loin que le Détroit de Gibraltar. C'est-là que se termine notre ancienne Géographie, qui n'a pas laissé d'être assez fameuse, malgré son peu d'étenduë. Les Poëtes ont été prudens de rester au Détroit: car s'ils l'avoient fait passer à leurs Héros, ils eussent couru risque de les perdre. Tout ce qui étoit au-delà, étoit païs inconnu pour eux. Cela ne doit point nous surprendre dans les Poëtes. Les Historiens & les Géographes anciens n'en savoient pas davantage. Hérodote ne * sait plus où il en est, quand il passe le Détroit. Posidonius & Artemidore y placent le coucher du Soleil. Aristote, comme Philosophe, veut aller un peu plus loin. Il prétend que les *Indes* confinent aux Colonnes d'Hercule: mais elles en sont si éloignées, qu'il semble que les *Indes* ayent été un nom commun, dont les Anciens

* Herod. lib. 2. Strab. lib. 3. ad init.

ciens couvroient leur ignorance. Ils appelloient *Indes* tout ce qu'il y avoit de terres au-delà de leur connoiſſance. Strabon dit à ce * ſujet, que tous les Géographes qui l'ont précédé, n'ont écrit que des menſonges.

Je ne veux pas faire un détail des erreurs des Anciens, ni montrer comment ils ont confondu les Régions mêmes dont ils étoient aſſez voiſins; comment ils ont mêlé la Terre & la Mer, comment quelques-uns d'eux ſe ſont trompés à l'égard de la Méditerranée, & l'ont jointe avec le Golfe Perſique; comment on a fait couler les Mers du Nord dans la Mer Caſpienne, qui n'eſt qu'un Lac; & comment on a fait un Lac de celle d'Arabie, qui ſe communique à l'Océan. Les Curieux trouveront une moiſſon abondante de ces fautes dans les trois premiers Livres de Strabon.

Cet Auteur à la vérité a corrigé pluſieurs de ceux qui l'avoient précedé; il a été plus exact qu'eux; mais il ne l'eſt pas encore aſſez; il eſt trop Hiſtorien pour être bon Géographe. De plus il manque de Tables & de Cartes; & comme il n'a point de con-

* Lib. 2.

noiſſance des Longitudes ni des Latitudes, ſans quoi il eſt preſqu'impoſſible de marquer la juſte ſituation des lieux; au défaut de ces guides, il ne peut tenir qu'une route incertaine. Il en eſt de même des Géographes qui ont vêcu avant ou peu après lui.

L'honneur de traiter la Géographie avec art, & de la réduire en ſyſtême, étoit reſervé à Ptolomée. Par des regles de Mathématiques, qu'il a ajoûtées à la méthode hiſtorique, qu'on avoit ſuivie auparavant, il nous a donné le Monde d'une maniere bien plus intelligible. Il s'eſt ſervi, pour le décrire, de principes plus certains; & fixant la poſition des lieux par leur Longitude & par leur Latitude, il a découvert les fautes des autres, & nous a laiſſé en même temps un moyen de découvrir les ſiennes. Sans que je les cite, on en verra les plus conſidérables dans la Mappemonde d'*Agathidémon*, imprimée avec les Oeuvres de Ptolomée. C'eſt la premiere que nous ayons de cette eſpece. Il eſt divertiſſant d'examiner quelle idée on avoit alors du Monde, quoiqu'on en crût la découverte aſſez exacte par les travaux de Ptolomée. Cette idée n'étoit

pas

pas fort juſte, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir. Entre autres erreurs, il s'eſt tout-à-fait trompé à la ſituation de la Grande Bretagne. La Scandinavie, qui eſt une grande Preſqu'Iſle, eſt ſeparée du Continent. Il n'en fait qu'une petite Iſle fort étroite. Selon lui, l'Afrique eſt ſans bornes ; & il ne marque point d'Iſthme entre la Méditerranée & la Mer Rouge. S'étonnera-t-on après, ſi les *Indes* ſont éloignées de leur véritable poſition ?

Je ne parle pas d'une infinité d'erreurs moins grandes. Combien un habile Géographe moderne en a-t-il remarqué * dans une ſeule partie de l'Europe ? Et combien en pourroit-on montrer davantage dans les autres ? Si Ptolomée ſe trompe groſſierement en décrivant l'Iſle de Cypre, qui eſt proche d'Alexandrie, & preſqu'à ſa porte, on ne doit pas être ſurpris qu'il ait manqué la Scandinavie & la Grande Bretagne. Au reſte ce n'eſt pas un jugement qui faſſe honneur à Cluvier, que de préferer à Ptolomée pour la ſituation des lieux Pline qu'on

* Cluver. German. Antiq. Præf.

n'a pas eſtimé fort exact ; & pour l'Hiſtoire Strabon à Pline & à Ptolomée.

Il a paru depuis peu une Géographie fondée ſur les Antiquités Phéniciennes. Le titre en étoit aſſez brillant, pour éblouïr les hommes. On auroit dit qu'elle alloit aſſujettir les opinions, & qu'une entrée ſi pompeuſe ſuffiſoit pour la mettre en vogue dans le Monde. L'Auteur eſt un homme illuſtre : mais quand il veut établir ſes Antiquités Phéniciennes, il commence par ſe plaindre qu'il manque de Monumens * ; & il eſt obligé d'en emprunter des Grecs. Ainſi nous ne ſommes pas plus avancés. Car quels ſont ces Monumens ? quelques fragmens, par leſquels il ſemble en géneral, que les Phéniciens ont fait de longs voyages, & qu'ils ont été dans des païs éloignés. De quelle utilité ces voyages nous ſont-ils, s'il ne nous en reſte ni Cartes ni Journaux ? Je tombe d'accord que cet Auteur fait ordinairement dériver d'une racine Phénicienne un mot, ou le nom d'un lieu ; en quoi ſes conjectures ſont aſſez bien fondées :

* Præf. ad Chan.

dées : mais cela ſuffit-il pour établir une Géographie ? S'il ne faloit rien de plus, Goropius Bécanus en feroit autant pour la Langue Hollandoiſe, & le Pere Pezron pour * la Celtique. En un mot il n'y a aucun des païs qui prétendent avoir une Langue originale, où un viſionnaire ne puiſſe rendre le même ſervice à ſa nation. *La Géographie ſacrée*, qui eſt le titre du Livre dont je parle, me fait reſpecter ſon Auteur. Je conviens, ſans héſiter, qu'autant qu'elle eſt ſacrée, elle eſt pareillement vraie : mais lorſqu'il quitte Moyſe, il abandonne ſon guide ; & les Phéniciens n'ont pas plus erré que lui.

Je ne veux point entrer ici dans le parallele des Anciens & des Modernes. Ils ſont égaux pour moi. Mais par rapport au ſujet que nous examinons, l'avantage des Modernes eſt trop viſible pour le diſſimuler. Ils ſe ſont ouvert un paſſage à un Monde inconnu aux Anciens. Ces parties du vieux Monde que l'on croyoit inhabitables, ſe trouvent habitées ; & les chaleurs de la Zone torride ſont temperées par des pluies rafraichiſſantes,

* Le Bas Breton.

par des vents frais & continuels, par des nuits froides, par le coucher direct du Soleil, & par l'interpoſition de tout le corps de la Terre. On ne conteſte plus, comme autrefois, qu'il n'y ait des Antipodes. *Magellan* & *Drake* ont fait le tour de la Terre; & on n'a pas tant parlé d'eux que des Phéniciens & des Grecs, qui n'avoient côtoyé que la Mediterranée. Néanmoins ne concevons point trop de vanité de nos découvertes. Il reſte encore une aſſez bonne partie du Monde à découvrir, pour ſervir d'écueil à nôtre ambition.

Je ne penſe pas, comme un Auteur François *, qu'il y ait près d'une moitié du Globe Terreſtre qui nous eſt inconnuë. Mais je me réduis à une quatrieme partie. Il eſt conſtant qu'il y a au Sud un vaſte Continent, où l'on n'a point encore pénetré. Je ne ſai s'il nous ſeroit fort avantageux de le connoître. Les Hollandois qui ſe ſont avancés, à ce qu'ils prétendent, juſqu'au ſoixante-quatrieme degré de latitude Méridionale, y ont obſervé des montagnes couvertes de neige. Les glaces couvrent en Avril le Détroit de

* La Mothe-le-Vayer, vol. 1. p. 825.

de Magellan, qui borne au Midi l'Amerique Meridionale. Par conſéquent les Regions qui ſont plus avancées vers le Pole Antarctique, doivent être auſſi froides & auſſi ſtériles, que les climats du Nord le ſont de nôtre côté. On ignore quelles ſont les limites de l'Amerique Septentrionale vers le Nord; & il eſt incertain ſi cette partie du nouveau Monde eſt une grande Preſqu'Iſle, ou un vaſte Continent.

On a fait le tour de l'Afrique depuis la Mediterranée juſqu'à la Mer Rouge; & hormis l'Égypte & l'Abiſſinie, on n'en connoît guere plus que les Côtes. On n'en a pas examiné ſuffiſamment l'intérieur, ou bien, l'on n'en a fait que des deſcriptions imparfaites. Ce ſont des païs ſauvages & incultes, où les Marchands n'ont pû être attirés par l'eſpérance du gain, ni les Miſſionnaires par leur zele.

Quel circuit prodigieux faut-il faire, pour parvenir aux extremités de l'Aſie! On épargneroit la moitié du chemin, des frais & du temps, ſi l'on pouvoit découvrir par le Nord un paſſage à la Tartarie & à la Chine. Il eſt vrai qu'on a ſouvent tenté cette

route; mais ſans ſuccès. Ceux qui s'y ſont hazardés, y ont péri; & je crois que ce ſera toûjours le *Nec plus ultrà* des plus hardis Voyageurs. Car à quels périls ne ſont-ils pas expoſés, ſoit par la rigueur des vents dans ces climats exceſſivement froids, ſoit par des montagnes de glace qui ſe rencontrent ſur ces Mers, & qui ſont les écueils le plus à craindre, ſoit enfin par la difficulté de faire route dans des nuits qui durent des mois entiers, & ſans avoir de clair de Lune pour ſe conduire? Parlerai-je d'une longue chaîne de Montagnes, qui s'étend dans la Mer de Tartarie, & que nos derniers Miſſionnaires * ont obſervée: le Cap n'en a point encore été doublé, & ſelon les apparences il ne le ſera jamais. On eſt en doute ſi ces Montagnes ne s'étendent point juſqu'à la Côte oppoſée de l'Amerique, & ſi elles ne joignent pas l'Amerique au Continent d'Aſie. Ainſi nous ne connoiſſons point les limites ni de l'Aſie, ni de l'Amerique de ce côté-là.

Il y a un autre defaut dans notre Géographie; c'eſt que la véritable Longitude des lieux ne ſoit point fixée.

* Le Comte, Mémoir. Lett. dern.

xée. On a pris depuis peu différentes voyes pour y remédier. On s'eſt ſervi de Pendules exactes. On a obſervé les Immerſions & Emerſions de Jupiter : mais on n'a pas trouvé ces moyens tout à-fait infaillibles. C'eſt pourtant la ſeule cauſe de l'erreur, qui nous a fait placer la Chine dans nos Cartes à cinq ou ſix cens lieues de France plus loin qu'elle n'eſt véritablement [a], & qui nous a fait remplir ce vuide d'un païs imaginaire. Voſſius amateur de Paradoxes, qui a donné à l'ancienne Rome plus de ſoixante-dix Milles de circuit, & quatorze millions d'Habitans [b], a encore plus éloigné la Chine. Les Miſſionnaires Jeſuites ont prétendu corriger cette faute par les obſervations Mathématiques, dont nous venons de parler : mais Voſſius n'a pû pénétrer la force de leurs raiſonnemens ; & je doute fort que l'on s'en fût rapporté à eux, ſi le différent n'avoit été terminé d'une maniere moins conteſtable par un Miſſionnaire de la même Compagnie [c]. Il a ouvert un paſſage à la Chine par la Moſcovie ; il en a

a Le Comte. 15. *b* Var. Obſervat. p. 23. 34. 168. *c* Avril. lib. 2.

marqué les différens ſéjours, & il a montré par des relations certaines le temps qu'on pouvoit mettre à ce voyage. On n'a pas la même facilité ſur l'Océan ; il n'eſt pas ſi aiſé de le meſurer, ni d'y faire avec nos Téleſcopes des Obſervations auſſi régulieres que ſur la terre ferme. Les Jeſuites eux-mêmes conviennent qu'ils y ſont fort embaraſſés.

Ce qui a cauſé la diverſité des Longitudes de l'Orient, eſt rapporté par Voſſius [a] ; & ce qu'il en dit, peut trouver ici ſa place. Environ dans le même temps que les Eſpagnols firent la découverte de l'Amerique, les Portugais découvrirent les Indes Orientales. Alexandre VI. diviſa le Globe en deux Hémiſphéres ; & par des Bulles ſolemnelles [b] il adjugea la partie Occidentale aux Eſpagnols, & la partie Orientale aux Portugais. A la vérité les Hollandois & les Anglois ne ſe crurent pas obligés de ſe ſoumettre à ſa déciſion. Mais quand les deux Nations qui approuvoient le partage, vinrent à reclamer leurs portions reſpectives, la difficulté fut de fixer les de-

[a] Var. Obſervat. p. 169.
[b] Marian. lib. 27, cap. 3.

degrés de Longitude; & comme le Pape n'eſt point infaillible ſur les calculs de Mathématiques, les Eſpagnols & les Portugais eurent à vuider le différent. Les Iſles Moluques furent le grand ſujet de la conteſtation: les Eſpagnols les revendiquoïent: les Portugais de leur côté prétendoient qu'elles tomboient dans leur lot. On conſulta de part & d'autre des gens experts. Les Géographes Eſpagnols s'y prirent d'une maniere; les Portugais d'une autre; & les deux peuples ſe trouverent ſi éloignés de compte, qu'ils différoient dans leurs calculs de près de quarante degrés, qui ſont une grande partie du Monde entier. Enfin l'opiniâtreté de chaque Nation alla ſi loin, que par des Edits publics on défendit de marquer dans les Cartes Géographiques les degrés & les Méridiens autrement qu'ils n'avoient été fixés. Il s'enſuit de-là que nos Meridiens ſont tombés dans une grande confuſion, pendant que les Longitudes ont été determinées ſi diverſement par autorité abſoluë. Voſſius croit qu'on n'y a pas remedié depuis.

Mais poſons que la Terre ait été exactement meſurée, a-t-elle été dé-

crite avec autant d'exactitude ? Je ne le crois pas. Combien nos Géographes modernes ſont-ils incertains ſur la véritable ſituation des Places anciennes. Ils ne ſont pas plus aſſûrés de la poſition de Babylone [a] Ville autrefois la plus fameuſe de la Terre, que de celle du moindre Village. Souvent même ils s'égarent dans des ſentiers connus. Ferrarius nous a donné un Dictionnaire Géographique, qu'il prétendoit univerſel. Cependant Baudrand l'a tellement augmenté & changé enſuite, qu'on le prendroit pour un nouveau Dictionnaire. Ils ont paſſé tous deux pour ſavans Géographes. Malgré cela, il n'y avoit pas plus d'un an que le dernier avoit publié ſon ouvrage, lorſque Sanſon y fit remarquer * cinq cens fautes ſeulement ſous la lettre *A*.

Nous avons eu depuis en Anglois un Livre de la même eſpece, compoſé par deux perſonnes de mérite. Sanſon ne l'a pas critiqué : mais avec le peu de lumieres que j'ai en Géographie, j'y pourrois montrer, ſous la lettre *A*, de plus grandes fautes qu'il n'y

[a] Luyts. p. 492. [b] Nouv. de la Rep. des Lett. Ann. 1684. p. 310.

n'y en a dans Ferrarius & dans Baudrand. En voici une ſeulement, ils ne font point de différence entre les Iſles Açores & les Iſles Canaries. C'eſt une erreur d'autant plus groſſiere & plus inexcuſable, qu'on place ordinairement le premier Méridien aux Iſles Canaries. Elle n'eſt pourtant pas corrigée dans l'édition revuë & augmentée, ſur laquelle ils avoient eu le temps de faire leurs réflexions.

CHAPITRE XIII.

Du Droit Civil.

C'Est une grande preuve de l'excellence des Loix Romaines, que d'avoir été reçuës chez tant de Nations, & de ſe ſoutenir encore par leur propre force, ſans être appuyées de l'autorité publique. Les Loix des Romains ont ſubſiſté plus long-temps, & ſe ſont repanduës plus loin que leur domination. Leur ſageſſe a fait plus de conquêtes que leurs armes. Cependant il n'y a qu'une ſeule Loi parfaite, à laquelle les hommes ne peuvent toucher, & qui eſt infiniment au-deſſus

des Loix Romaines, quoique celles-ci ſemblent être le chef d'œuvre de la Raiſon.

Les premieres Loix des Romains ont été les Loix des douze Tables, ajoûtées à leurs anciens uſages, & extraites de celles d'Athènes & des autres Villes de Grece reputées ſavantes. C'eſt pourquoi ſi on peut chercher quelque ſageſſe dans les Conſtitutions Humaines, c'eſt-là qu'on devroit la trouver. Ciceron a fait dire à Craſſus [a], au ſujet de ces premieres Loix, qu'elles avoient plus d'autorité, & qu'elles étoient plus utiles, que tous les Livres des Philoſophes. Il ne nous en reſte que quelques fragmens recueillis par *Balduinus*, & par d'autres; & on voit dans ces fragmens des Loix bien dures: par exemple, celle qui permet aux créanciers de couper par morceaux, au défaut de payement, le corps de leur débiteur, pour le partager également entr'eux, n'eſt pas ſeulement cruelle; elle eſt barbare. *Balduinus* lui-même ne ſauroit [b] la citer ſans ſe récrier: Et Quintilien, ſi habile à donner preſque à tout des

[a] de Orat. lib. 1, [b] Com. de Leg. 12. Tab. cap. 46.

des couleurs ſpécieuſes, & qui, comme Romain, étoit engagé à juſtifier cette Loi, cherche plutôt à l'excuſer *, qu'à la défendre. Ce qu'il en dit de mieux, c'eſt qu'elle fut abolie. Ainſi nous la laiſſons avec les autres qui ont eu le même ſort, pour paſſer à celles qui ſubſiſtent encore, telles que ſont les Loix Impériales, & pour examiner par quelles objections on peut les combattre,

Le Droit Civil a deux parties principales; *les Pandectes* qui contiennent les Déciſions des ſavans Juriſconſultes; & *le Code* qui renferme les Decrets des Empereurs Romains. Pour les *Inſtitutes*, elles vont d'ordinaire avec le *Digeſte*, & ne ſont qu'un abrégé, ou une introduction pour ceux qui commencent. *Les Novelles* ſont un ſupplément *au Code*. *Les Fiefs* ne viennent pas originairement des Romains. Ce ſont des Coutumes poſtérieures, dont l'origine n'eſt pas ſi remarquable.

Les Docteurs de Droit prétendent que ſi la Langue Latine étoit perduë, on la retrouveroit dans le Livre des Pandectes; & ils ſe formaliſeront peut-être

* Ap. Bald. ib.

être de ce qu'on leur reproche un ſoléciſme dans le mot *Pandectes*, qu'ils font féminin [a]. La faute eſt légere, mais elle eſt au titre du Livre ; & c'eſt un mauvais début. On ne diſconviendra pas que la plus grande partie des Pandectes ne ſoit écrite avec aſſez de pureté. C'eſt une perfection dont elles ſont redevables à leurs Auteurs, & au ſiècle dans lequel elles ont été écrites. Je ne dis cela qu'après des Critiques, qui ont été aſſez rigides ſur les autres volumes du Droit. Ainſi je ne les contredirai point. Je n'objecterai pas qu'on n'a point regardé l'Empereur qui a fait recueillir les Pandectes comme un Prince diſtingué par ſon érudition. Au contraire il eſt nommé par Suidas ἀναλφάβητος, homme qui ne ſavoit pas l'Alphabet. Quoiqu'il ne fût pas ſavant, il a pû employer des perſonnes éclairées. On ſait que Tribonien a été le grand inſtrument de cet Ouvrage : & l'incapacité de l'Empereur ne diminuë rien de l'autorité de ſes Loix. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que Tribonien eſt plus blâmable que l'Empereur. S'il avoit de l'érudition, il manquoit d'intégrité. Suidas le repré-

[a] H. Steph. de Abuſu ling. G. p. 12.

préſente [a] comme un homme de mauvaiſe foi, qui proſtituant la juſtice, faiſoit des Loix, & les révoquoit pour ſon interêt particulier ; homme qui s'accommodoit à toutes les inclinations, à toutes les paſſions de ſon Prince, & qui le flattoit juſqu'à l'adorer. Je ſai bien que l'autorité de cet Auteur eſt ſuſpecte, en ce qu'il dit de la baſſe complaiſance de Tribonien pour l'Empereur. Auſſi ne m'y arrêterois-je pas, ſi Juſtinien ne prenoit dans ſes Conſtitutions [b] les titres faſtueux, qu'on accuſe Tribonien de lui avoir donnés. Quoi qu'il en ſoit, je n'impute rien à la vanité de cet Empereur ; je cite ſeulement ſes paroles. D'autres en jugeront comme il leur plaira.

Tribonien pouvoit avoir d'ailleurs de bonnes qualités. Mais il me ſemble qu'il n'a pas eu aſſez d'exactitude. Les Pandectes ont été finies en trop peu de temps, auſſi-bien que les autres volumes du Droit ; & il n'y a pas donné tout le ſoin que demandoit un Ouvrage de cette importance. Les Li-

a Suid. ad Tribon.

b V. Conſtitut. de Cod. Conf. & de Conc. Digeſt. ubi, *Divina noſtra*, *Numen noſtrum*, &c.

Livres des Loix s'étoient beaucoup multipliés ; le nombre en montoit à plus de deux mille volumes. Il étoit très-difficile de les lire en pluſieurs années, & plus difficile encore de les comparer & de les concilier. Néanmoins Tribonien avec l'aide de quelques autres Juriſconſultes, débrouilla ce cahos, & finit en trois ans le Digeſte & les Inſtitutes. Il retoucha en même temps le Code, qui vrai-ſemblablement avoit été fait avec trop de précipitation. Sans doute le Digeſte auroit auſſi été plus correct, ſi Tribonien l'avoit revû. L'Empereur lui-même parut ſurpris de cette diligence : il regardoit cet Ouvrage comme un travail infini. Aucun de ſes Prédeceſſeurs n'avoit oſé l'entreprendre, ne croyant pas qu'il fût poſſible de l'achever. Et lorſque Juſtinien le trouve fini au bout de trois ans, ſa ſurpriſe éclate ; il avouë * qu'il ne penſoit pas qu'il en eût falu moins de dix.

Cette précipitation a produit de mauvais effets dans ce grand Ouvrage. Il eſt trop concis en des endroits, & par conſéquent obſcur. En d'autres,

* Conſtitut. ib.

tres, on trouve des repétitions de maximes tirées de différens Auteurs, mais auxquelles il n'y a que les termes de changés. On y rencontre des contrarietés : ce qui étoit preſque inévitable dans une pareille diverſité d'opinions & de réponſes. Quelquefois ce ſont des difficultés que l'on ne peut démêler, & qui proviennent, ou de ce que le ſens eſt imparfait, ou de ce qu'on a eſtropié les Déciſions. Il y a dans le Digeſte & dans le Code des Loix qui ſemblent peu s'accorder avec les Canons de l'Egliſe [a]. Un ſavant Juriſconſulte y a obſervé des defauts [b] encore plus grands. Le Digeſte en grande partie eſt plein de queſtions & d'opinions ſubtiles, qui ſont peut-être plus ſavantes, que d'une véritable utilité dans les uſages & dans les occaſions ordinaires de la vie. C'eſt un aſſemblage confus de maximes, qui n'ont ni ordre ni liaiſon. Enfin les parties d'un corps de Loix devroient être mieux diſpoſées. Budée, Hotoman & Valla ont fait la plûpart de ces remarques.

Il n'y a pas moins à dire ſur le Code

a Windek. Can. & Leg. Conſon. & Diſ.
b Paſq. Recherc. liv. 9. ch. 41.

de. On n'y trouve, ni autant d'élegance, ni autant d'érudition, que dans les Pandectes ; & on y reconnoît plus qu'ailleurs, que Tribonien étoit un homme qui manquoit de lumiere & d'intégrité. Tous les Livres des anciens Juriſtes, d'où on a tiré les Pandectes, ont été perdus, peut-être comme on l'a crû, par la faute de l'Empereur & de Tribonien. Ainſi nous ne pouvons pas bien juger des altérations qu'on y a faites : mais comme nous avons pluſieurs Conſtitutions des Empereurs dans le Code Théodoſien, il nous eſt facile de voir de quelle maniere Tribonien les a extraites dans ſa nouvelle Compilation. Il a fait ſans diſcernement dans les unes, & par ignorance dans les autres, des changemens conſidérables. Il retranche des mots qui déterminent le ſens de la Loi ; & il en ajoûte qui préſentent une nouvelle idée. Il partage une Loi en deux : quelquefois il en réduit deux en une. Il ſe trompe ſouvent au temps, à la date, & même aux noms : circonſtances très-néceſſaires pour bien entendre une Conſtitution. Il y a encore d'autres fautes que je citerois, ſi elles n'étoient rapporr-

portées dans la ſavante Préface, & dans les Avant-propos du Code Théodoſien.

Ce Code eſt utile aujourd'hui à ceux qui veulent acquérir une parfaite connoiſſance des Loix: & il a eu autrefois tant d'autorité, que pendant pluſieurs ſiècles, même depuis Juſtinien, on s'eſt ſervi [a] en Occident de cette Collection. Celle de Juſtinien étoit alors oubliée; & elle auroit couru riſque d'être perduë, du moins ce qu'il y a de meilleur, c'eſt à dire, les Pandectes, ſi elle n'avoit été conſervée dans l'exemplaire de Piſe ou de Florence. C'eſt de cet exemplaire qu'ont été tirées toutes nos copies, qui nous ſervent maintenant [b] de Loi. De ſorte que par une bizarre révolution, le Droit de Juſtinien, qui a été négligé pendant tant de ſiècles, eſt établi préſentement; & le Code Théodoſien eſt en quelque maniere aboli. Celui-ci ne fut ſuivi que juſqu'au regne de Lothaire; & alors le Droit de Juſtinien recouvra cette autorité qu'il a encore de nos jours. Je ne dirai point ici lequel mérite la préférence.

Le

[a] V. Seld. Diſ. ad Flet. cap. 5. V. Paſq. Rech. liv. 9. ch. 36. [b] Ant. Auguſt. Emend. l. 1. c. 1.

Le temps, le hazard & le caprice en décideront peut-être.

Ce qui eſt conſtant, c'eſt que le Droit de l'Empereur Juſtinien n'a pas été d'abord eſtimé autant qu'il l'a été depuis. A peine a-t-il paru, qu'il a été négligé. L'on a même douté qu'il ait regné [a] juſqu'à la mort de ce Prince. Mais quand nous en conviendrions, il eſt toûjours certain que cette autorité n'a pas duré long-temps, puiſque les Empereurs Baſile & Leon réduiſirent en abrégé & réformerent le Droit de Juſtinien, de même que Juſtinien avoit réformé celui des autres. Les Loix de ces deux Empereurs furent établies dans l'Orient ſous le titre de *Baſiliques*, & s'y maintinrent juſqu'à la ruine de cet Empire, tandis que le Code Théodoſien étoit la Loi commune de l'Occident. Ainſi à juger des choſes par leur durée ou par leur ſuccès, nous ne devons pas avoir une grande opinion des Loix de Juſtinien, puiſqu'elles n'ont point encore eu un regne bien long ni bien ſuivi : & ce qui eſt de plus ſurprenant, on ſeroit peut-être embaraſſé de dire en quel crédit elles ſont aujour-

a Paſq. Rech. l. 9. c. 33.

jourd'hui. Si nous en croyons un célèbre Auteur [a], qui a dû connoître quelle en étoit l'autorité, & juſqu'où elle s'étendoit, elles n'ont pas maintenant force de Loix en France, en Eſpagne, ni en Hollande: Provinces des plus conſidérables de l'Europe. On ne les cite que comme de bonnes raiſons dans ces païs qui ont pour Loix des Coûtumes & des Ordonnances. Au ſentiment de Mr. Selden [b], il ſemble qu'il en ſoit de même dans quelques autres Régions de l'Europe.

Après avoir parlé des Pandectes & du Code, je ne finirois point, ſi je voulois examiner en détail tous les volumes qu'on a faits ſur les Loix Romaines. Les Auteurs ont eu d'abord aſſez de modeſtie: contens d'expliquer le texte par de courtes gloſes. C'eſt ce qu'a fait Accurſe; mais comme il n'avoit pas un grand fonds de ſcience, & ſur-tout qu'il ne ſavoit point la Langue Grecque, il eſt tombé dans des fautes groſſieres, & qui ne ſeroient pas pardonnables à des enfans. Voici, par exemple, une gloſe qui eſt pi-

a Le Ch. Temple. v. 1. p. 161.
b Seld. Diſ. ad Flet. c. 6.

pitoyable. *Ces mots*, dit-il, *ſont Grecs; on ne peut les lire ni les entendre.* Néanmoins ſon autorité eſt grande au Barreau. Pour ſon fils, on dit qu'il n'a jamais fait une bonne gloſe a.

Les Commentaires ont ſuivi les gloſes; mais il y en a un bien plus grand nombre de volumes. Bartole s'eſt diſtingué dans ce genre de travail: & les Juriſconſultes modernes de quelques nations ont autant de déférence pour ſon ſentiment, que les anciens en avoient pour celui de Papinien. Lorſque les opinions étoient partagées ſur une queſtion, on ſuivoit l'avis de Papinien b, & l'on a pour Bartole les mêmes égards. Il faut convenir que c'étoit un grand homme. Ses écrits ſeroient plus utiles, s'il avoit vêcu dans un ſiècle moins ignorant, & ſi, comme Accurſe, il n'avoit pas manqué des ſecours néceſſaires. Voilà pourquoi ils ont échoüé tous deux contre les mêmes écueils.

C'eſt de Bartole que nous avons eu cette Sentence connuë & preſque proverbiale, qui ne feroit pas honneur à la Science du Droit, ſi elle étoit

a V. Gryphiand. de Inſ. p. 9. 10.
b Duck, de Uſu, lib. 1. cap. 8.

étoit reçuë [a]... *de verbis non curat Juriſconſultus :* expreſſion étrange pour un Auteur, qui avoit à interpréter le titre *de Significationibus verborum :* il négligea ce titre qui eſt dans le Digeſte le ſeul de cette eſpece ; & ſes ennemis l'ont accuſé de n'avoir pas oſé l'expliquer. Bartole a des defauts : mais Valla & les Puriſtes ont parlé de lui avec trop de mépris. Malgré l'impoliteſſe de ſon ſtile, l'obſcurité de ſes expreſſions, & le peu de connoiſſance qu'il avoit de l'Hiſtoire & des Uſages des Romains, il eſt certain qu'il ne mérite pas les noms odieux que Valla [b] lui donne. Si les autres ſont plus ſavans que lui, il eſt plus Juriſconſulte qu'eux.

Alciat, Cujas, Budée, & quelques autres ſont ceux qui ont mis la derniere main au Droit. Ils l'ont rétabli dans ſon ancienne élégance ; & par des expreſſions fleuries ils en ont rendu la lecture agréable : au lieu qu'elle étoit rude & ennuïeuſe dans Bartole & dans Balde ; ils y ont ajoûté toutes les beautés des Belles Lettres : & pour l'enrichir, ils ont, pour ainſi dire, pillé les Arts & les Sciences ; mais

a V. Vit. Bart. ap. Freher. b Op. p. 632.

ils ont été distraits par la variété de leurs études; ils en ont tant embrassé, que l'on a eu raison de croire qu'ils n'avoient pas assez cultivé la principale, & qu'ils entendoient moins la Jurisprudence, que plusieurs de ceux qu'ils censurent, & qu'ils mépriſent. Antoine Augustin que j'aurois dû nommer des premiers, en tombe presque d'accord. Il avouë qae Budée s'étoit trop attaché aux Langues, pour avoir fait un grand progrès dans l'étude de la Jurisprudence. Ils n'ont point mieux réüssi que sur le titre *de la signification des mots*. C'est pourquoi les partisans de Bartole ne les ont traités, pour récompense de leurs travaux, que de Grammairiens & de Critiques. Dans le fond plusieurs de leurs Découvertes ne sont pas de fort grande importance; il y en a même de ridicules. Albericus Gentilis en a donné le Catalogue dans ses deux derniers Dialogues. Les puérilités qu'il contient, m'empêchent d'en rien rapporter. Enfin il faut convenir que la signification des mots, en quoi ces Jurisconsultes ont excellé, est bien éloignée de la connoissance des choses.

Il

Il s'eſt répandu beaucoup d'obſcurité & de confuſion dans le Droit par un moyen, dont je ne dois pas oublier de parler. Lorſque la Juriſprudence parut trop étenduë par le nombre & par la groſſeur des Livres, on eſſaïa d'en abréger l'étude : on fit de courtes notes & des extraits ; ce qui fut d'abord fort approuvé ; mais on en découvrit bien-tôt les inconvéniens. L'ambiguité qui réſultoit de ces notes, fut cauſe que Juſtinien les défendit [a] par une Conſtitution ; il ne fut pas ſi aiſé de remédier au mal, que d'en interdire la cauſe : car il ſe renouvella, & même preſque du temps de Juſtinien. Il s'eſt gliſſé des notes dans les Pandectes de Florence. Quelques-uns ont crû qu'elles étoient auſſi anciennes que Juſtinien ; mais comme cette opinion ſe réfute d'elle-même [b], je ſuppoſe qu'elles ont été faites peu de temps après. Enfin elles ſe multiplierent tellement, & cauſerent tant d'embarras, que l'on fut obligé de faire pluſieurs Traités, pour les expliquer. Putſchius nous a donné un recueil de ces Traités, & un échan-

[a] Cod. l. 1. tit. 17. [b] V. Ant. Aug. Emend. lib. 1. c. 1.

chantillon de ces notes. Il n'y a pas encore long-temps qu'à cauſe des difficultés & des chicanes qu'elles ont produites, les Italiens s'en reſſouvenoient dans leurs prieres ; & demandant à Dieu d'être garantis de trois maux, ils nommoient celui-là le dernier, comme le plus grand. *Seigneur*, diſoient-ils, *delivrez-nous de la fureur des payſans, des Quiproquo * des Médecins, & des Et cætera des Notaires.*

Je me ſens obligé encore ici, comme au commencement de ce Chapitre, de témoigner l'eſtime que je fais des Loix Romaines. Je ſerois fâché qu'on me ſoupçonnât de les mépriſer. Tout ce que je veux prouver, c'eſt qu'il n'y a point de Loix Humaines infaillibles, puiſque celles qui ont paſſé pour les plus parfaites, ont tant de défauts.

* V. Herm. Hug. de Orig. Scr. 21.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Du Droit Canonique.

MON deſſein n'eſt pas de parler contre les anciens Canons. Comme ils ont été faits par des hommes d'une ſimplicité ordinaire aux premiers Chrétiens, dans des Conciles où l'innocence regnoit, où la vaine gloire & l'ambition n'avoient aucun accès, & où le ſeul zele pour la Réligion animoit les diſputes, on ne ſauroit douter qu'ils ne renferment véritablement les regles néceſſaires pour ſa conduite de l'Égliſe. Mais on peut ſe plaindre de ce qu'on néglige trop ces Canons. Il s'eſt élevé dans l'Egliſe une nouvelle eſpece de Diſcipline établie ſur d'autres raiſons, & accommodée à des vûës différentes. C'eſt ce qui a donné occaſion à quelques Théologiens de faire diſtinction entre la Diſcipline ancienne & la Diſcipline nouvelle. Les François prétendent que les libertés de l'Egliſe Gallicane dérivent des anciens Canons, qu'ils ont garantis des entrepriſes de

la Cour de Rome. Après la ruine de l'Empire Romain, quand les Gots, les Vandales, & d'autres Nations barbares eurent répandu l'ignorance dans les païs qu'ils avoient inondés, le Pape profitant des conjonctures favorables, n'eut pas de peine à établir un nouvel Empire; & pour l'appuyer, il lui falut former une nouvelle Diſcipline. Je n'entrerai pas dans le détail des progrès qu'elle a faits avec le temps. La Collection d'Iſidore a été le coup hardi. On a reconnu * depuis, qu'elle contenoit pluſieurs pieces ſuppoſées, & qu'elle étoit pleine d'impoſtures: cependant elle ſe trouve encore aujourd'hui dans le Corps du Droit Canonique.

Le Decret & *les Décretales* ſont les deux principales parties de ce Droit. Ce qui en releve le plus l'autorité; c'eſt la conformité qu'elles ont avec les Pandectes & avec le Code. De même que le Digeſte contient les Déciſions des célèbres Juriſconſultes, de même le Decret eſt compoſé des ſentimens des Peres de l'Egliſe, & des définitions des Conciles: Et comme le Code renferme les Conſtitutions des.

* V. Blond. Pſeudo. Iſ. & Tur. Vap.

des Empereurs, ainſi les Décretales ſont formées des Decrets particuliers des Papes, & des jugemens qu'ils ont portés en différentes occaſions. Pour ce qui eſt *des Clémentines* & *des Extravagantes*, qu'on peut comparer aux Novelles, ce ne ſont que des ſupplémens aux Décretales. Nous n'avons point encore d'Inſtitutes dans le Droit Canonique. Le Docteur Duck, qui a joint celles de Lancelot au Corps de ce Droit, s'eſt trompé, s'il a crû qu'elles en faiſoient partie. Il faut les regarder comme un Ouvrage ſéparé, puiſqu'elles n'ont aucune approbation publique *.

Le Decret ſe contredit dans ſon titre, qui eſt : *Concordantia diſcordantium Canonum*, c'eſt à dire, Concordance des Canons contraires ; ou, s'il n'y a point de contradiction dans le titre, j'appréhende qu'il n'y en ait trop dans le Corps du Livre. Combien a t-il fallu de gloſes, pour en concilier les contrariétés ? Combien de Canoniſtes y ont-ils travaillé ? C'eſt une Compilation que Gratien a faite dans un ſiècle ignorant : nous ne devons donc pas l'examiner de trop près ;

* Doujat, Hiſt. du Droit Can. par. 2. c. 20.

& peut-être la Raiſon ne permet-elle pas de rechercher trop d'exactitude dans un Ouvrage, où l'ignorance a eu tant de part. Si ſon ſtile Latin eſt un peu rude, ſi en citant quelque Pere Grec & quelque Concile, il n'en prend pas le véritable ſens, ou s'il en donne un faux, il eſt excuſable, parce que le Grec n'étoit pas entendu de ſon temps; & l'on doit moins lui imputer ces fautes, qu'au ſiècle où il a vécu: mais lorſqu'il nomme des Peres & des Conciles qui n'ont jamais été; lorſqu'il prend un Pere pour un Concile, ou un Concile pour un Pere, il ne mérite pas la même indulgence. Cependant des Auteurs de ſa Communion lui ont reproché * de pareilles bévûës; & parmi les Jéſuites, qui ne manquent pas ordinairement de raiſons, pour défendre la cauſe de leur Egliſe, Bellarmin avouë que ce Compilateur a cité un Hérétique pour un Pere. Gratien apparemment n'avoit vû que des copies défectueuſes; il n'avoit point conſulté les originaux; il avoit ſuivi des Collections peu exactes. Comment ne ſe ſeroit-il pas trompé? Auſſi ſes fautes ſont

* Ant. Aug. de Emend. Grat. Dial. 1. &c.

ſont en ſi grand nombre, ſur-tout à l'égard des noms & des lieux, que ſi on ne ſait parfaitement l'Hiſtoire, & ſi on ne ſe fait une nouvelle Géographie, il eſt impoſſible de le bien entendre. Sans ces ſecours, c'eſt un labyrinthe que le Decret.

Comme les Papes ſont ſes Légiſlateurs, & qu'il employe par-tout leur autorité, on pourroit s'attendre qu'il ne s'abuſeroit pas à leurs noms : néanmoins il s'y méprend quelquefois ; & il donne à quelques Papes des noms inconnus dans l'Hiſtoire ancienne. Je ne ſaurois le lire, ſans me reſſouvenir d'un célèbre Auteur moderne, qui a écrit l'Hiſtoire des Papes & des Conciles. Vous y trouvez un Concile à *Arauſican*, un autre à *Tolétane*, un troiſieme à Vienne proche de la France, & d'autres expreſſions auſſi extraordinaires. Gratien a fait de pareilles fautes, qui conſiſtent ſeulement dans la corruption des mots ; il cite un Concile *Auraſicenſe*, *Anquiritanum*, *Biſpalenſe*, & pluſieurs ſemblables. On auroit lieu de croire que Mr. B.... a étudié ſon Droit Canonique dans cet Auteur, qu'il a ſuivi aveuglément.

Nous ne devons plus nous étonner que Gratien avec tant d'ignorance ait une opinion si peu favorable des Belles Lettres. Il les condamne dans le Decret, & particulierement la Poësie & la Logique. Il défend aux personnes du plus haut rang dans l'Eglise, en un mot aux Evêques, la lecture des Livres des Payens ; & il propose [a] pour exemple saint Jerôme, qui fut réprimandé par un Ange, parce qu'il lisoit Ciceron. A la vérité les Canonistes tâchent d'adoucir ce passage par d'autres endroits du Decret, où les Sciences sont approuvées. Ils montrent même que Gratien s'en est servi, pour accorder des Canons & des sentimens différens sur le même sujet. J'en tombe d'accord : mais est-il à la loüange du Droit Canonique, de contenir des opinions, dont il faille concilier la contrariété. La Morale de Gratien ne lui fait pas plus d'honneur que son érudition. Quand de deux maux il y en a un inévitable, le Decret nous permet de choisir le moindre [b]. Il est vrai que les Canonistes prétendent que cela doit s'ententen-

[a] V. Distinct. 37. *Episcopus Gentilium libros non legat.* [b] Distinct. 13.

tendre du mal de peine : mais les exemples que le texte apporte, marquent assez clairement qu'il est parlé du mal de coulpe : Et dans ce sens, le cas ne peut jamais arriver, si l'on n'admet une nécessité de pécher : ce qui est absolument impossible en Morale.

Nous voyons quelque chose de plus fort dans la trente-quatrieme Distinction : *Is qui non habet uxorem, & pro uxore Concubinam habet, à Communione non repellatur.* La modestie m'empêche de traduire ces paroles. J'aurois eu peine à croire qu'elles fussent de Gratien. La premiere fois que je les lûs, je m'imaginai qu'elles n'étoient peut-être que dans quelques vieilles éditions ; & je présumai qu'elles seroient retranchées dans l'édition autorisée par Grégoire XIII. mais je fus bien surpris, quand je vis qu'on les y avoit laissées, comme si elles ne portoient aucun scandale. Je ne pense pas qu'il soit possible d'avancer une proposition plus mauvaise, si ce n'est celle qu'Antoine Augustin au quinzieme Dialogue de sa *Correction*, dit que l'on trouve dans quelques Livres de Gratien : *Qui non habet uxorem,*

loco illius Concubinam habere debet. J'avouë que les Canoniſtes ont donné au mot *Concubine* un ſens fort approchant de celui d'épouſe. Dans le meilleur ſens, ce paſſage eſt toûjours condamnable & digne de cenſure.

Quand Luther * entreprit ſa Réformation, il commença par brûler le Droit Canonique ; & pour juſtifier ſon procédé, il fit un Recueil des articles les plus ſcandaleux de ce Droit. Je n'ai pas comparé ſes citations avec le texte. Si elles ſont fidelles, il n'en faut pas davantage pour décrier cette Compilation.

Les Decrétales ne ſont pas un volume tout-à-fait ſi gros que le Decret : mais elles ſont plus authentiques, parce qu'elles ont paru dans un temps où le pouvoir du Pape étoit à ſon plus haut degré. Grégoire IX. qui a ſoutenu une guerre preſque continuelle contre un Empereur, les a compilées ; & elles ſont principalement compoſées des Conſtitutions d'Innocent III. qui a rendu un Roi tributaire de l'Egliſe Romaine. Si on a joint aux Conſtitutions des Papes plu-

* Oper. tom. 2. p. 120. Wit.

pluſieurs Canons & pluſieurs Decrets de Conciles, c'eſt avec des exceptions & des reſtrictions totales en faveur des Pontifes Romains. Ils avoient tout ſoumis à leur Juriſdiction ; & les Princes, auſſi-bien que les Conciles en relevoient. Il eſt dit en termes exprès dans les Decrétales *, que *les Conciles n'ont point preſcrit de Loix à l'Egliſe Romaine, d'autant qu'ils empruntent tous leur autorité de cette Egliſe, & qu'il n'y en a point qui ne ſuppoſent la ſupériorité du Pape.*

Innocent dans le titre *de Majoritate*, oſe avancer que la puiſſance du Pape eſt autant ſupérieure à celle des Rois, que les choſes ſpirituelles ſont au-deſſus des temporelles, ou que l'ame eſt plus excellente que le corps : Et après avoir comparé ces deux puiſſances différentes aux deux luminaires du Firmament, il infere qu'autant que le Soleil eſt plus grand que la Lune, autant l'autorité du Pape eſt plus grande que l'autorité Royale. Pour régler la différence de grandeur qui eſt entre ces deux luminaires, & par conſéquent entre les deux puiſſances dont il s'agit, la gloſe nous ren-

* lib. 1. tit. 6. cap. 4.

renvoye ſavamment à l'Almageſte de Ptolomée. Il n'eſt pas néceſſaire que je cite les Conſtitutions particulieres, où le pouvoir du Pape eſt prétendu Monarchique. Une bonne partie des Décrétales roûle ſur ce point. C'eſt pour cette raiſon que les cinq Livres de Grégoire * n'ont point encore été reçus en France ſans reſtrictions, non plus que *le Sexte*, ou le ſixieme Livre des Décrétales du Pape Boniface VIII.

Les Clémentines ne ſont point reçuës comme des Decrets de Conciles, quoique l'on prétende qu'une bonne partie de cette Collection tire ſon origine d'un Concile Général tenu à Vienne en Dauphiné. Ce ſont ſeulement les Conſtitutions du Pape Clément V. Dans quelques derniers Conciles d'Occident, les Evêques ne ſervoient qu'à donner des avis, ou tout au plus à approuver ce que le Pape ſeul décidoit d'une maniere preſque abſoluë. Auſſi n'appelle-t-on pas cette Compilation, Decrets d'un tel Concile, mais Conſtitutions du Pape Clément dans le Concile de Vienne.

Les Extravagantes ſont un Recueil en-

* Doujat, Hiſt. du Droit Can. p. 2. c. 15. 17.

ennuyeux : Et pour être trop diffuſes, elles n'ont pas la majeſté des Sanctions, ni des Decrets. De plus elles ont un defaut commun avec les Clémentines ; c'eſt d'être mêlées de Queſtions de Théologie : ce qui provient de ce qu'elles ont été compilées depuis qu'on a mis en uſage la Scholaſtique. Enfin elles tiennent autant de la Théologie que du Droit.

La Gloſe ne vaut pas mieux que le texte ; & je puis révoquer en doute ſi elle mérite le crédit qu'elle a parmi les Canoniſtes. A conjecturer de la ſuite par le commencement, & ſans paſſer la premiere page du Decret, où Gratien diſtingue deux ſortes de Droits, & dit que *jus* eſt ainſi nommé, *quia eſt juſtum*; que doit-on penſer de la remarque que la gloſe fait à ce ſujet, Qu'il y a un Droit * qui n'eſt ni juſte ni équitable ? Elle produit des exemples qui ſont hors de propos, & des preuves qui tendent à un autre but. Enſuite elle conclut, que pour le bien public on préfere par raiſon, en toutes ſortes d'eſpeces, la ri-

* *Quandoque eſt aliquod jus, quod non eſt æquum nec juſtum.* Diſt.

rigueur à l'équité naturelle, & même ſans raiſon en certains cas.

Voulez-vous un exemple ſur les Décrétales [a] ? Elles commencent par le Symbole. A cette occaſion l'Auteur de la Gloſe examine la nature de la foi : Et comme la définition de l'Apôtre lui paroît imparfaite, il en donne une qui eſt très-defectueuſe. C'eſt dequoi Eraſme l'a repris avec juſtice. Pour le mot, *Symbole*, qui ne devroit pas paroître extraordinairement difficile, il le fait dériver de *Syn*, c'eſt à dire, *ſimul*, & de *Bolus*, qui dans la langue de la Gloſe ſignifie *Morſellus*. Après cela il recherche le nombre des Symboles ; & il en ajoûte un quatrieme aux trois autres. Je n'en vois pas la raiſon, à moins que ce ne ſoit pour en avoir autant que d'Evangiles. Il y a pluſieurs autres fautes moins conſidérables dans le même titre : mais je les paſſe ſous ſilence, parce que la même Gloſe dit : *Modicum quid non nocet* ; citant les Décrétales [b], qui portent que *modica res* n'eſt pas ſujette à ſimonie : Et ce qui y eſt appellé *modica res*, eſt un cheval.

Je

[a] lib. tit. 1. [b] lib 5. tit. 3. c. 18.

Je fatiguerois le Lecteur, ſi j'entreprenois de parler de tous les Canoniſtes en particulier. Je dirai ſeulement qu'en général ils ſe tiennent au texte, & ne le quittent que pour s'étendre ſur le pouvoir du Pape. Alors ils ne ménagent ni les Conciles ni aucune autre autorité. Dans l'ample Recueil de Traités qu'on a imprimés à Veniſe, il y a deux gros volumes ſur le pouvoir des Papes & des Cardinaux : Et ce qui eſt fort à remarquer, c'eſt qu'on n'y trouve preſque rien qui regarde les Conciles; ou bien, les Auteurs qui y ſont inſérés, ne manquent jamais de les ſoumettre au Pape. Il eſt ſûr qu'ils pouſſent un peu loin leur zele pour le Pontife Romain. Un d'entr'eux * a fait un Traité *de Adoratione pedum Romani Pontificis.*

Je ne m'arrêterai point à examiner les contrariétés qui ſont dans le Decret & dans les Décrétales; de quelle maniere les opinions & les Conſtitutions ſont oppoſées les unes aux autres ; & en combien de points elles contrediſent le Droit Civil. Baptiſte *à Sancto Blaſio* nous a laiſſé deux cens Contradictions entre le Droit Civil & le

* Joſeph. Stevan. tom. 13.

le Droit Canonique. Zanetin en a auſſi remarqué pluſieurs. Je crois qu'il ne ſeroit pas difficile d'en découvrir encore davantage. Mais les Docteurs en Droit, qui voudront concilier celles qui ſont déja connuës, ont aſſez dequoi s'occuper.

CHAPITRE XV.

De la Médecine.

SI le ſentiment de Pline * eſt recevable, nous ne devons pas trop nous glorifier de l'invention de la Médecine. Nous ſommes redevables de deux grandes opérations de cet Art à deux animaux. C'eſt de l'*Hippopotame* & de l'*Ibis* que nous tenons l'uſage de la Saignée & des Lavemens. Lorſque le premier a trop de ſang, il ſe roûle ſur les roſeaux pointus du Nil, pour s'ouvrir la veine. L'autre tire de l'eau avec ſon bec; & pour ſe purger, la fait paſſer dans ſes inteſtins. Je ne me rends pas garant de l'opinion de cet Auteur. Si je la relevois, ce ſeroit au contraire à deſſein de prouver l'incer-

* lib. 8. cap. 26. 27.

certitude de notre Hiſtoire naturelle. Car en ce qu'il dit ici, il me paroît auſſi croyable que ceux qui reconnoiſſent Eſculape & Apollon pour les Inventeurs de la Médecine.

Cette Science eſt ſans doute ancienne. Les hommes s'y ſont appliqués de bonne heure, connoiſſant le beſoin qu'ils avoient de la ſanté. Nous avons dans Hippocrate un Traité de la Médecine ancienne, fait il y a deux mille ans. Avant lui, l'Art de traiter les maladies étoit entre les mains des Empiriques & des Charlatans. Il le rendit méthodique. Par un progrès étonnant, il fit tellement oublier les Médecins qui l'avoient précedé, que leurs Ouvrages ſe ſont entierement perdus. Quoique ſon ſtile trop concis le rende obſcur, il a été ſuivi preſque univerſellement. On a regardé ſes Aphoriſmes comme autant de maximes. Macrobe a parlé de lui dans * des termes qui ne conviennent qu'à Dieu ſeul. Cependant on a découvert depuis peu, qu'Hippocrate s'étoit trompé ; & les Aphoriſmes bien examinés ont fait reconnoître le danger qu'il

* *Hippocrates qui tam fallere, quàm falli neſcit.* lib. 1.

qu'il y avoit de trop déferer à la grande réputation. Pour juger des ſuites fâcheuſes qu'a pû avoir une ſoumiſſion aveugle à toutes ſes ordonnances, il n'en faut conſidérer qu'une ſeule qui a cauſé la mort à tant de malades, qu'on auroit pû guérir, ſi on ſe fût aviſé plûtôt de leur donner un remede qui paſſe * aujourd'hui pour infaillible, & qui néanmoins eſt le contraire de celui que preſcrit ce Médecin.

Galien differe d'Hippocrate en quelques endroits, & il le ſuit dans les points principaux: mais ſoit qu'il explique ſon Auteur, ſoit qu'il débite ſes propres ſentimens, il ſe rend ennuyeux. Sa prolixité fait autant de peine au Lecteur, que la briéveté d'Hippocrate. Dans pluſieurs gros volumes que nous avons de lui, il ne nous a pas laiſſé un corps complet de Médecine. Il ne ſemble pas même qu'il ait jamais écrit dans cette vûë. La plûpart de ſes Traités doivent le jour à des motifs différens Il les a compoſés, ou pour ſe concilier la bienveillance de quelques perſonnes, ou pour ſoulager ſa mémoire, ou

* Boyle. Uſ. Exper. Phil. part. 2. p. 5.

ou pour s'exercer l'eſprit. Ses Diſcours Anatomiques ont été autrefois fort eſtimés ; & on a ceſſé de les admirer, depuis qu'on a examiné les parties du corps humain avec une exactitude, dont il n'étoit pas capable. Ses Obſervations ſont ſouvent fautives, parce qu'il n'a pas aſſez comparé le corps des hommes avec celui des bêtes, & qu'il n'a pas aſſez connu la différence de l'un & de l'autre. Il n'a preſque diſſéqué que des animaux ; & l'on doute qu'il ait vû aucune diſſection du corps humain.

Son Traité *de Uſu Partium* a été cenſuré. On lui a reproché d'y avoir plus donné à l'imagination qu'aux expériences. Il y décrit les parties du corps dans un ordre que perſonne ne voudroit ſuivre. Il commence par la main ; de-là il paſſe au pied ; & enſuite il remonte au ventre. Lui qui connoiſſoit ſi bien la foibleſſe & la fragilité de la vie dont il parle tant de fois dans ſes Ecrits, & ſur-tout en traitant des poiſons, la ménageoit-il beaucoup, lorſqu'il tiroit ſix Livres de ſang * à ſes malades, & qu'il les ſaignoit juſqu'à ce qu'ils tombaſſent en

* De Curand. Rat. per Sang. Miſſ. cap. 14.

en défaillance ? C'eſt à ce ſujet qu'on lui dit, en plaiſantant *, que pour leur rendre la ſanté, il égorgeoit leurs maladies.

Ses defauts ſe ſont néceſſairement communiqués aux Médecins qui l'ont ſuivi : car ils ſe ſont tous formés ſur lui, comme il s'étoit formé ſur Hippocrate. Les Grecs, *Oribaſe*, *Aetius*, & *Eginete* n'ont fait que le copier. Avicenne, & les autres Arabes, ſe ſont preſque contentés de le traduire en leur Langue. Mais outre qu'ils n'ont pas été fort fideles ; comme la Traduction Latine a été faite ſur la leur, il eſt bien dangereux de s'y fier, particulierement à l'égard des noms de Drogues & de Plantes, où il ne faut ſe tromper qu'à un mot, pour expoſer la vie d'un homme. Les Arabes étoient ſubtils, & pour la plûpart grands Dialecticiens. Ils ont donné de la méthode & de la ſubtilité à leur Auteur. On ne peut guere en dire plus à leur avantage.

Les Chymiſtes ont paru avec tant d'oſtentation, & ils ont fait éclater tant de mépris pour les Arabes & pour Galien, qu'il ſembloit que nous dûſſions

* De Meth. Med. lib. 9. cap. 4.

ſions attendre d'eux des miracles. Paracelſe qui paſſe pour leur Chef, a traité *les Galeniſtes* auſſi durement, que s'ils euſſent été de vrais ignorans, & que ſi toute leur doctrine eût conſiſté dans un emplâtre ou dans un Purgatif. Cependant il n'avoit pas lieu de tirer trop de vanité de ſes Découvertes; puiſqu'il avoit dérobé une partie de ſa Science, ſi nous en croïons même un de ſes grands admirateurs *. D'ailleurs il n'eſt pas honorable pour lui d'être mort à quarante-ſept ans, après avoir promis l'immortalité par ſes remedes: au lieu qu'Hippocrate & Galien ont vêcu, à ce qu'on tient, un ſiècle & plus.

S'il y a quelque choſe de certain dans la Chymie, ce doit être les premiers principes de cet Art. Les Chymiſtes ont rejetté ceux des autres Médecins pour faire place aux leurs; & ils pretendent que l'analyſe des corps rend ces principes ſi évidens, qu'il n'eſt pas permis d'en douter. Mais ils n'en avoient d'abord que trois; & ils en admettent préſentement cinq. Qui ſait s'ils en reſteront-là, & s'ils ſont plus certains dans leur maniere de traiter

* Van-Helmont Chym. Princ.

ter les malades, que dans leurs principes. Les remedes Chymiques ont fait de belles cures. On les prend même avec moins de dégoût, parce que *les feces* en ſont ſéparées. Il s'agit de ſavoir s'ils ne ſont point accompagnés d'autres inconvéniens, s'ils ſont auſſi ſûrs que les médicamens ordinaires, & s'ils n'ont jamais de mauvaiſes ſuites. Je ne conteſte pas qu'ils n'operent avec plus de force, que les remedes de Galien ; & qu'ils ne produiſent ſouvent par leur activité des effets, dont ceux-ci, pour être moins violens, ſont incapables. Je demande s'ils ne ſont pas d'autant plus dangereux, qu'ils ſont plus actifs. Ne peuvent-ils point cauſer la mort, de même que rétablir la ſanté ? On ſe reſſouvient bien de quelque ſuccès ; & on oublie les fautes infinies qu'on a faites. Combien de fois les Chymiſtes ont-ils rendu la vie plus languiſſante ? Ils guériſſent les malades, en ruinant leur conſtitution. Avec de forts opiats ils troublent le cerveau ; & par le Mercure & l'Antimoine dont ils ſe ſervent trop librement, ils dérangent toute la diſpoſition du corps. Si l'on me préſentoit

de

de pareils breuvages, je ferois difficulté de les prendre. Un véritable Médecin doit être attentif aux ſuites d'une maladie, & ſonger, en la guériſſant, à ne pas cauſer un plus grand mal. En un mot il doit nous remettre en état de jouïr de la vie. Mais où trouverons-nous un tel Médecin?

On a été le chercher juſqu'à la Chine; & l'on a élevé la doctrine des Chinois à un degré que les Chymiſtes eſpéreroient en vain d'atteindre. Suivant Voſſius [a], il y a plus de quatre mil ans, que ces peuples ont découvert la circulation du ſang. C'eſt d'eux que les Arabes ont appris tout ce qu'ils ſavent de Médecine. Les Miſſionnaires, qui en ſont mieux inſtruits que d'autres, diſent avec cet Auteur, que les Chinois ont une connoiſſance ſurprenante du pouls [b], & que la Médecine eſt cultivée chez eux depuis un grand nombre de ſiècles. Ils nous informent que quand l'Empereur *Chiohamti* ordonna de brûler tous les Livres de la Chine, il fit conſerver ceux qui traitoient de cette Science. Ils

I ajoû-

[a] Var. Obſervat. p. 70. 71.
[b] Le Comte, Let. 8.

ajoûtent en même temps, que cette Nation n'a pas ſu profiter des Découvertes qu'elles a faites, comme les Européens en euſſent profité, & que faute de Philoſophie & d'Anatomie, qui ſont les deux baſes de la Médecine, elle a des idées confuſes, dont elle fait quelquefois une fort mauvaiſe application.

Les Chinois ſont des hommes d'une eſpece bien particuliere. Leur Science eſt envelopée de beaucoup d'ignorance. Ils ont eu long-temps avant nous l'Imprimerie, la poudre à Canon, & l'uſage de la Bouſſole: mais parce qu'ils n'ont pas perfectionné ces Découvertes, ils en ont tiré peu d'avantages. Il en eſt de même de la Médecine: de ſorte qu'après tous nos voyages, nous avons reconnu qu'elle eſt encore moins parfaite chez eux, que chez nous. Ainſi ne portons pas notre examen ſi loin, & approchons-nous de nos climats.

Pour l'ordinaire, il ne ſe trouve que trop d'Auteurs de nouvelles Découvertes, ſoit réelles, ſoit imaginaires dans les Sciences. Mais l'on ne s'applique pas aſſez à en reconnoître les defauts, ou l'on affecte de les ca-

cacher. Combien a-t-on parlé, il y a quelques années, de la Tranſplantation des maladies, auſſi-bien que de la Transfuſion du ſang, qui a occupé tant de place dans *le Journal des Savans*, & dans *les Expériences Philoſophiques de la Société Royale*. Les Anglois & les François s'en ſont diſputé la Découverte : & il paroît aujourd'hui que les uns & les autres n'en tirent ni honneur ni utilité. L'ancienne *Britannique*, qu'on a prétendu avoir retrouvée, n'a pas fait moins de bruit. *Muntingius* a compoſé un Livre ſur la maniere de s'en ſervir. Nous avions lieu de croire que c'étoit un Spécifique contre le ſcorbut. Mais vraiſemblablement nous nous ſommes abuſés. Les hommes perdent leurs dents, & meurent comme auparavant.

La Circulation des Eſprits eſt une troiſieme Découverte. Pour moi, s'il m'eſt permis d'en dire mon ſentiment, je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de la prouver : car les eſprits ne ſont point viſibles ; & autant que j'en puis juger, on ne ſauroit en appercevoir le mouvement par les tumeurs ni par les ligatures des nerfs.

On a prétendu qne Mr. *Leeuwenhoek* démontroit ſenſiblement la circulation du ſang par le moyen de ſes verres : Et l'on a regardé comme des hébétés ceux qui ne la voyoient pas. Je ne révoque point le fait en doute : mais je me range du parti d'un Auteur Italien moderne [a], qui apparemment, ou n'a pas vû Mr. *Leeuwenhoek* ni ſes Expériences, ou n'a pû voir dans ſes verres auſſi clairement que lui. C'en eſt aſſez pour ébranler la crédulité ſur cet Article.

Il me ſeroit facile de fournir une infinité d'autres exemples. *La Panacée d'Anwald* [b], dont Libavius a parlé, & la Pierre *de Butler* [c], que Van-Helmont a tant vantée, ont eu auſſi leur temps. Elles ont fait beaucoup de bruit pendant la vie de leurs Auteurs ; & on les a oubliées après leur mort.

L'Anatomie & la Botanique ſont les deux parties de la Médecine, ſur les qnelles on a le mieux réüſſi dans ces derniers temps. Perſonne n'en diſconviendra, ſur-tout à l'égard de l'Anatomie. Mais quoique l'on ait

aſſez

[a] Hom. Piſo Cremonæ, an. 90. ap. Act. Lipſ.
[b] Panacea Ambaldi. [c] Lapillus Butleri.

assez bien expliqué la structure du corps humain, on ne connoît pas les humeurs, les esprits, ni le sang, qui sont le siége principal de la santé & des maladies. La connoissance que l'on a des parties du corps, se borne à la force & au mouvement : Et cet examen est proprement le fait du Chirurgien. Il n'appartient à la Médecine, que les humeurs, les esprits & le sang, parce que ce sont les principes de la vie : & la notion que nous en avons, est très-imparfaite. Jusqu'à ce qu'on ait pénétré ces mysteres du corps humain : ce qui ne sera peut-être jamais, notre Médecine aura un défaut essentiel.

Bacon en a remarqué dans l'Anatomie un autre, qui vrai-semblablement subsistera toujours. Il est convenu, même de son temps, comme nous en pouvons convenir avec plus de certitude, qu'on avoit examiné & décrit exactement les parties du corps humain : mais il lui a paru qu'on n'avoit point comparé les mêmes parties dans un nombre suffisant de cadavres; présumant qu'en chacun de nous les parties internes différent autant que les traits du visage : différence qui peut

cauſer une grande diverſité dans l'opération des remedes. C'eſt un defaut auquel je ne crois pas qu'on remédie jamais, parce qu'il faudroit plus de diſſections, qu'il n'eſt poſſible d'en faire.

La Botanique n'eſt pas moins défectueuſe. Malgré les grands progrès qu'on y a faits depuis la Découverte des Indes Orientales & Occidentales, qui lui ont ouvert une vaſte carriere, on n'a pas ſurmonté la plus grande difficulté. Nos Livres, il eſt vrai, nous fourniſſent aſſez de plantes; & nous n'avons pas mal réüſſi à les ranger par genres & par claſſes, pour les diſtinguer les unes des autres. Mais en ſait-on toutes les propriétés, comme on en connoît les marques caractériſtiques? C'eſt ce que perſonne n'oſera, je crois, aſſûrer. Nous ignorons quelle eſt la vertu de la plûpart des Simples? On les regarde plutôt par curioſité, que par rapport à la connoiſſance qu'on a de leurs opérations. S'il y en a dont la propriété ſoit évidente, ils operent d'une maniere, quand on les employe ſéparément: & ils agiſſent tout autrement dans le mélange & dans la compoſition: ou bien ils

ils ſont un effet, ſi on les applique à l'extérieur ; & lorſqu'ils entrent dans le corps, ils en produiſent un tout-à-fait oppoſé, parce qu'ils ſouffrent pluſieurs altérations dans l'eſtomac & dans le ſang, avant que de parvenir à la partie malade. Ils peuvent auſſi opérer diverſement, ſuivant les différens tempéramens.

On objecteroit inutilement que par la Réſolution Chymique on découvre la Nature des Plantes : car ſouvent leurs effets ſont bien contraires aux principes qui réſultent de l'Analyſe. Elles ont des parties ſubtiles, dont l'opération eſt très-vive & très-violente, qui agiſſent ſur les eſprits de même que les plus groſſieres agiſſent ſur le ſang & ſur les humeurs, & qui échapent aux Chymiſtes, quelque exacte analyſe qu'ils puiſſent faire, & quelque clairvoyans qu'ils ſoient.

En un mot la Médecine eſt la Science la plus incertaine de toutes, ſoit que nous la conſidérions par rapport à nos corps, ſoit que nous examinions nos médicamens.

Nos corps ſont plus compoſés, ils ſont plus diſſemblables entre eux que les corps des bêtes. La plûpart des

animaux ont une nourriture ſimple & reglée : au lieu qu'il n'y a preſque rien qui ne ſerve d'aliment à l'homme ; chair, poiſſon, fruits, plantes, toutes les productions de la Terre, juſqu'aux champignons, qui croiſſent ſur le fumier : Et pour piquer ſon appétit, on invente tous les jours de nouveaux aſſaiſonnemens, on va chercher aux Indes d'excellentes épices, qui cauſent une fermentation exceſſive & un deſordre infini dans le ſang & dans les humeurs. De là provient une diverſité de maladies, dont le Médecin ignore le remede.

Lorſqu'un corps d'une bonne complexion eſt indiſpoſé, il eſt facile de le remettre en ſanté. La nature fait elle-même une bonne partie de l'ouvrage. *Cornaro* & *Leſſius* nous en fourniſſent deux exemples. Par un régime de vivre qu'ils obſerverent, ils rétablirent ſi bien leur tempérament, qu'ils n'eurent plus aucune maladie dans la ſuite : & s'il leur ſurvenoit quelque bleſſure, elle ſe guériſſoit d'elle-même. Mais la moindre choſe incommode une perſonne d'une mauvaiſe conſtitution. Il faudroit qu'un Médecin lui en fît une nouvel-

le,

le, pour lui procurer une entiere guériſon. C'eſt demander beaucoup. Néanmoins de la maniere dont nous vivons, nous aurions ſouvent beſoin d'un pareil rétabliſſement.

Il eſt triſte que les Médecins, avec tant de médicamens, ne faſſent pas des cures plus ſurprenantes. A en juger par leurs Traités ſans nombre, & par toutes nos Pharmacopées, nous aurions lieu de croire qu'aucune maladie n'eſt incurable. Mais ces beaux remedes ne réüſſiſſent pas toûjours; & pour notre malheur ils ne ſont pas auſſi ſouverains dans nos corps, qu'ils le ſont dans nos Livres. Enfin l'incertitude de la Médecine a tellement embaraſſé les Médecins eux-mêmes, qu'ils ne ſavent quelle méthode ſuivre. Tantôt ils tiennent leurs malades auſſi renfermés & auſſi couverts, que s'ils vouloient les étouffer: tantôt ils les découvrent & les expoſent à l'air. *Les Alkali* ſont un jour en regne: le lendemain *les Acides* rentrent en crédit. Dans un temps l'Antimoine eſt une eſpece de poiſon: peu après c'eſt le remede le plus innocent, s'il eſt bien préparé. La Saignée eſt approuvée par certains peuples: leurs

voisins la condamnent. Les uns sont prodigues de leur sang : les autres en sont avares, & se figurent que leur vie s'abrege, à proportion du sang qu'ils perdent. Van-Helmont & ses Sectateurs ne tiennent point pour la Saignée : Galien & Willis la recommandent : & tout cela est également solide.

CHAPITRE XVI.

De la Critique.

LA Critique, selon l'usage qu'on en fait ordinairement, n'est guere plus qu'un Art de trouver des fautes légeres, & de faire des remarques qui répondent peu au but que l'Auteur se propose. Mr. Bayle a reconnu cette vérité. Son premier dessein avoit été de donner à son Dictionnaire le titre de *Dictionnaire des Fautes :* mais ses amis l'en détournerent, lui représentant qu'il n'y en avoit pas d'assez considérables pour autoriser ce titre. Cependant il auroit pû leur répondre, que celles qu'il y avoit remarquées, s'étoient attiré l'attention de Scaliger & des

& des plus fameux Critiques. Les mépriſes qu'ils ont relevées, ne roûlent que ſur des noms, ſur un temps, ſur quelque lieu, ou ſur d'autres circonſtances encore moins importantes. La vérité eſt, que la Critique eſt très-bornée préſentement. On cherche des fautes dans les Auteurs : & c'eſt une matiere preſque épuiſée ; car il y en a peu qui n'ayent été découvertes.

Eraſme & les premiers qui ſe ſont érigés en Critiques, avoient aſſez dequoi travailler. L'ignorance des ſiècles précédens avoit rempli le monde d'exemplaires pleins de fautes, & d'ouvrages ſuppoſés. C'étoit un travail utile & ſavant que de les débrouiller. Eraſme & les autres s'en ſont aſſez bien acquités. Néanmoins il y a toûjours de nouveaux Critiques, qui aiment mieux s'amuſer à des bagatelles, que de manquer d'occupation. Ils dégénerent en Grammairiens, ou s'ils s'élevent plus haut, c'eſt bien ſouvent pour attaquer avec trop de liberté des Ouvrages qui méritent plus de ménagement. Quelquefois ils s'étudient à découvrir des fautes, où il n'y en a point ; & pour avoir lieu de critiquer, ils renverſent le ſens des endroits qu'ils

examinent. Comme ils trouvent à redire par-tout, ils ne doivent pas ſe formaliſer, ſi une perſonne qui ne ſe donne point pour Critique, remarque une ou deux fautes dans leurs Ouvrages. Je n'y en chercherai pas davantage, de peur de paſſer les bornes ordinaires d'un Chapitre. Mais je m'attacherai à deux Critiques déclarés: l'un qui eſt Mr. *Le Clerc*, a fait *l'Art Critique*, & l'autre, qui eſt Mr. Simon, a fait *l'Hiſtoire Critique du Vieux & du Nouveau Teſtament*.

Mr. Le Clerc eſt le plus hardi de tous les Cenſeurs; & ſouvent il ne réüſſit pas mieux que les autres. Il ſe trompe dès le commencement de ſon Livre, en parlant d'Eraſme. Il le repréſente [a] comme un ignorant en Géographie, & l'accuſe d'avoir pris dans ſes Notes ſur le vingt-huitieme Chapitre des *Actes des Apôtres*, *Rhegium* [b], Ville d'Italie, pour une Ville de Sicile; *Melita* [c], qui eſt une Iſle, pour *Mitylene* [d], qui eſt une Ville; & la même Iſle, qui eſt dans la Mer Méditerranée, pour une Iſle peu connuë du même nom, ſituée dans le Golfe Adria-

[a] Ars Crit. cap. 1. p. 13. Ed. Lond.
[b] Reggio. [c] l'Iſle de Malte. [d] Metelin.

Adriatique. Voila ce qui déchaine Mr. Le Clerc contre Eraſme, & pourquoi il le traite comme un homme qui n'auroit jamais vû de Cartes Géographiques. En liſant cet endroit, je doutai qu'Eraſme, qu'on ſait avoir fait ſes Commentaires ſur le Nouveau Teſtament avec la Carte de l'Empire Romain toûjours devant lui, eût laiſſé gliſſer des mépriſes ſi groſſieres: & j'eus la curioſité de voir l'Auteur. L'Edition que j'ai d'Eraſme, n'eſt pas ſi fautive que celle dont Mr. Le Clerc s'eſt ſervi: mais je cherchai dans la plus mauvaiſe que je pus trouver; & de même que dans les autres, Eraſme, loin de placer *Rhegium* en Sicile, dit poſitivement que c'eſt une Ville d'Italie, & s'étonne que Saint Jérôme ait fait une pareille faute. Pour ce qui eſt de l'Iſle *Melita*, il la diſtingue expreſſément de la Ville *Mitylene*, & il place cette Iſle entre l'Afrique & la Sicile: poſition bien différente de celle que Mr. Le Clerc lui reproche.

Mr. Le Clerc ſe fâche enſuite contre Eraſme, de ce qu'il cite Hugues de Saint Cher Auteur du tems de la Scholaſtique, & peu renommé. Il lui ſemble qu'Eraſme n'auroit pas

dû ſuivre un Auteur ſi négligé. Eraſme à la vérité cite Hugues de Saint Cher : mais c'eſt ſeulement pour s'en moquer, de même qu'il ſe moque quelquefois des Scholaſtiques. Mr. Le Clerc n'avoit qu'à lire dix lignes de plus, pour en être convaincu, & ſe détromper lui-même. Il auroit vû qu'Eraſme invite le Lecteur à rire de * la remarque que fait Hugues de Saint Cher ſur le Phénoméne de Caſtor & Pollux.

S'il n'y avoit que ces objections, encore pourroit-on les paſſer. Mais Eraſme n'en eſt pas quitte. Mr. Le Clerc ſe reſſouvient qu'Eraſme en quelque endroit de ſes Notes ſur les Epîtres de Saint Jérôme, prend la Ville *Mitylene* pour l'Iſle *Melita*. Il oublie ſeulement l'endroit d'Eraſme : mais c'eſt, dit-il, quelque part où Saint Jérôme parle du naufrage de Saint Paul. Je me défie toûjours d'un homme, quand il oublie ainſi l'endroit. J'aiderai donc ſa mémoire. C'eſt dans l'Epître de Saint Jérôme à Oceanus : & là je crois qu'Eraſme ne lit *Mitylene*, que parce que l'exemplaire qu'il avoit de Saint Jérôme,

* in Act. Apoſt. c. 28. vs. 11.

me, portoit ce même mot. Au reſte ils en font tous deux une Iſle, & expreſſément celle où Saint Paul fit naufrage. Si Eraſme eſt blâmable en quelque choſe, c'eſt de lire *Mitylene* au lieu de *Melita*, & de n'avoir pas reconnu que c'étoit une faute qui ne venoit point originairement de Saint Jérôme: car dans tous les Manuſcrits que j'ai vûs de ce Pere, & j'en ai vû plus d'un, il y a toûjours *Melita*. Mais j'oſe dire que cela paſſe l'érudition de Mr. Le Clerc.

Eraſme peut avoir fait des fautes dignes de critique. Quoique, ſuivant ſes propres paroles, il ait apporté un ſoin tout particulier à l'édition de Saint Jérôme, & qu'il ait eu preſque autant de peine à le rétablir, que ce Pere en avoit eu à compoſer ſes Ouvrages; cependant Marianus Victorius * prétend avoir corrigé quinze cens fautes après Eraſme; & les PP. Bénédictins ſans doute ont encore renchéri ſur Marianus Victorius. Pour les critiques de Mr. Le Clerc, elles ne feront tort, ni à Saint Jérôme, ni à aucun de ſes Editeurs; quelques invectives qu'il faſſe contre Eraſme & con-

* Epiſt. Pro Quarto.

& contre les Bénédictins. Il voudroit bien perſuader, que ceux-ci n'entendent pas le Grec. Ce qui le porte peut-être à juger ainſi d'eux, c'eſt que juſqu'ici ils ne ſe ſont principalement attachés qu'à nous donner les Peres Latins : en quoi ils ont parfaitement réüſſi. D'un autre côté, le mépris avec lequel Mr. Le Clerc parle de ces Religieux, eſt très-mal fondé, & part de ſa ſeule malignité : car s'ils ſe ſont trompés dans un endroit, comme Mr. Le Clerc [a] le penſe, leur faute me paroît plus ſupportable que ſa correction ; ou pour mieux dire, leur ſentiment eſt plus conforme à celui de Saint Jérôme.

Mr. Le Clerc a critiqué auſſi tres-injuſtement [b] un ſavant Docteur de Sorbonne, je veux dire, Mr. Cotelier. Perſonne ne l'avoit accuſé de ne pas ſavoir le Grec, avant que ce Critique s'en fût aviſé. Il croit l'avoir trouvé en faute ſur des expreſſions Grecques, où il n'y avoit aucune difficulté : & il nous dit qu'il l'a démontré dans ſes Notes ſur les Epîtres de Saint Barnabé & de Saint Clément. Pour moi, je ne vois pas les

a Tom. 2. c. 13. b Patres Apoſtol. Ant. 16.98.

les corrections eſſentielles de Mr. Le Clerc ſur ces deux Auteurs. Le ſeul reproche qu'il fait à Mr. Cotelier dans ſa Préface, c'eſt de traduire par *capitulatim*, κεφαλαιωδῶς, qui ſignifie, au ſentiment de Mr. de Clerc, *ſummatim*. On croiroit, en liſant notre Cenſeur, qne Mr. Cotelier a fait cette faute dans les Epîtres de Saint Barnabé ou de Saint Clément. J'ai parcouru à la hâte les trois Epîtres. Je n'aſſûrerai pas poſitivement, mais je ſuis aſſez certain que ce mot ne ſe rencontre dans aucune. Supoſons qu'il y ſoit; ſi la faute eſt dans le texte Grec, où il ſe trouve un mot impropre, la Critique de Mr. Le Clerc eſt hors de propos : car nous ne devons pas nous attendre à voir dans ce texte les termes toûjours emploïés ſelon l'idée que les Auteurs Claſſiques y appliquent. Mr. Cotelier a rendu * le verbe κεφαλαιόω au gré de Mr. Le Clerc. S'il a traduit l'adverbe autrement, il eſt vraiſemblable qu'il l'a fait avec connoiſſance, & non pas par erreur. Mr. Le Clerc devoit conſidérer, qu'il y a une eſpece de Grec Eccléſiaſtique, qui differe

* Barnab. Eſ. p. 1,

fere beaucoup du Grec Classique ; il auroit eu plus de retenuë : mais c'est une langue, qui, suivant toute apparence, ne lui est pas fort familiere. Saint Jérôme, qui l'entendoit mieux qu'aucun de ces deux Auteurs, a rendu ἀνακεφαλαιώσασθαι par *recapitulare*. [a] Quelque objection que Mr. Le Clerc puisse faire ; il ne m'empêchera pas de croire Saint Jérôme un bon Traducteur.

Mr. Simon est un Critique d'une classe plus haute : mais son début n'est pas plus heureux que celui de Mr. Le Clerc. Pour donner une opinion favorable de son Ouvrage, M. Simon nous dit que dans le tems de Saint Jérôme, plusieurs Dames de qualité faisoient leur étude de la Critique de la Bible. Et comment le prouve-t-il? Il cite [b] une Lettre de ce Pere à Sunnia & à Fretella, par où il conjecture que des Dames ont sû les Langues Grecque & Hébraïque. On s'attachoit alors si peu à l'Hebreu, que Saint Jérôme étoit peut-être le seul qui l'entendît parfaitement, à la réserve des Rabbins, de qui il l'avoit appris.

a Ad Ephes. cap. 1. vs. 10.
b Hist. Crit. du Vieux Test. p. 1. 2.

appris. Je puis assûrer Mr. Simon, qu'il n'y avoit point de Dames de ce nom, qui fussent un mot des deux Langues. Sunnia & Fretella étoient deux Savans de la connoissance de Saint Jérôme. Un ami de Vossius [a] en a touché quelque chose ; & si Mr. Simon en doute, j'ai cette Lettre présentement devant moi, où sont ces mots en titre... *Dilectissimis Fratribus Sunniæ & Fretellæ.* Quoique cette faute ne soit pas bien grande, il est toûjours de mauvais augure de commencer par une bévûë.

Je ne veux pas faire une recherche exacte de toutes ses méprises. J'en remarquerai seulement encore une, qu'un Anglois est à portée de connoître. Les Manuscrits auxquels Mr. Simon [b] s'est le plus attaché, sont l'ancien Exemplaire des Evangiles & des Actes, que l'on garde à Cambridge, & les deux Manuscrits des Epîtres de Saint Paul, dont l'un est dans la Bibliotheque du Roi de France, & l'autre dans celle des PP. Bénédictins de l'Abbaïe de Saint Germain

a Let. à M. Justel.
b Hist. Crit. du N. T. chap. 30. 31. &c. Hist. des Vers. ch. 3. 5. &c.

main des Prés. Il s'imagine y avoir découvert l'ancienne Verſion Latine, qui étoit en uſage dans les Egliſes d'Occident avant Saint Jérôme, à qui nous ſommes redevables de notre Vulgate. Je ſerois ravi de voir l'ancienne Verſion Latine du Nouveau Teſtament; & je n'épargnerois point mes pas pour me contenter; mais je ne puis croire que Mr. Simon, ni le Pere Morin, l'aïent trouvée dans ces Manuſcrits. Pour parler ſeulement de celui de Cambridge, tous ceux qui l'ont examiné, ſavent que le Latin répond exactement au Grec, & qu'il n'y a preſque aucune différence. Si donc ce Latin eſt l'ancienne Vulgate, qui ſe liſoit à Rome dans les premiers tems de la Prédication de l'Evangile, le texte Grec ne doit pas être moins ancien. Et eſt-il croïable que Saint Jérôme voyant une Verſion Latine conforme à l'Original Grec, eût jugé à propos d'en faire une nouvelle? Ce Pere a réformé l'ancienne Vulgate, en la conférant avec le texte Grec, & en la réduiſant exactement à ce texte. Qu'auroit-il eu à réformer, s'il y avoit déja une Verſion fidelle? On dira peut-être que le texte

le texte Grec du Manuſcrit de Cambridge n'eſt pas auſſi ancien, qu'on le croit communément; que cependant il a été écrit avant le tems de Saint Jérôme, & que le Latin qui s'y trouve, n'en eſt qu'une ſimple traduction: cela eſt poſſible; mais alors ce Latin ne ſera plus l'ancienne Vulgate, ce ſera une Verſion poſtérieure.

Il y a un moyen aſſez ſûr d'éclaircir cette queſtion. C'eſt de comparer les citations qui ſont dans le Nouveau Teſtament, avec les mêmes textes, comme ils ſont dans l'ancienne Vulgate du Vieux Teſtament. Je l'ai fait à l'égard des Pſeaumes; & il s'en faut de beaucoup, qu'il n'y ait aucun raport exact. On peut encore conſulter pour le même ſujet les anciens Peres ſur les endroits, où ils ont cité l'ancienne Vulgate; & je crois qu'on ne doit pas excepter le Diacre Hilaire, qui paſſe pour s'y être le plus attaché. Si Mr. Simon s'étoit autant appliqué à obſerver les endroits, où ces Verſions différent, qu'il s'eſt occupé à remarquer ceux où elles conviennent, peut-être n'auroit-il pas décidé ſi promptement. La Vulgate ancienne & la nôtre ſe rap-

rapportent en plusieurs endroits ; il ne s'ensuit pas que ce ne soit qu'une même Version.

Mr. Simon remarque véritablement * que le Grec est tres-fautif dans ces Manuscrits. Il infere delà, qu'ils n'ont pas été apportés de Grece : s'il avoit eu une copie de la Version Latine Manuscrit de Cambridge, comme il en a eu une du texte Grec, il auroit vû que le Latin est encore moins correct, tant dans l'Orthographe, que dans la Syntaxe. Car qu'auroit-il dit de *hic Verbus*, Jean, ch. 21. vs. 23. de *Retiam*, vs. 6. & 8. *Cùm esset in Mesopotamiam* ; *Posteaquàm mortuus esset in Charris*, au lieu de *Priusquàm moraretur in Charan*, Act. 7. vs. 2. *esset ei filium*, vs. 5. *justitias cœpisset cum genus nostrum*, vs. 19. On trouve dans deux chapitres toutes ces fautes. Je m'abstiens d'en citer davantage, pour ne point avilir ce Manuscrit. Il n'y a pas apparence, qu'une pareille Version ait été faite avant le tems de Saint Jérôme. On étoit plus exact, & on avoit un stile plus coulant. Il nous reste assez de l'ancienne Vulgate, pour en con-

* Hist. N. T. c. 30.

connoître la diction. Elle eſt aſſez pure, quoiqu'il n'y ait point d'élégance recherchée. Au contraire la traduction dont nous venons de parler, eſt rude, groſſiere, & preſque barbare.

Qu'en penſerons-nous donc? Quoi qu'il en puiſſe être, le Manuſcrit paroît Gothique. Il eſt probable que le texte Grec & la Verſion Latine ont la même origine. Apparemment l'un & l'autre ont été écrits après le tems de Saint Jérôme, quand les Goths eurent envahi l'Empire. Le Pere Mabillon [a], qui eſt un grand Juge ſur ces matieres, ne fait pas remonter plus haut la ſeconde partie de ce Manuſcrit. Nous avons déja dit que c'étoit une verſion rude. Par conſéquent elle eſt convenable à ces tems barbares. Il y a d'ailleurs beaucoup de conformité entre les Evangiles Gothiques & le Latin du Manuſcrit de Cambridge: c'eſt ce qui a fait croire à Mr. Marsham [b], qu'ils avoient été traduits du Grec de ce même Manuſcrit. Il a montré le rapport qu'ils ont en pluſieurs choſes. Les caracteres

[a] de Re Diplom. p. 347.
[b] ad Evang. Goth. p. 403. 404. &c.

teres de la Verſion Latine ſont Gothiques pour la plûpart. Mr. Simon, qui s'imagine avoir trouvé des Lettres Grecques dans le Latin de la ſeconde partie de cet Exemplaire, ſe trompe indubitablement. Ce ſont des caracteres Gothiques, qui reſſemblent ſouvent aux caracteres Grecs. Les abbréviations ſont ordinairement les mêmes dans le Manuſcrit de Cambridge & dans les Evangiles Gothiques. Parmi les chiffres que les lettres de l'Alphabet répréſentent, on trouve ï & ÿ quelquefois avec des points: ı eſt emploïé pour ι, ſuivant la maniere des Goths. Les Canons d'Euſebe ſont à la marge groſſierement & ſans renvois qui marquent où ces Canons ſe rapportent. Il y a pluſieurs autres convenances que je paſſe, ne voulant donner ici qu'une idée. J'obſerverai pourtant encore, que la Généalogie de notre Sauveur par Saint Luc, eſt en colonne dans le Manuſcrit de Cambridge, comme dans les Evangiles Gothiques. C'eſt une choſe d'autant plus remarquable, que d'ailleurs ce Manuſcrit eſt écrit en longues lignes, & que les mots même y ſont liés les uns aux autres. Tout

ceci

ceci donne lieu d'inférer qu'il a été écrit du temps des Goths ; qu'il eſt compoſé de la Vulgate ancienne & de la moderne, qui étoient toutes deux en uſage dans leurs Egliſes, & particulierement en Eſpagne, deux ou trois cens ans après Saint Jérôme. On ne doit pas objecter que la Verſion de ce Manuſcrit différe beaucoup de l'une & de l'autre. Il n'en peut être autrement, parce que le traducteur s'eſt trop attaché au texte Grec, qui eſt bien différent de tous les autres textes, ſoit imprimés, ſoit manuſcrits, que nous avons préſentement. Il a été copié ſur un Exemplaire qui ſervoit à l'uſage de quelque Egliſe, comme il paroît par les Αναγνώσματα, leçons marquées à la marge en forme de Rubrique, & par le mot τέλος, qui ſe trouve quelquefois à la fin d'une leçon, pour avertir qu'on finit-là de lire. Mr. Simon même eſt convenu * que c'étoient-là les marques de ces ſortes d'Exemplaires. Il auroit dû ſeulement en faire application à ce Manuſcrit. J'ai toûjours été porté à croire qu'il avoit été tranſcrit d'un Exemplaire de cette eſpece ; & je penſois

* Hiſt. N. T. c. 33.

autrefois qu'on l'avoit deſtiné à quelque Egliſe de l'Empire Grec, lorſque le Grec & le Latin y étoient vulgaires, c'eſt à dire, depuis Conſtantin juſques après Juſtinien; de même qu'on a encore aujourd'hui la Bible en deux Langues dans les endroits où l'on en parle deux : mais il me ſemble qu'il eſt plus raiſonnable de tirer des Goths l'origine de ce Manuſcrit.

Mr. Simon croit de plus, que les deux Exemplaires qui ſont en France, des Epîtres de Saint Paul, peuvent être appellés la ſeconde partie de celui de Cambrige. Il y en a un à l'égard duquel la conjecture ne ſouffre point de doute. Car outre que le Catalogue des Livres du Nouveau Teſtament, qui ſe trouve à la fin d'un de ces Manuſcrits [a], place les Evangiles dans le même ordre que le Manuſcrit de Cambrige, Saint Jean immédiatement après Saint Matthieu; & outre que le caractere de l'un & de l'autre eſt le même, ſuivant le modelle que le Pere Mabillon [b] nous en a donné, il y a entre l'Evangile de Saint Marc & les Actes des Apôtres, un

[a] Morin, l. 2, Exerc. 2. p. 3. [b] p. 347.

un fragment de la derniere Epître de Saint Jean, d'un ſtile peu différent de notre Vulgate. On doit juger de-là que ce Livre a été autrefois entier, & qu'il y manquoit ſeulement l'Apocalypſe, qui n'a pas été reçuë ſi univerſellement dans l'Egliſe pendant quelques ſiècles.

Si j'ai trop diminué l'âge ou l'autorité de ce Manuſcrit, je changerai de ſentiment, quand on m'apportera de meilleures raiſons, ne cherchant pas à paſſer pour un Critique. Je n'ai point d'autre but, que de ſoutenir toûjours le parti de la Religion & de l'Egliſe; & j'eſpere en cela ne m'écarter jamais de mon devoir. Il eſt important pour l'une & pour l'autre, que mon opinion ſoit vraie. Comme cet Exemplaire eſt fort différent de tous les autres, il portera d'autant moins de préjudice, qu'on y ajoûtera moins de foi. Je ſuis perſuadé que ceux qui le font venir de Saint Irénée & de Saint Hilaire, le font remonter trop haut. Ces deux Peres ont vécu avant que les Goths euſſent des Lettres; & je ne ſaurois douter que les caracteres n'en ſoient Gothiques. C'eſt pour cette raiſon, que je ne ſouhaite pas

de le voir jamais imprimé. Quoiqu'un homme de mérite ſemble avoir ce deſſein, & qu'il ait même publié la maniere dont il vouloit l'executer, je préſume que la ſavante Compagnie qui le conſerve, aura plus d'égard à la volonté du Donateur, dont l'intention a été [a] certainement, qu'on ne le mît pas au jour.

Nous en avons déja les diverſes Leçons dans la Bible polyglote. On ne les y rapporte pas avec une grande exactitude : mais il y en a aſſez, pour nous apprendre qu'il ne ſeroit pas ſûr de ſuivre ce Manuſcrit. Cela doit ſuffire aux Critiques.

Mr. Simon dit qu'il a eu d'Angleterre une copie fidelle du texte Grec de notre Manuſcrit. Je crains fort qu'il n'en ſoit comme des *Variétés* que ce Critique nous dit [b] que le Pere Morin a euës de Junius Bibliothecaire de Cambrige : En quoi il y a une bévûë ſemblable à celle d'un autre Critique, qui a placé dans Oxford un College de Magdebourg. Mais peut-être n'ai-je déja été que trop long.

Néanmoins je ferai encore une remar-

[a] V. Bez. Epiſt. ad Acad. Can.
[b] Hiſt. N. T. c. 30.

marque, pour juſtifier les Anglois d'une accuſation qu'on leur a faite par une mépriſe que j'attribuë moins à Chalcondile qu'à ſes traducteurs. Suivant ce que j'ai déja dit ailleurs, nous liſons ces paroles, même dans la ſavante traduction Latine de ſon Hiſtoire, dont la derniere édition eſt du Louvre... *Per univerſam Inſulam Britannicam hic mos ſervatur, quando quis amici domum vocatus ingreditur, ut primùm cum amici uxore concumbat, ut deinde benigne hoſpitio excipiatur.* Mais le mot Grec eſt κύσαντα; & ce mot a beaucoup de rapport avec le terme Anglois *Kiſſing*, qui ſignifie *Baiſer*. Apparemment quelque Voyageur, qui avoit vû la maniere innocente dont nous ſaluons les Dames, en les abordant, ſe ſervit, pour l'expliquer à Chalcondile, du terme Grec, qu'il trouva le plus conforme au mot Anglois; & cet Auteur l'a ſans doute employé dans le ſens honnête. Cela m'a paru ſi vrai ſemblable, que je crois qu'indépendamment de ce que les Critiques en pourroient dire, il faudroit mettre ce paſſage dans nos Dictionnaires, & donner à κύσαντα la ſignification ordinaire de *Kiſſing*, c'eſt à dire, de *Saluer*.

CHAPITRE XVII.

De la Lecture des Livres Juifs & Arabes.

LEs Savans disputent depuis long-temps, s'il y a plus d'utilité que de danger à lire les Livres des Juifs. Les uns ont représenté qu'on ne pouvoit apprendre la Langue sainte, les Rites & les Coutumes des Juifs, mieux que dans leurs Livres ; & que comme pour bien connoître le gouvernement des Grecs & des Romains, il faloit lire les Auteurs Latins & les Auteurs Grecs ; de même si nous voulions approfondir la Théologie des Juifs, c'étoit à eux-mêmes que nous devions avoir recours. De l'autre côté, on les a accusés d'ignorer les principes de leur Créance ; on a objecté que leurs Livres étoient remplis d'allusions puériles & d'opinions erronées ; & qu'ainsi la lecture en étoit moins utile que dangereuse. Aussi ont-ils été exposés à des révolutions bien différentes. Dans le Concile de Vienne,

ne, le Pape Clément V. [a] permit d'étudier les Livres du Talmud : enſuite ils ont été condamnés au feu. On en brûla par autorité [b] publique douze mille volumes de la ſeule Bibliotheque de Crémone; & ſi le célèbre Reuchlin n'en eût défendu la cauſe auprès de l'Empereur Maximilien, peut-être n'en ſeroit-il pas reſté un ſeul.

Dans cette diverſité d'opinions, il faut conſidérer les Ecrivains Juifs de deux manieres, ou comme interprètes, ou comme témoins. Comme témoins, ils ont été fideles dépoſitaires des volumes ſacrés ; ils en ont conſervé le texte en ſon entier, & nous ont enrichi de ce tréſor. Comme interprètes, ils n'ont mérité notre confiance, ni par leur érudition, ni par leur fidélité.

L'antiquité prétenduë de leurs Livres, eſt ce qui les a fait eſtimer. Dans le dernier ſiècle, on croyoit en avoir un grand nombre d'auſſi anciens qu'Abraham & Eſdras. Des gens d'eſprit ont donné dans cette idée [c]. Si l'on pouvoit, en remontant de degré en de-

a Clement, l. 5. tit. 1. *b* V. Sixt. Senenſem, l. 2. p. 120. *c* V. Perrin, l. 2. Exer. c. 6. c. 1. Exer. 9. c. 8. &c.

gré, tirer de ſi loin l'origine de ces Livres, on auroit raiſon de les reſpecter : mais le maſque a été levé, & on a reconnu qu'ils étoient nouveaux & ſuppoſés. Le Pere Morin en a dépouillé pluſieurs de cette antiquité imaginaire. Il a découvert que le Talmud, commenté par les Rabbins modernes n'étoit guere plus ancien que Juſtinien. En effet la premiere mention authentique que nous ayons de la *Miſna*, texte du Talmud, eſt dans une de ſes Novelles [a] : Et il y a apparence que cette Conſtitution n'a été faite que ſur la conteſtation, qui étoit entre les Juifs au ſujet de ce Livre. Origene & Saint Jérôme ne l'ont pas connu. Hommes curieux comme ils l'étoient, qui ſavoient la Langue Hébraïque, qui avoient conſulté les Rabbins, & qui ont parlé d'eux à de moindres occaſions, ils n'auroient pas manqué de le citer, s'il eût exiſté, & s'il eût été la regle des Juifs dans leurs affaires de Police & de Religion [b]. La *Guemara* eſt ſans doute plus nouvelle que la *Miſna*, puiſque c'en eſt le Commentaire. Les deux Livres *Bahir* & *Zohar*, pour leſquels les Juifs ont tant

[a] Novel. 146. [b] Morin, ibid. Exerc. 6.

tant de vénération, & qu'ils croyent si anciens, ont été rajeunis encore plus que les autres. Au surplus, de quelque temps qu'ils soient, à quoi peuvent-ils servir? Ce n'est qu'un recueil de rêveries Cabalistiques *: & malgré le crédit qu'ils ont auprès des personnes, qui estiment tout ce qui est secret & caché, on sait bien qu'ils ne renferment qu'un jargon superstitieux. Il est vrai qu'il y a peu d'anciens Livres Juifs qui ayent paru plus raisonnables. Ils sont tous, ou si mystérieux, qu'on a peine à les entendre, ou si remplis de fables, qu'il est impossible de les concilier avec la Raison, à moins que de les expliquer dans un sens allégorique.

On ne sauroit tirer de grandes lumieres de ce que les Juifs ont écrit pendant près de mille ans après la dernière destruction de leur Temple. Depuis, quelques Rabbins se sont appliqués aux Sciences: mais ils n'ont point puisé leur doctrine chez eux-mêmes; ils se sont éloignés de leur source, & ils ont emprunté des Arabes presque toute leur érudition. Maimonides, *qui primus inter suos desiit nu-*

* Buxtorf. Bibl. Rab.

gari, se servit de la Philosophie & du raisonnement dans ses Commentaires, pour expliquer le sens caché de leurs Livres: Et par-là il révolta tellement les esprits de ses freres contre lui, qu'ils ne cesserent point de le persécuter *; il se vit traiter d'hérétique, & ne se sauva de leurs mains qu'avec peine. Suivant leurs propres principes, nous devons donc traiter de même ceux qui l'ont imité. Ressouvenons-nous aussi que les Rabbins modernes n'ont ni antiquité respectable, ni assez de profondeur pour servir de guides aux Chrétiens. Nous savons présentement leur Langue aussi-bien qu'eux, & nous les surpassons dans la connoissance de leur Critique & de leur Philologie. *Maimonides* [a] avouë même que de son temps les Juifs n'entendoient pas bien leur Langue.

Je n'ignore pas quel a été le dessein de quelques gens, en décriant les Rabbins. Ce qu'ils en ont dit, peut être véritable, sans qu'ils soient pour cela parvenus à leur but. Ils doivent d'autant moins faire impression, qu'ils ne sont pas les seuls qui ayent parlé contre

* Buxtorf Præf. in Mor. Nevoch.
[a] Mor. Nevoch, par. 1. cap. 67.

tre les Rabbins. Ne nous arrêtons point à Luther, qui les a fort mépriſés [a]. Contentons-nous du témoignage d'un illuſtre Diſciple de Reuchlin, qui a paſſé ſa vie à les étudier [b]. Voici comment il les traite dans la Préface de ſon Dictionnaire. *Les Rabbins*, dit-il, *n'ont point de lumiere, point de connoiſſance de Dieu, point de pénétration, point de ſcience véritable & ſolide. Ils n'entendent pas même la Langue Hebraïque ; ils n'ont rien fait de conſidérable pour l'intelligence du Texte ſacré. Leurs Dictionnaires & leurs Commentaires ont apporté plus d'obſcurité que d'éclairciſſement.* Enſuite il les recuſe en matiere de faits hiſtoriques, & il nous enſeigne une méthode plus ſûre que la leur, & qu'il a ſuivie lui-même.

Peut-être en a-t-il trop dit contre les Rabbins. S'il les a décriés avec animoſité, d'autres en ont pris le parti avec trop d'attachement. Ils ſe ſont tellement gâté l'eſprit, en étudiant le Talmud, qu'ils ſont preſque devenus Rabbins. Nous en avons un exemple dans un de nos compatriotes, qui

a In Gen. cap. 16. &c.
b Job. Forſterus.

en a commenté ſeulement un Livre. Il s'eſt perſuadé que *Dieu avoit donné à Moyſe ſur la Montagne de Sinaï la plûpart des Traditions que le Talmud contient; qu'il n'avoit pas été permis à ce ſaint homme de les publier par écrit, mais qu'elles ont été tranſmiſes d'âge en âge, juſqu'à ce qu'on les ait inſérées dans le Talmud* *. Et comme ſi cela ne ſuffiſoit pas: *le Talmud*, dit-il, *renferme ſous un ſens allégorique pluſieurs maximes de pieté, que les antiens Rabbins ont proférées, emportés par un ſaint enthouſiaſme, & pleins de la Divinité.* Un Juif en diroit-il davantage? & pourroit-on croire que ces paroles fuſſent échapées à un Chrétien? Si la lecture des Rabbins eſt capable de produire un pareil effet, il eſt plus avantageux de ne les point lire. D'ailleurs on ſait qu'un homme qui s'addonne à cette étude, mépriſe ordinairement toutes les autres Sciences. En voici la raiſon. Comme ces recherches paſſent la portée du commun des eſprits, ceux qui s'y attachent, mettent les études ordi-

* V. Præf. ad Cod. Joma. *Multa allegorica & pia dicta, quæ antiqui Rabbini à Deo exagitati, ejuſque numine abrepti protulerunt, in ſcriptis Talmudicis continentur* Ibid.

dinaires au-dessous d'eux ; & pour faire valoir leur pénétration, ils vantent uniquement les matieres difficiles & presque impénétrables. Après cela il ne faut pas être surpris de voir les Rabbins honorés du titre d'éloquens, *Abravanel* comparé à Ciceron, & *Aben-Esra* à Salluste [a] : car les hommes admirent tout dans ce qu'ils aiment ; ils en idolâtrent même les defauts, & cette idolâtrie les rend aussi mépriſables que leurs idoles.

Il est à propos que je dise un mot des Arabes, parce qu'on accuse les Rabbins d'avoir emprunté d'eux la plus grande partie de leur doctrine. Si les Juifs se sont instruits chez les Arabes, ceux-ci ont puisé chez les Grecs. Loin que les Arabes eussent aucune érudition par eux-mêmes, les véritables descendans d'Ismaël n'avoient pas même d'Alphabet. Leur Langue auroit été perduë, si elle ne s'étoit conservée dans leurs Poëmes [b], qui faciles à retenir par mémoire, passerent à la postérité. Ils apprenoient ces vers ; & ce fut presque

[a] Sim. Crit. Hist. l. 3. c. 7.
[b] Pocock. ad d. Spec. Arab.

que leur unique ſcience, juſqu'à ce qu'ils euſſent inondé les régions Orientales de l'Empire Grec. Alors ils furent inſtruits par les vaincus, qui traduiſirent en Arabe les Auteurs Grecs. Les Arabes ayant l'eſprit vif, raffinerent tellement ſur ces traductions, qu'Ariſtote parut plus ſubtil en cette Langue étrangere, qu'en la ſienne propre. Il a été même traduit de l'Arabe en Latin avec les Commentaires d'Averroës: tant on a trouvé la copie préférable à l'original. On a cru auſſi pendant quelque tems, qu'il étoit impoſſible de bien entendre Ariſtote, ſans avoir lû ces Commentaires: mais cette illuſion n'a duré que juſqu'à ce qu'on eût mieux examiné Averroës; car alors on a reconnu ſa ſubtilité exceſſive, & de plus on l'a accuſé de donner entre autres erreurs dans les caprices & dans les viſions de l'Alcoran *. Enfin la Philoſophie d'Averroës eſt préſentement auſſi décréditée que la Médecine d'Avicenne: Auteurs, qui n'ont pas laiſſé d'être autrefois l'admiration de leur ſiècle & de leur patrie.

La

* Lud. Viv. de Cauſ. Corrupt. Art. lib. 5.

La Philoſophie & la Médecine ſont les Sciences, où les Arabes ont le plus excellé. C'eſt pour cela qu'on a traduit & imprimé d'abord chez nous leurs écrits ſur ces matieres. Depuis qu'ils ont perdu leur crédit, on a fait des tentatives d'un autre côté. Erpenius, Golius, & le Docteur Pocock nous ont donné une foule d'Hiſtoriens Arabes. Ces livres ſont entre les mains de tout le monde; & il eſt facile de voir avec quelle ſincérité les faits y ſont rapportés. Quelle eſpece d'Hiſtorien eſt-ce qu'Abulpharage? Pour en juger, il ſuffit de ſavoir que le docte Editeur de cet Hiſtorien fût preſque dégoûté de le mettre au jour à cauſe de ſa contrariété à l'Hiſtoire Greeque & à l'Hiſtoire Romaine. Je garantis qu'Eutychius ne vaut pas mieux, quoiqu'il plaiſe à Mr. Selden de l'appeller notre *Bede Egyptien*. Son Hiſtoire du Concile de Nicée eſt un Roman, qui ne ſauroit paſſer pour croïable, qu'auprès d'un Arabe ou d'un Rabbin *. Entre pluſieurs abſurdités celles-ci ſont remarquables; qu'il ſe trouva plus de deux mille Evêques

* Eutych. p. 440. &c.

Evêques à Nicée qu'ils avoient été deux ans & davantage à s'y assembler, que le Patriarche d'Alexandrie en étoit le Président. On ne parle non plus d'Osius, que s'il n'y avoit point été. Enfin cet Auteur ajoûte que Constantin transféra son pouvoir aux Evêques, en leur déposant son anneau, son épée, & son Sceptre; & afin de proportionner en quelque maniere au nombre des Evêques les Canons de ce Concile, les Livres Arabes nous en fourniſſent plus de cent a. Cependant il est certain qu'il n'y en a que vingt.

Nous avons plus d'une fois entendu parler d'un Manuscrit, qui est un Tite-Live complet traduit en Arabe. Mais si les traductions en cette Langue sont comparables aux Histoires, ou si elles sont encore plus mauvaises, comme le prétend Mr. Huet b, nous ne devons pas souhaiter trop ardemment ce prétendu Tite-Live, quand même il existeroit: ce que j'ai de la peine à croire. Pour ce qui est de leur Géographie, elle ne doit pas fort exciter notre curiosité. L'échantillon

a V. Abr. Ecchel. Eutych. Vind. par 2. c. 17.
b de Clar Interpr. p. 121.

tillon que Gabriel Sionita nous en a donné dans le *Géographe Nubien*, a été ſi peu goûté, qu'on n'en demandera pas, je crois, davantage. Si ſon ouvrage méritoit qu'on en relevât les fautes, il ſeroit aiſé de faire voir avec combien peu d'exactitude il a décrit les trois parties du Monde, & ſur-tout l'Europe. Les Curieux n'ont qu'à comparer la deſcription qu'il en fait avec nos Cartes ordinaires.

En un mot, nous ne pouvons, ce me ſemble, nous ſervir utilement des Auteurs Arabes & des Rabbins, que pour réfuter l'Alcoran & le Talmud.

CHAPITRE XVIII.

De la Théologie Scholaſtique.

LA Théologie Scholaſtique eſt un Art ſi ſubtil, une Science ſi profonde, qu'il faut avoir un talent particulier, & étudier avec beaucoup d'application, pour y devenir habile. C'eſt une marque certaine, qu'elle n'eſt pas extrémement néceſſaire à l'homme: autrement l'étude en ſeroit

plus

plus aiſée. Je ne veux point la mépriſer, encore moins en nier l'utilité : mais je rapporterai les principaux defauts que j'y trouve.

Premierement, comme Ariſtote & pluſieurs des Peres ont écrit en Grec, il faloit, pour les bien entendre, ſavoir cette Langue. Les Scholaſtiques ne la ſavoient pas. Ils avoient ſeulement une légere teinture du Latin. Ils ont conſulté Ariſtote dans une autre Langue que la ſienne; & cet Auteur obſcur en lui-même, l'étoit encore plus dans de mauvaiſes traductions. Les Peres Grecs étoient clairs & intelligibles en leur Langue: traduits, ils n'avoient plus cette clarté. On s'eſt quelquefois éloigné de leur ſens. Les Peres Latins ont été maltraités d'une autre maniere. Faute de ſavoir diſtinguer les Auteurs véritables de ceux qui étoient ſuppoſés, on a emploïé ſans diſcernement de fauſſes autorités pour de vraies ; & faute de critique on a confondu les âges des Ecrivains : ce qui a fait prendre un impoſteur moderne pour un ancien Pere de l'Egliſe. Je n'en donnerai point d'exemples. Pluſieurs Epîtres de Mr. de Launoi en fourniſſent.

Le

Le ſecond defaut eſt la diſproportion des parties dont la Théologie eſt compoſée, qui ſont les ſentimens des Peres de l'Egliſe, & la Philoſophie d'Ariſtote. Car quel rapport peuvent-ils avoir enſemble ? La plûpart des Peres étoient Platoniciens; apparemment à cauſe de quelque convenance, que la Philoſophie de Platon ſembloit avoir avec la Religion Chrétienne. Tels ont été Origene, Saint Chryſoſtome, & pour n'en pas nommer davantage, Saint Auguſtin, qui a été un des plus ſuivis dans les Ecoles. Ils ont négligé Ariſtote; & lorſqu'ils ont eu occaſion de parler de lui, ils l'ont blâmé, ſoit pour ſes raiſonnemens Sophiſtiques, ſoit pour la fauſſeté des notions qu'il avoit de Dieu & de la Providence, qui ſont les plus grands objets de la Théologie. La lecture d'Ariſtote a été ſouvent défenduë dans l'Egliſe Romaine. Quelquefois les Livres de ce Philoſophe ont été condamnez au feu. Et ce qui me paroît plus ſurprenant, c'eſt qu'ils aïent été commentés par S. Thomas d'Aquin dans le tems qu'ils étoient interdits par un Decret de Gré-

Grégoire IX[a]. Il n'y a pas bien longtems qu'on proposa au Pape Grégoire XIV. de bannir des Ecoles cette Philosophie, & d'y substituer celle de Platon, comme plus conforme à la Religion Chrétienne & aux Ecrits des Peres. On produisit alors plus de quarante opinions, à toutes lesquelles on prétendoit [b] que Platon se rapportoit, & qu'Aristote étoit contraire. Je n'assûrerai pas que ce jugement fût bien établi : car depuis on s'est apperçu que la Philosophie de Platon étoit aussi dangereuse que celle d'Aristote. Cela montre suffisamment qu'on ne sauroit bien associer Aristote & les Peres de l'Eglise pour l'éclaircissement des vérités Chrétiennes.

La subtilité est un troisieme defaut. Les Scholastiques ont été appellés profonds, subtils, *irréfragables*; & on n'en voit point qui aïent cherché à passer pour faciles & intelligibles. Du moins on n'a donné cette loüange à aucun d'eux. Ils se plaisent à rafiner l'un sur l'autre; & pour l'ordinaire ils subtilisent tant leurs idées, qu'elles se perdent en l'air. Les diffi-

a V. Launov, de var. Aristot. Fortuna, cap. 7. &c. b Ibid. cap. 14.

difficultés insurmontables qu'ils ont élevées ne servent qu'à embaraſſer l'eſprit ; & ils ſont en cela comparables aux Politiques trop profonds, qui prévoïent ſouvent des deſſeins imaginaires, dont l'execution eſt impoſſible. Les Théologiens de même propoſent des difficultés qui ne peuvent pas ſe réſoudre, & auxquelles on n'auroit jamais penſé, s'ils ne les avoïent avancées les premiers. Il eſt arrivé de-là, que nos ennemis ont mis à profit nos ſubtilités, & qu'ils ont tourné nos propres armes contre nous. Ainſi les Sociniens ont recueilli les objections inventées par les Scholaſtiques. Ils les ont emploïées pour les combattre eux-mêmes, & ont voulu par ce moien donner une grande idée de leur ſubtilité. Voila ce qui a multiplié parmi nous les controverſes ſur la Religion. Elles compoſent déja un nombre infini de volumes ; & il n'eſt pas poſſible de s'accorder ſur aucun article, parce que les hommes, plus amis de la chicane que de la paix, & obſtinés à ne point céder à leurs adverſaires, donnent ſans ceſſe la torture à leur imagination, pour tâcher de les convaincre.

Encore

Encore ſerions-nous heureux, ſi le mal n'avoit pas été plus loin, & ſi des queſtions ſubtiles, on n'avoit point paſſé à des doutes impies. La curioſité a eu de telles ſuites; & de peur que le Lecteur ne me ſoupçonne d'en impoſer, je le renvoyerai à un Auteur irréprochable *, un des plus grands Défenſeurs de l'Egliſe Romaine. Il a donné un Catalogue de ces doutes. Je ne les mets point ici, pour ne pas bleſſer la pieuſe délicateſſe de ceux qui ne ſont point accoutumés aux ſubtilités ſcholaſtiques.

Le quatrieme defaut eſt l'obſcurité. Quand des matieres ſont ſi embrouillées, qu'il n'a pas été poſſible de les expliquer avec toute la clarté deſiderable, on doit s'en prendre à la nature des choſes, & conſidérer qu'elles n'étoient pas ſuſceptibles d'une plus grande évidence. On doit auſſi tolérer l'uſage des termes difficiles, lorſqu'ils ſont expreſſifs, & qu'ils ne ſont pas trop fréquens: mais c'eſt un abus condamnable, que d'emploïer les termes des Sciences, ſans qu'ils ſoïent ni néceſſaires, ni énergiques; & d'obſcurcir des ſujets naturelle-

* Card. du Perron. de l'Euchar. l. 3. ch. 20.

rellement clairs, en les traitant avec un art trop recherché. On a reproché ce defaut à plusieurs Scholastiques. Je ne les blâme point de n'avoir pas rendu évidens les mysteres de la Religion, parce qu'il est impossible de les réduire à la portée de notre esprit: mais je trouverois ces Docteurs plus excusables, s'ils en avoient moins parlé, & si par une confiance aveugle en leur Raison, ils n'avoient point entrepris d'expliquer des secrets qui ne sont pas du ressort de notre intelligence. Croyons ces mysteres, sans vouloir les approfondir.

La Religion nous présente d'autres objets assez clairs & assez sensibles. Ils nous paroîtroient toûjours tels, s'ils n'étoient envelopés des voiles de l'art. Je n'accuse point de cette obscurité tous les Scholastiques en général. Quoique la plûpart méritent d'être compris dans la censure, il y en a qui en sont exempts, & sur tout les premiers. Pierre Lombard, Maître *des Sentences*; & Saint Thomas d'Aquin, Auteur *de la Somme*, ont été plus clairs que plusieurs de leurs Commentateurs, qui souvent n'ont fait qu'obscurcir le texte.

C'est

C'eſt une loüange, à mon avis, bien extraordinaire, que celle qu'a donnée Cardan [a] à un des plus ſubtils Docteurs Anglois; diſant qu'un ſeul des argumens de ce Docteur ſuffiſoit pour embaraſſer toute la poſtérité. Il ajoûte que cet Anglois dans ſa vieilleſſe pleura de chagrin, parce qu'il ne pouvoit rien comprendre à ſes propres ouvrages. Un Auteur qui traite de la ſubtilité, peut dire tout ce qu'il lui plaît: mais il ne faut que du ſens commun, pour s'appercevoir que notre Docteur ſeroit plus loüable, s'il avoit expliqué ſon argument d'une maniere à le rendre intelligible. On ſe fait un grand honneur de la ſubtilité. C'eſt pourquoi Cardan a vanté celle de cet Auteur, quoiqu'il ne l'eût jamais lû ſelon toute apparence: autrement il n'en auroit pas altéré le nom [b]. Quelques autres Ecrivains ont fait la même faute; ils ont tous ſeulement entendu parler de ce Livre qui eſt fort rare. Pour moi, je l'ai vû: mais je ne l'ai parcouru, que pour en reconnoître le ſtile.

[a] de Subtil. l. 16.

[b] Richard. Raymund. Suiſeth. Venet. 1520. ap. Cardan. Johan. Suiſſet.

ſtile. L'Auteur effectivement m'a paru auſſi obſcur, que s'il n'avoit jamais eu deſſein de ſe faire entendre. Ce défaut eſt commun à beaucoup d'autres ; & j'en rapporterois des exemples, ſi après avoir cité ce Docteur, je pouvois dire quelque choſe de plus fort contre l'obſcurité.

Cinquiemement on a reproché un ſtile dur & des expreſſions barbares aux Scholaſtiques. C'eſt ſur quoi les plus grandes objections ont roûlé au tems de la renaiſſance des Belles Lettres. Les Puriſtes encore aujourd'hui ne ſauroient rien ſouffrir dans le ſtile, qui ne ſoit poli & coulant. Je ne ſuis pas ſi difficile, & je crois qu'on doit être plus indulgent pour ceux qui ont des ſujets malaiſés à traiter. Je ſupporterois même la nouvelle Dialecte ſcholaſtique de *Caramuel*, ſi les Sciences en tiroient quelque avantage. Ce que je blâme, c'eſt une vanité qui paſſe du cœur de certains Auteurs dans leurs Ecrits. Il eſt ſûr que la vérité demeure inébranlable, malgré les atteintes qu'ils y donnent: mais il devroit y avoir des peines établies contre ceux qui ſe flattent d'une trop grande perfection, & qui pleins

d'idées extraordinaires, ſont bien éloignés du but qu'ils croïent avoir atteint. Après tous les defauts dont on les a repris, je me ſuis étonné qu'un des derniers Commentateurs ſur la Somme de Saint Thomas ait écrit, comme s'il avoit vécu avant les Critiques du ſeizieme ſiècle. Dans un diſcours préliminaire intitulé, *Commendatio Doctrinæ D. Thomæ*, & diviſé par chapitres, il tâche de prouver que Saint Thomas n'a pas compoſé ſes Livres, ſans une inſpiration Divine toute particuliere, chap. 1. Que pluſieurs choſes lui ont été révélées, c. 2. Qu'il n'y a point d'erreur dans tout ce qu'il a écrit, c. 4. Que Jeſus-Chriſt a rendu témoignage à ſes écrits, c. 6. Et pour montrer combien la Somme de Saint Thomas approche de l'Ecriture Sainte, il nous aſſûre que comme dans les premiers Conciles Généraux on avoit coutume de mettre la Sainte Bible ouverte ſur l'Autel, ainſi dans le dernier Concile Général, on mit avec la Sainte Bible ſur l'Autel la Somme de Saint Thomas, comme une ſeconde regle ſubalterne de la Doctrine Chrétienne. Ces paroles ont bien du rapport

port avec ce qu'un autre Auteur a dit ſur le même ſujet ; Que les Déciſions de tous les Conciles Généraux tenus depuis Saint Thomas, ont été tirées de ce Pere. Il eſt inutile après cela de rapporter l'éloge qu'un autre Ecrivain a fait de Saint Thomas. Il le traite d'Ange, & ajoûte que les Eſprits Céleſtes ont appris à ce Saint pluſieurs choſes ; que de ſon côté il leur en a enſeigné d'autres ; qu'il a révélé ce qu'il n'avoit pas été permis à Saint Paul d'annoncer ; enfin que S. Thomas parle de Dieu, comme s'il l'avoit vû, & de Jeſus-Chriſt, comme s'il avoit été ſa voix. Ainſi du reſte.

Lorſque nous liſons des expreſſions ſi peu ménagées, nous devons nous tenir ſur nos gardes. Chacun eſt intéreſſé à ne ſe pas laiſſer ſurprendre. Je ne doute point que les lumieres & la ſainteté de Saint Thomas n'ayent été extraordinaires. Mais un homme encore mortel eſt-il égal aux Anges, & peut-il recevoir, au milieu des foibleſſes humaines, des loüanges qui ne ſont duës qu'aux Eſprits Bienheureux ? Nous prenons ſa défenſe, quand nous réfutons de ſemblables impoſtu-

res. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que Saint Thomas a élevé ſa Raiſon juſqu'au plus haut degré. On a emprunté de lui & des autres Scholaſtiques la plûpart de ces argumens, dont on s'eſt ſervi depuis peu pour prouver l'exiſtence d'un Dieu, les decrets de la Providence & la néceſſité de la Religion. Ces preuves ne different des ſiennes, que par le nouveau tour qu'on leur a données, & parce qu'on les a digérées quelquefois plus mal. S'il avoit vêcu dans un ſiècle éclairé, & s'il avoit eu les facilités & les ſecours que nous avons préſentement, ſans doute il auroit eu peu de pareils les plus grands hommes.

CHAPITRE XIX.

CONCLUSION.

APRE'S avoir montré qu'il n'y a aucune certitude dans la plûpart des Sciences, & qu'elles ſont toutes remplies de défauts, concluons qu'elles ne nous offrent point la ſatisfaction ſolide qui doit être le but de nos études, & que nous devons la chercher d'un

d'un autre côté. Eſt-il poſſible de la trouver quelque part? oui ſans doute. Mais ce n'eſt pas de nos efforts qu'il faut l'attendre. Il n'y a que la Révélation qui puiſſe nous donner ce que nous ne ſaurions obtenir de notre Raiſon la plus élevée & la plus épurée. C'eſt aux vérités révélées que notre eſprit eſt obligé de s'arrêter, lorſque fatigué d'avoir parcouru inutilement tous les ſentiers des Sciences, il veut jouïr d'un plein repos. Il en eſt de notre eſprit, comme de notre volonté. Avons-nous goûté mille ſortes de plaiſirs, & ſatisfait nos paſſions les unes après les autres? nous ſommes toûjours agités de nouveaux deſirs, juſqu'à ce qu'enfin nous mettions en Dieu toute notre félicité. De même nous avons beau paſſer de recherches en recherches, nous ne découvrons rien qui nous contente, que lorſqu'ennuyés de nous appliquer à des études trompeuſes, nous nous attachons à la Vérité ſuprême & ſeule infaillible. Notre application aux Sciences, nous apporte du moins cette utilité, que par les difficultés qu'elles nous oppoſent, nous ſommes forcés de reconnoître notre foibleſſe; & dès que nous l'a-

vons reconnuë, nous avons plus de disposition & plus de penchant à embrasser le sûr parti que la Religion nous présente. Peut-être est-ce un ordre de Dieu, qui a voulu par-là nous tenir dans une dépendance continuelle, & dans la nécessité de consulter sa Parole. En effet, puisqu'elle est déja si mépriſée par des hommes profanes, ils la regarderoient encore avec plus d'indifférence & de mépris, s'ils trouvoient en eux-mêmes une perfection capable de les satisfaire: mais comme toutes les tentatives qu'ils font pour parvenir à cet état heureux, sont inutiles, ils sont contraints de s'humilier, & de se tourner vers l'unique port qui peut les mettre en sûreté.

Je ne saurois trop répéter que je n'ai rien dit dans tout ce Livre à dessein de décrier les Sciences. Je ne suis point tombé dans l'erreur de ceux * qui vouloient qu'on brûlât tous les Livres, à la reserve de la sainte Bible. Je ne suis pas non plus de l'opinion d'un savant homme, qui croïoit qu'on pouvoit tirer du Texte sacré les principes de tous les Arts & de toutes les Sciences. Je voudrois laisser à chaque

* Anabaptistes en Allemagne.

que choſe ſa juſte valeur, ſans élever l'une ſur la ruine de l'autre. Mais lorſque je vois qu'on prend un chemin tout contraire, que l'on abuſe des Sciences au préjudice de la Religion, & qu'on oppoſe aux vérités les plus conſtantes une Raiſon bornée, je crois qu'alors chacun eſt intéreſſé à réprimer une licence ſi dangereuſe, afin d'en prévenir les ſuites & d'empêcher que le mal ne faſſe de trop grands progrès. Tant que notre Raiſon ne ſort point de ſa ſphere, c'eſt un guide que nous devons ſuivre. Mais quand elle ne nous éclaire pas aſſez, il faut que nous ayons recours à la ſource de toute lumiere; & il eſt toûjours de notre devoir de nous ſoumettre à la Révélation. Si nous en uſons autrement, nous nous jettons dans un abîme d'erreurs : nous agiſſons même contre notre Raiſon. Car rien n'eſt plus raiſonnable que de croire la vérité révélée, puiſqu'elle eſt fondée ſur celle de Dieu, qui eſt la baſe & l'appui de notre Raiſon. C'eſt une propoſition ſûre & évidente, que tout ce que Dieu, qui eſt la Vérité même, révele, eſt vrai; & le ſujet de cette propoſition en fait néceſſaire-

ment la conſéquence : au lieu que la plûpart de nos raiſonnemens ſont ſouvent mal fondés, & dépendent d'une longue ſuite d'inductions tirées l'une de l'autre, qui ſouvent perdent leur force, avant que nous venions à la concluſion.

Si l'on objecte que les vérités Divines ne cauſent pas moins de diſputes que les Phénomenes de la Nature, il ſuffit, ce me ſemble, de répondre, pour détruire cette objection, que l'on doit lire la Sainte Écriture avec les mêmes diſpoſitions que les Philoſophes exigent de leurs Lecteurs, c'eſt à dire, ſans partialité, ſans paſſion, & ſans préjugés. J'oſe aſſurer qu'avec ſes diſpoſitions, & par le ſecours de la Grace, qui ne manque jamais à ceux qui la cherchent, on ne trouvera le Texte ſacré ni obſcur, ni ambigu, par rapport à ce qui eſt néceſſaire pour la conduite.

Dieu, qui veut que tous les hommes ſoient heureux, les a créés capables de le devenir. Il a proportionné à notre portée les vérités qui nous preſcrivent nos devoirs. Si j'ai dit que pour entendre ces vérités, il faut les lire avec des ſentimens convenables,

bles, on ne doit pas regarder cela comme une difficulté ; car la même condition eſt requiſe en toute autre lecture ; & la meilleure maniere d'entendre les choſes, eſt d'entrer dans l'eſprit de celui qui les a dictées.

Dieu a porté encore plus loin ſa bonté pour nous. Il a rendu les vérités qui nous ſont néceſſaires, non ſeulement les plus ſenſibles, mais auſſi les plus convaincantes ; elles ont un pouvoir, auquel on ne réſiſte pas aiſément. Quelque force que nos argumens puiſſent avoir, ils ſont preſque toûjours réfutés par des argumens contraires. Il eſt difficile que nous convainquions par nos raiſonnemens un homme, qui ſe croit auſſi raiſonnable que nous. Mais les vérités que Dieu nous enſeigne, ne trouvent rien qui les arrête ; elles pénétrent notre cœur ſecretement ; elles agiſſent ſur notre eſprit avec une autorité preſque abſoluë ; c'eſt peu de nous perſuader, elles emportent, pour ainſi dire, notre conſentement. Enfin les preuves humaines n'ont que la lueur de l'éclair ; les vérités Divines nous frappent & nous terraſſent comme la foudre.

Je rapporterai à ce ſujet un paſſage des plus remarquables qu'il y ait dans l'Hiſtoire de l'Egliſe *. C'eſt un fait appuyé ſur des témoignages certains ; & quand on ne le prendroit que pour une Parabole, la morale en ſeroit utile.

Pluſieurs Philoſophes Payens, qui cherchoient à ſe ſignaler, ſe préſenterent au Concile Général de Nicée, pour attaquer la Foi dans ſes plus illuſtres Défenſeurs, & pour tâcher de la détruire par leurs raiſonnemens. Il ſe tint pluſieurs conférences, où ceux qui étoient les plus diſtingués dans chaque parti, employerent ce que la Raiſon a de plus fort. Déja un des Philoſophes commençoit à s'énorgueillir d'un avantage prétendu. Il s'attribuoit le triomphe avant la victoire; lorſqu'un vieil Evêque, homme peu lettré, mais qui avoit fait profeſſion publique de la Foi durant la perſécution, fut piqué de cette vanité : il ne ſavoit point de Philoſophie, il oppoſe ſeulement le Nom de Jeſus-Chriſt & la Parole de Dieu à ſon adverſaire. Par des armes tirées de cette

* Sozomene, Hiſt. de l'Egl. liv. 1. ch. 18. Rufin, Hiſt. liv. 1. ch. 3.

cette Divine Parole, en un moment le Philoſoqhe eſt abatu, & il demande le Batême. *Tant qu'on m'a*, dit-il, *attaqué par les principes de la Philoſophie & de la Raiſon humaine, je me ſuis défendu avec les mêmes ſecours : mais dès qu'on a employé, pour me vaincre, dès raiſons plus ſublimes, je me ſuis ſenti forcé de me ſoumettre à la Puiſſance Divine.* Voila quelle eſt la force de la parole de Dieu. Après cela des hommes pleins d'orgueil & de foibleſſe, peuvent-ils la mépriſer ?

Quel eſt donc le parti que nous devons prendre ? Renoncerons-noûs aux Belles Lettres, pour nous attacher uniquement à l'Ecriture ſainte ? Loin d'avoir ce ſentiment, j'ai déja condamné une opinion ſi abſurde, & qui ne convient qu'à des Anabaptiſtes. Je crois même qu'on peut accorder enſemble ces deux occupations différentes. La Doctrine profane nous prépare à bien entendre les vérités de notre Religion ; & ces vérités nous font perdre enſuite la grande opinion que nous avions de nos propres lumieres. La Science humaine eſt d'un excellent uſage, lorſqu'elle eſt ſubordonnée à la Parole de Dieu, & qu'elle en eſt,

eſt, pour ainſi dire, le fidele miniſtre: mais quand elle veut la maîtriſer, quand elle ſe donne une autorité qui ne lui appartient pas, il eſt néceſſaire de s'oppoſer à ſes entrepriſes, & de la réduire à ſon devoir. Seule, elle ne ſert qu'à nous égarer, malgré ſon utilité prétenduë, malgré toutes les louanges qu'on lui donne. Il faut avouer enfin que la ſainte Bible eſt notre meilleur Livre, l'unique capable de nous fixer, & de nous procurer un véritable & ſolide contentement. C'eſt celui qui ſatisfait toûjours & ne raſſaſie jamais, qui plaît d'autant plus qu'on l'approfondit, & qui produit ſans ceſſe de nouveaux tréſors dont la découverte charme notre eſprit, & ranime à tous momens nos deſirs: au lieu que nous ſommes bien-tôt dégoûtés des écrits des hommes, ainſi que de toutes les choſes du Monde. Car à peine pouvons-nous lire une ſeconde fois ſans ennui, & ſouvent même ſans mépris ces beaux Ouvrages, qui nous étonnoient, & que nous admirions à la premiere lecture.

En un mot nous faiſons des recherches continuelles, nous fatiguons notre eſprit, & nous épuiſons notre imagi-

gination, pour produire de nouvelles idées; nous nous flattons ensuite d'avoir acquis de belles connoissances, & nous remplissons le Monde de Livres enflés de nos découvertes. Si nous nous appliquions à connoître notre foiblesse & nos defauts, nous ferions un meilleur usage de notre temps; & sans avoir pris les mêmes peines, bien-tôt persuadés de notre impuissance, nous serions peut-être plus dans le chemin de la sagesse. Nous nous formons de nouvelles Théories du Monde; & avec une regle & un compas nous prétendons mesurer les Cieux, pendant que nous connoissons peu la Terre sur laquelle nous marchons, & que tout ce qui s'y présente à nos yeux, nous embarasse. La plûpart des hommes s'imaginent que cette Terre qu'ils habitent, est dans un plein repos, & qu'ils y sont fixes & tranquiles. Cependant les Philosophes sont en doute, si elle tourne, ou si elle est immobile. N'est-il pas étonnant que nous ignorions assez ce qui se passe dans le lieu de notre demeure, pour ne savoir si nous y sommes stables, ou si nous y faisons par jour un voyage de plusieurs milliers de lieuës?

Nous

Nous tâchons, en nous donnant la torture, d'expliquer le Déluge par des raiſons naturelles. Nous ſuppoſons que des Cometes deſcendent du Ciel; que *la croute* de la Terre ſe fend, & qu'il en ſort des eaux ſuffiſantes pour inonder l'Univers : mais pourquoi celles qui ſont reſtées en tant d'endroits ſur la ſurface de la Terre, ne cauſent-elles pas chaque jour quelque nouveau déluge, ſi ce n'eſt que Dieu leur ait preſcrit des bornes qu'elles ne peuvent paſſer? Non ſeulement ce qui eſt hors de nous, eſt une énigme pour notre Raiſon; nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes. Nous ſavons à la vérité, que nous ſommes compoſés d'un corps & d'une ame: mais on n'a pas encore bien expliqué comment l'un & l'autre ſont unis enſemble, comment la penſée meut la matiere, ni comment la matiere agit ſur la penſée. Les plus petits objets nous étonnent, & nous préſentent autant de difficultés, que les plus grands. Néanmoins nous qui avons de ſi foibles lumieres, nous ne parlons de rien moins que de *nouvelles Théories du Monde*, & de *vaſte étenduë de Science*. Occupés de l'étude des choſes